

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE

- ROLAND GIGUÈRE *Miror*
LLOYD HAMLYN HOBDEN *Le comique romantique*
JACQUES BRAULT *Notes sur le langage*
ROBERT DE ROQUEBRUNE ... *Deux épisodes de notre histoire*
JACQUES FERRON *Six petits contes*
PAUL TOUPIN *Chacun son amour*
ANDRÉE MAILLET *Les Montréalais*
ADRIEN THÉRIO *La nature dans l'œuvre de Marie Le Franc*
MICHEL DUPUY *Les manuscrits de la mer Morte*
JACQUES SOUSTELLE *Lettre d'un intellectuel à quelques
autres à propos de l'Algérie*

CHRONIQUES

par

Philippe Galli — E. Fabre-Surveyer — Claude Haefely
L'Air de Vérité : Ozias Leduc — Alan Horic — Sylvain Garneau
Sommaire des volumes 7 - 8 - 9 - 10 - 11 - 12 - 15 d'Amérique Française

\$1.75



*Chaque jour il y a
du nouveau chez*
Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTREAL

UN BON MOYEN

Dans votre budget personnel ou familial, faites la part de l'épargne aussi large que possible.

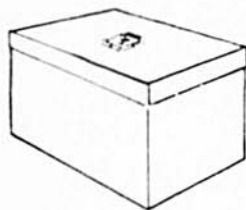
Dès que vous touchez quelque argent, commencez par prélever tout ce que vous pouvez mettre de côté. Déposez-le tout de suite à votre compte en banque.

C'est le meilleur moyen d'éviter les dépenses inutiles.

La Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de \$550,000,000

570 bureaux au Canada



De chez Birks

Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

A paraître bientôt

Les Montréalais

par

Andrée Maillet

Au service des assurés de la province de Québec par ses succursales à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa et North Bay.

Sun Life du Canada

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE LITTÉRAIRE

Directrice : ANDRÉE MAILLET

Bureau : 28, avenue Arlington, Westmount, Montréal, P.Q.

VOLUME XIII

— No 4 —

1955

SOMMAIRE

<i>Miror</i>	Roland Giguère	5
<i>Le comique romantique</i>	Lloyd Hamlyn Hobden	10
<i>Notes sur le langage</i>	Jacques Brault	25
<i>Deux épisodes de l'histoire du Canada</i> ..	Robert de Roquebrune	28
<i>Six petits contes</i>	Jacques Ferron	46
<i>Chacun son amour</i>	Paul Toupin	57
<i>Les Montréalais</i>	Andrée Maillet	116
<i>La nature dans l'œuvre de Marie Le Franc</i>	Adrien Thério	141
<i>Les manuscrits de la mer Morte</i>	Michel Dupuy	166
<i>Lettre d'un intellectuel à quelques autres à propos de l'Algérie</i>	Jacques Soustelle	175
<i>Le drame de Marcel Proust</i>	Philippe Galli	185
<i>Après le départ de la Comédie française</i>	E. Fabre-Surveyer	185
<i>L'immigration française au Canada</i>	Claude Haefely	193
<i>L'air de vérité :</i>		
<i>Ozias Leduc à Saint-Hilaire</i>		197
<i>La mort planait sur la ville</i>	Alan Horic	199
<i>Lettre à Mulette</i>	Sylvain Garneau	204
<i>Sommaire des volumes 7 - 8 - 9 - 10 - 11 - 12 - 13</i>		207

Les manuscrits ne sont pas retournés. Ils doivent porter la mention inédit.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



LE SERVICE DE CINÉ-PHOTOGRAPHIE
de la province de Québec

*Le centre de distribution de films d'information et
d'enseignement en 16mm. le plus actif et le plus
efficace au Canada*

UN ORGANISME DE
L'Office Provincial de Publicité de Québec

M I R O R

ou l'homme de cellule

(extraits)

I

Mirror, vu de dos, avait l'aspect d'une noble chaîne de montagnes ; vu de face, c'était une forêt défrichée, mise à nue par des années de lutttes intestines.

II

Mirror, c'était aussi une porte battante : il suffisait d'y jeter un coup d'œil pour voir tout son intérieur étalé par terre, sans pudeur et sans défense.

III

Pour le tirer du rêve qu'il habitait durant les noires saisons, il aurait fallu une réalité foudroyante, capable de faire pâlir les plus obscures nuits qu'il avait vécues en plus de celles qu'il voyait venir.

IV

Il en revenait toujours à ce qui le déchirait, aux longues griffes qu'il alimentait comme un ver solitaire et qui, en retour, lui lacéraient les entrailles. Mirror attendait patiemment le jour où il pourrait s'ouvrir le corps et secouer ces griffes au grand air.

V

Sa maison, sa prison, son jardin, le lieu qui, chaque jour, voyait sa tête rouler sur la braise, qui entendait les mugissements de son cœur avant l'éruption, ce lieu sacré et maudit, c'était ce que l'on appelle encore aujourd'hui la Terre.

VI

Dans ses moments de loisir, Miror s'amusa à dessiner des miroirs. Il se servait des plus petits pour réfléchir les lignes de ses mains et détruisait les autres au fur et à mesure de leur apparition de crainte qu'ils ne lui échappent et en viennent à lui renvoyer le blanc visage de sa solitude.

VII

Il avait souvent l'impression de vivre dans une horloge, il lui arrivait même de se confondre avec le mécanisme. Miror se mettait alors à tourner et à crier les heures comme un condamné à mort. Cela pouvait durer une journée entière, à minuit, il s'effondrait, épuisé, détendu comme un ressort. Mais la dernière heure reculait...

VIII

Il lui fallait cent fois revenir sur ses pas, toujours la mer dressait devant lui son rideau de dagues, lui opposant l'image de ruines qui hantaient sa mémoire : pierres vacillantes de sa pauvre cervelle noyée dans une eau noire. Pour toute défense, Miror ne possédait qu'un minuscule coquillage broyé mais qui, par contre, contenait dans ses parcelles tout son sang bouillonnant.

IX

Par un matin gris et poussiéreux, Miror se leva et entreprit d'escalader la montagne.

De petites lumières jetaient leurs feux autour de lui, petites lumières d'hommes perdus, morts en pleine ascension. Etrange obsession de vouloir toujours aller plus haut... Miror, lui, voulait simplement de l'air pur.

X

Un petit animal à tout instant s'introduisait dans sa cellule et le faisait douter de ses propres paroles. Cet animal lui déchirait les chairs. Miror, pour se protéger, se retranchait dans de longs silences mais alors l'animal hurlait, hurlait jusqu'à ce que Miror, n'en pouvant plus, se mette lui aussi à hurler comme un chien.

Vingt fois, cent fois Miror avait lancé le petit animal dans la nuit mais toujours il en était ressorti indemne, plus vivant, plus redoutable que jamais.

Les animaux nés de la nuit montrent des dents blanches, acérées, prêtes à mordre les mains les plus douces. Très peu connaissent cette faune nocturne, ceux qui la connaissent portent tous de profondes cicatrices.

XI

Il le savait...

Un navire à la dérive finit toujours par échouer sur le rivage tranquille d'une île verte et par son flanc entr'ouvert pénètre l'eau qui, doucement, comme chez elle, s'allonge dans la cabine du capitaine et s'endort.

Miror savait la douceur de la dérive et la caresse de l'eau reconnaissante ; souvent il se surprenait à louvoyer dans sa cellule.

XII

Étrange Miror...

Comme cette habitude qu'il avait de regarder dans la tête de son voisin... Quand quelqu'un s'approchait trop près de lui, Miror aussitôt lui prenait la tête, la scalpait et regardait un moment comment cela se passait à l'intérieur ; sa curiosité repue, il replaçait gentiment le couvercle, le tout sans que l'autre en ait connaissance, en un clin d'œil.

La nuit venue, Miror échafaudait des hypothèses sur les diverses têtes ouvertes pendant la journée. Il calculait, éliminait,

comparait, étudiait puis, s'attardant à une seule en particulier, en faisait une synthèse complète, découvrait le plus petit dénominateur commun, le quotient, le centre de gravité, l'axe de giration, le C.Q.F.D., alors seulement il s'endormait.

XIII

S'il lui venait l'idée (l'idée chez lui était aussitôt suivie de sa réalisation) de verser de l'eau dans une vitrine de restaurant, celle-ci devenait vite un immense aquarium et les gens à l'intérieur se mettaient à nager, cherchant la sortie. Mais Miror barricadait alors portes et fenêtres, les nageurs d'occasion, se voyant ainsi condamnés à la natation à perpétuité, se résignaient et regagnaient finalement leurs places respectives non sans se demander à quel genre de fou ils avaient affaire...

XIV

Il fallait beaucoup de courage pour entreprendre ce voyage. Miror l'entreprit pour changer d'air, pour être ailleurs. Quand il arriva dans la ville, il fut étonné de se sentir tout de suite chez lui. « A quoi bon voyager ! » dit-il... N'ayant pas de boussole, la forêt encerclant la ville et le voyage s'étant fait de nuit, Miror avait tout simplement décrit un grand cercle, et, comme un boomerang, était revenu à son point de départ, sa ville natale. C'était à recommencer.

XV

Pour se délasser, Miror aimait aussi assister aux luttes intestines de ses voisins, son sport préféré. Les spectacles étaient très mouvementés, pleins d'imprévu, de hardiesse et de brutalité. Spectacles déchirants, très épuisants, autant pour les spectateurs que pour les gladiateurs. Miror sortait tout en sueur de ces représentations, troublé, fiévreux, nerveux et craintif.

XVI

Miror avait apprivoisé une goutte d'eau. Quand il parlait, celle-ci roulait sur ses lèvres, s'accordant au rythme de ce qu'il disait ; parfois elle se logeait au coin de son œil et demeurait là, immobile, jusqu'à ce qu'il ferme les yeux. La nuit quand il dormait, la goutte d'eau virevoltait sur son front, excitée par ce qui pouvait se passer derrière. Elle vécut ainsi longtemps avec Miror reflétant tour à tour ses joies et ses angoisses jusqu'au jour où, devenant ambitieux, Miror résolut d'apprivoiser une rivière. La goutte d'eau fut noyée.

XVII

Quant à la rivière, Miror ne put réussir à l'apprivoiser ; elle entra dans sa chambre, bouleversait tout, donnant à la pièce l'aspect d'une plage battue par une mer en furie. S'il sortait avec sa rivière, Miror causait partout de terribles désastres : sa rivière noyait des enfants, créait des inondations, propageait des épidémies, c'était un fléau. La municipalité interdit dès lors la domestication des rivières et Miror dut abandonner la sienne.

XVIII

S'il disait « Bonjour ! » à quelqu'un, l'interpellé se retournait et demandait d'un air méfiant : « Que voulez-vous dire par là ? » Aussi Miror parlait-il souvent seul, pour lui-même, c'était là l'unique façon de dire ce qu'il voulait sans avoir à donner d'interminables explications.

XIX

Miror était appuyé au mur, ce même mur qui depuis toujours cernait sa demeure, infranchissable muraille de Chine. Un train passait à l'horizon (un double horizon qui servait de rails à ses voyages imaginaires). Miror eut soudain le goût de partir. Il écrivit sur les pierres du mur — en grandes lettres blanches

comme jadis au tableau noir de l'école — les noms des pays et des villes qu'il voulait visiter, puis il descella quelques pierres et passa son corps par la brèche. De l'autre côté, c'était le vide ou son équivalent : un passé anémique et nuageux... Il se retira, reposa les pierres et se remit à écrire dessus mais cette fois pas seulement des noms de pays et de villes mais des dessins fouillés dont il poussait les détails à l'infini, il dessinait tout : les maisons, les rues, les habitants et même l'intérieur des maisons et l'intérieur des habitants. Il passa des mois ainsi à dessiner les endroits où il eût aimé vivre et il oublia le mur.

XX

« Vous n'irez pas loin avec vos pieds meurtris ! dit Miror à un étranger qui allait sur la route. Moi, je sais, même avec mes bons pieds, je n'ai jamais pu sortir d'ici. Oh ! j'ai déjà essayé maintes fois, croyez-moi, je parle par expérience, on ne sort pas d'ici, c'est moi qui vous le dis... Et j'en ai connu des types et des athlètes encore, des coureurs de bois, des coureurs qui avaient des fourmis dans les jambes... Eh ! bien non ! On dirait que c'est fatal : on est ici pour y mourir, pas moyen de partir vivant. On dirait une loi de l'attraction, comme un élastique dont l'un des bouts serait cloué à la table et la table vissée au sol et le sol figé... Tenez, moi, un jour... »
L'étranger, déjà tout petit, enjamba la ligne d'horizon et coula à pic avec le soleil.

XXI

Miror se lança dans le précipice. L'enjamber lui aurait été facile mais il n'aurait ainsi pas su ce qu'il y avait au fond, ce qui y vivait. Donc, il s'y précipita.
La chute fut longue car c'était profond et Miror crut un moment s'être lancé en plein vide. Mais il toucha le fond. Il entra dans l'ombre bras en avant, paupières dilatées, haletant. Le fond du gouffre se révélait pavé de cœurs en loques sur lesquels Miror se vit obligé de marcher. De toute sa vie il ne s'était senti

si lourd, il lui semblait avoir des bottines de plomb et chaque mouvement qu'il risquait lui broyait la tête comme s'il marchait sur son propre corps. Il allongeait les bras, palpait tout autour de lui avec l'étrange sensation de fouiller les parois intérieures de son être. Comme il voulait y voir clair une fois pour toutes, il s'arracha les yeux des orbites et les jeta devant lui. Il s'aperçut alors qu'il avait plongé au fond de lui-même.

XXII

Au cours d'une promenade en forêt, Miror perdit la vie. Il se mit aussitôt à chercher avec affolement cette vie qu'il venait si bêtement de perdre, par simple distraction. Il fouilla partout : chaque bosquet, chaque repli de terrain, l'herbe, le sable et il appela à l'aide. Des escouades de secours entreprirent des battues en tout sens ; des raids, des envolées de reconnaissance, des perquisitions aux flambeaux furent organisées. On fouilla tous les animaux, on les questionna, on en passa au troisième degré, on matraqua, sans résultat. On fit le siège de la forêt, on la mit à feu et à sac, peine perdue, on ne retrouva rien.

Mirror hurlait, vociférait, tapait des pieds et des poings ; on avait beau lui dire qu'il y avait encore de l'espoir, qu'une vie ne se perd pas à jamais aussi facilement, qu'il la retrouverait bien un jour ou l'autre, Miror ne voulait rien entendre. Il était désespéré. « Moi qui l'aimais tant, criait-il. Elle me faisait souvent du mal mais je m'y étais habitué, nous avons si longtemps vécu ensemble... Nous avons nos habitudes tous les deux, nos petites habitudes de vie... Ma petite chienne de vie qui faisait la belle, la voilà partie, perdue, comme ça, pour rien du tout... Je l'ai perdue bêtement, sans y penser comme on perd une vieille dent ou une clef... je ne sais plus quoi... je ne sais plus ce que je ferai sans elle maintenant... seul... je ne sais plus... je ne sais plus...

Et il perdit la tête.

ROLAND GIGUERE

LE COMIQUE ROMANTIQUE

Cette étude est extraite du premier chapitre d'une thèse, Le comique chez Flaubert, reçue avec mention très honorable par le jury du doctorat en lettres de l'Université de Paris.

L'historien littéraire, dont le travail tient autant de la science que de la critique, est obligé de classer par époques et par mouvements les auteurs et les livres dont il se préoccupe.

Certains mots-étiquettes, tels *romantique* ou *classique*, qui sont éminemment relatifs, paraissent trop souvent renfermer une valeur stable. On a tendance à oublier la lente évolution des lettres ; on proclame le génie d'un « novateur » sans tenir compte de tous les écrivains mineurs qui lui ont préparé la voie. Si la foule se contente d'accepter l'œuvre maîtresse comme un phénomène tombé du ciel, ceux qui s'intéressent vraiment aux manifestations du génie littéraire ne peuvent pas en rester là. Un écrivain atteint sa majorité en faisant ses preuves devant le grand public, dans l'arène de l'imprimé. Il modifiera peut-être sa méthode par la suite, mais il ne pourra jamais s'éloigner beaucoup des influences qui l'ont façonné pendant ses années de formation.

En abordant l'étude du comique chez Flaubert, nous devons d'abord considérer le climat littéraire dans lequel le romancier naquit et grandit, de même que l'orientation des œuvres précédant *Madame Bovary*. Au premier plan se pose le romantisme, qui enthousiasma le jeune Rouennais et détermina le caractère de ses premiers écrits. Pourtant, à première vue, on ne voit guère d'association entre le *comique* et le *romantique*. Certes, comme en témoignent les caricatures et les petits journaux de l'époque, on aimait à rire — mais le sens du comique ne semble pas avoir eu de place dans les épanchements personnels des poètes-officiants du renouveau littéraire.

Quelle était l'atmosphère littéraire de la première partie du XIXe siècle en France ? Les événements et les idées philosophiques du siècle précédent continuaient de fermenter. En 1789, un idéal humanitaire s'était réalisé en un fait politique. La mise en valeur

de l'individu, la continuation de cet affranchissement, devint un sacerdoce. Rousseau, Diderot et Voltaire avaient souligné le rôle du génie ; des écrivains étrangers avaient démontré la puissance de la liberté en littérature. A leur suite, la jeune école, dans un élan de sentimentalité et d'idéalisme, voulait se mettre au service de l'humanité. Hugo, Lamartine et Béranger assumèrent une fonction politique à l'instar de Byron et de Swinburne, qui avaient pris part à la lutte pour la liberté de l'Italie. Par son génie, par sa vision plus claire, le poète-prêtre devait guider les masses dans le chemin du progrès indéfini.

Cette idée provoqua une révolution littéraire. Victor Hugo prit les devants, et définit le romantisme comme étant un libéralisme en littérature. Dans la préface de *Cromwell*, il énonça la théorie du grotesque ; l'harmonie du beau et du laid dans la création.

Désormais le mélange des genres permettra l'incorporation du comique dans le domaine de la littérature sérieuse.

Cependant, au pouvoir royal se substitue le pouvoir des bourgeois. Le mouvement de la société pousse au capitalisme, à l'industrialisation, à tout sauf à une véritable émancipation des masses. Le poète-prêtre, souvent bourgeois lui-même, joue son rôle de nouvel aristocrate avec une certaine complaisance. Sentant que le prolétaire n'est pas prêt à être dirigé vers un paradis terrestre, il se sépare de lui et se tourne vers un art exclusif.

Par ailleurs, une autre partie de l'élite intellectuelle, en dehors de la bourgeoisie d'argent, qui sous l'Ancien Régime avait été subventionné par l'État, se lie avec le peuple pour défendre les droits de la société. Une foule de petits écrivains sans le sou et souvent sans autre don que l'enthousiasme, monte une polémique à peine déguisée, une satire déchaînée contre l'égoïsme bourgeois. Alors que d'un côté on s'enfonce dans le réel, de l'autre on s'isole de la vie pour s'emmurer dans une tour d'ivoire, pour y rêver sans agir.

La métaphysique romantique part des contrastes de la nature de l'homme pour arriver à une solution transcendante : la bienveillance universelle. Organique aussi bien que dynamique, ce concept naît d'une confiance totale dans le développement libre de l'individu.

Mais survient un facteur inattendu : la perte de l'autorité religieuse et de la discipline classique suscite un phénomène de psychologie collective : *le mal du siècle*. Les orgies de l'imagination, les épanchements du moi auraient été vite dispersés par le bon sens et le scepticisme d'une autre époque. Mais chez de jeunes refoulés, idéalistes dont les idéaux avaient déjà fait faillite, tempéraments plutôt passifs, l'exaltation se donne libre cours et les paradis artificiels remplacent la vie. *Classisch ist das Gesunde, Romantisch das Kranke* a dit quelque part Goethe ; disons plutôt que le spleen romantique résulte d'une fuite devant la réalité.

M. Carrière y trouve de la lâcheté morale. « Rousseau fut le « père du romantisme maladif... Cette maladie exaspérée du moi, « nous allons la retrouver, sous des formes différentes dans tous les « « mauvais maîtres » du dix-neuvième siècle. Elle inspirera la « mélancolie de Chateaubriand, l'ambition vulgaire des héros de « Balzac, la misanthropie de Stendhal, la passion en révolte de « George Sand, la désespérance de Flaubert, la faiblesse amoureuse « de Musset, le rêve de Baudelaire, la déchéance morale de Ver- « laine, le pessimisme de Zola ; Rousseau porte en germe dans son « œuvre tout ce que le siècle suivant aura de malsain. »¹

En effet, certains aspects de la théorie romantique se prêtent à une application pernicieuse : le *grotesque* peut servir de justification au malsain. L'antithèse surfaite de la courtisane à l'âme vierge semble renfermer une valeur en même temps artistique et sociale. La poésie ne se trouve-t-elle pas partout ? La beauté est accentuée par le spectacle du laid, le plaisir par la vision de la douleur.

De même, la prose byronienne s'accommode facilement d'une fuite devant la réalité. Le narcissisme de l'être maudit est un refuge ; on se voit de la race des héros de Nodier ; le bandit noble *Jean Sbogar*, l'homme fatal qui détruit ce qu'il aime dans *Smarra*. On chante la passion, mais c'est en égoïste et en déshérité qu'on la chante, et le moi victorieux justifie tout excès.

1. Carrière, *Les mauvais maîtres*, p. 31.

Pour comprendre les tendances qui se dessinent, il faut tenir compte de l'influence de deux hommes, Byron et le marquis de Sade, qui sont, comme le remarque un des premiers Sainte-Beuve, « les deux plus grands inspireurs de nos modernes, l'un affiché et visible, l'autre clandestin. En lisant certains de nos romanciers en vogue, si vous voulez le fond du coffre, l'escalier secret de l'alcôve, ne perdez jamais cette dernière clef »¹. Bien avant Freud, le marquis de Sade, dont la valeur ne commence à être comprise que de nos jours, avait mis en lumière les ténèbres du subconscient. A l'opposé de Rousseau, il avait situé dans le mal le principe même de la nature. On peut voir dans cette inversion une plaisanterie sinistre ; en tout cas l'auteur de *Justine* se complait à étaler la souffrance sous prétexte de justification artistique : « L'étude profonde du cœur de l'homme... peut seule inspirer le romancier, dont l'ouvrage nous fait voir l'homme, non seulement ce qu'il est, ou ce qu'il se montre, c'est le devoir de l'historien, mais tel qu'il peut être, tel que doivent le rendre les modifications du vice et toutes les secousses des passions »².

L'homme fatal de la tradition byronienne commence à prendre des nuances inquiétantes : une décadence sado-masochiste se dessine. D'abord, l'homme satanique devient le héros universel. Puis l'emphase se place sur l'héroïne persécutée : la belle mendicante, la vierge martyrisée, Lucrèce tuée par son fils incestueux. Hugo, Dumas et Sue suivent la mode sans trop s'y perdre. L'entrée en scène du masochisme se fait avec la troisième figure du sadisme romantique. C'est la femme fatale : diablesse à la mode de Carmen, ou bien femme-panthère qui tue ses amants, ou courtisane antique, comme la montre Gautier dans *Une nuit de Cléopâtre*. Le mâle, abandonnant sa fonction propre, ne demande qu'à souffrir sous les yeux d'une femme impérieuse et froide. Toutes ces aberrations psycho-pathologiques représentent une évasion qui compense un

1. Sainte-Beuve, *Quelques vérités sur la situation en littérature*, Revue des Deux Mondes, 1843. T. III, p. 14.

2. Sade, *Idée sur les romans*, p. 34.

refoulement sexuel. Il s'y ajoute un besoin d'expiation qui découle d'un sentiment de culpabilité.

Quelle place acquiert le comique dans cette littérature byronienne et sadique? Baudelaire, dont la fameuse aventure avortée avec la Présidente est typique du dernier degré de cette décadence, se complaît dans une attitude de dilettantisme fantaisiste¹. Il rattache le rire satanique au jeu de l'orgueil et de la faiblesse, de l'illusion et de la réalité : « L'école romantique, ou pour mieux dire, une des « subdivisions de l'école romantique, l'école satanique, a bien com- « pris cette loi primordiale du rire ; ou du moins, si tous ne l'ont « pas comprise, tous, même dans leurs plus grossières extravagances « et exagérations, l'ont sentie et appliquée juste. Tous les mécréants « de mélodrame, maudits, damnés, fatalement marqués d'un rictus « qui court jusqu'aux oreilles, sont dans l'orthodoxie pure du rire. « Du reste, ils sont presque tous des petits-fils légitimes ou illégi- « times du célèbre voyageur Melmoth, la grande création satanique « du révérend Maturin. Quoi de plus grand, quoi de plus puissant « relativement à la pauvre humanité que ce pâle et ennuyé Melmoth ? « Et pourtant il y a en lui un côté faible, abject, antidivin et anti- « lumineux. Aussi comme il rit, comme il rit, se comparant sans « cesse aux chenilles humaines, lui si fort, si intelligent, lui pour qui « une partie des lois conditionnelle de l'humanité, physiques et in- « tellectuelles, n'existent plus ! Et ce rire est l'explosion perpétuelle « de sa colère et de sa souffrance². »

Ce rire de supériorité incomprise marque la jeunesse intellectuelle de l'époque. Si chez Byron il se double d'une protestation contre l'hypocrisie sociale et d'une satire qui s'attaque à toutes les entraves de la liberté des individus et des nations, il reste superficiel chez la grande majorité des émules du poète anglais. Ainsi les Jeunes-France (surnommés *bousingots*) n'en adoptent qu'une attitude sarcastique envers tout conformisme et toute autorité : dans une tenue

1. Baudelaire, *Ecrits intimes*, p. 23 : « Le mélange du grotesque et du tragique est agréable à l'esprit comme les discordances aux oreilles blasées ».

2. Baudelaire, *De l'essence du rire...* dans les *Curiosités esthétiques*, p. 378.

baroque et une conduite débraillée, dans l'abus du cigare, du punch et de l'orgie, ils croient manifester leur émancipation. Un autre groupe de dandys littéraires, Musset en tête, se modèlent sur le libertinage et le cynisme de *Don Juan*. Dans la bohème, joignant la misère à la fierté du libre arbitre, d'autres se targuent de leur indépendance. Ainsi le persiflage de l'hypocrisie et du conformisme bourgeois est-il, de la part de cette soi-disant élite, un sous-produit du rire byronien.

L'ironie romantique, d'une signification bien plus profonde, met en question des valeurs consacrées en dressant en face de l'humanité les éternels mystères de la nature. Hoffman, dont l'œuvre commence à se répandre en France à partir de 1830, cherche volontiers dans le monde surnaturel des êtres qu'il oppose à l'homme ; dessinateur de talent, il utilise souvent les procédés de la caricature afin d'obtenir un effet similaire dans ses contes. A la base de cette fantaisie — qui semble contenir l'élément nouveau et fantasmagorique réclamé par Stendhal pour le comique romantique — se trouve une attitude ironique que souligne l'auteur. « L'ironie, qui, plaçant en conflit « l'homme et la bête, persifle l'homme dans ses actions et sa situation « misérable, n'habite qu'en un esprit profond, et c'est ainsi que ces « figures grotesques par Callot, au moyen de la bête et de l'homme, « découvrent à l'observation sérieuse, qui va jusqu'au fond des « choses, toutes les significations secrètes demeurées cachées sous la « scurrilité¹. » Il est intéressant de constater que Hoffman, comme Flaubert plus tard, pose devant lui la *Tentation de Saint Antoine* de Callot en guise de modèle pour son travail littéraire.

Byron et Hoffman font école, et la mode tourne au rire cosmique et à l'ironie romantique. Une foule d'imitateurs de moindre envergure ne tarde pas à dévaloriser en France les sujets chers aux deux maîtres étrangers. Alors un troisième rire s'ensuit, bien français celui-là : le rire de la mystification. Les meilleurs écrivains de l'époque subissent sans y sombrer l'influence des littératures anglaise et allemande ; Victor Hugo en offre le meilleur exemple.

1. Hoffmann, *Fantaisies dans la manière de Callot*, p. 4.

Pour d'autres, le problème est plus difficile. Certains auteurs adoptent le genre qui possède la faveur du public, tout en laissant percer un sourire comme s'ils ne croyaient pas entièrement à leurs histoires. Les extravagances de Pétrus Borel (« hénaurme » pour Flaubert) dans *Champavert* et dans *Madame Putiphar* semblent contenir un large élément de parodie. Jules Janin, de l'Académie Française, est en partie sincère et en partie taquin dans *L'âne mort et la femme guillotinée*. Mérimée profite de la vogue des primitifs pour sortir une prétendue traduction de poèmes illyriques, *La Guzla*. Plus tard il explique que, pauvre, il avait d'abord publié ce récit dans l'espoir d'un bénéfice qui lui aurait permis de faire le voyage.

La Ballade à la lune de Musset mélange un sentiment vrai à la satire du romantisme exagéré, tandis que les *Mémoires du Diable* de Soulié camouflent derrière un récit « noir » une exposition des vices contemporains.

Il n'y a qu'un pas de la mystification à la quatrième forme du comique romantique, qui est humoristique. Une fois passé le premier élan, les modérés parmi les romantiques eux-mêmes s'efforcent de calmer les épanchements débordés de leurs confrères, grâce au rire du bon sens.

A part un volume de vers, le premier livre de Théophile Gautier est dans ce genre : *Les jeunes France* dont l'auteur remarque lui-même : « Ce sont mes *Précieuses ridicules* du romantisme¹. » Les thèmes en sont révélateurs, et méritent notre attention. Dans *Onuphrius*, un artiste-peintre rêve qu'on l'enterre. Sans vie apparente, il est pourtant conscient quand les croque-morts lui donnent des coups sur les genoux afin de le faire rentrer dans son cercueil et quand on le déterre pour le disséquer. Son âme s'envole dans l'espace pour constater l'infidélité de sa maîtresse et la perfidie de son meilleur ami. Réveillé, le jeune homme devient fou.

« Sorti de l'arche du réel, il s'était élancé dans les profondeurs « nébuleuses de la fantaisie et de la métaphysique... Il ne put, quand

1. Gautier, *Introduction à Mademoiselle de Maupin*, p. x.

« le vertige le prit d'être si haut et si loin, redescendre comme il l'aurait souhaité, et renouer avec le monde positif¹. »

Une larme du diable parodie le thème surfait de la lutte entre le diable et le ciel. *Sous la table* est une charge des interminables discussions entre jeunes ivrognes au sujet de leurs maîtresses; tous convoitent une femme honnête, c'est-à-dire « une femme qui a un « mari, un cachemire, qui loge au premier »².

Ailleurs on retrouve des taquineries du langage et des modes de l'époque : le prix Monthyon, le colonel Amoros, la garde nationale, les physiologies, « l'orgie échevelée » (expression que l'auteur relève dans Balzac, Janin, Sue et le bibliophile Jacob), la pipe culottée, la tête de mort, la dague de Tolède, le cigare, le tabac de Virginie, le bol de punch qui flambe dans l'obscurité. *Celle-ci et celle-là* met en scène un jeune homme qui devrait se trouver parfaitement heureux avec une belle petite servante-maîtresse qui l'aime et le soigne. Mais non ! C'est un Jeune-France à la page selon un idéal préconçu. « Rodolphe résolut que la femme qu'il aimerait « serait exclusivement Espagnole ou Italienne : les Anglaises, Françaises et Allemandes étant infiniment trop froides pour fournir « un motif de passion poétique »³. Et voici qu'un soir, Elle est entrevue à l'Opéra. Comment l'aborder ? « Il résolut d'abord de se « présenter à la princesse comme les héros des romans espagnols... « Ou comme Antony, en se jetant au-devant des chevaux de sa « voiture⁴. »

Par divers moyens, l'auteur démontre le ridicule de cette passion conventionnelle.

La belle ressemble à une Andalouse, mais vient de Château-Thierry. Elle voit par un affreux accident, son soupirant affublé du

1. Gautier, *Oeuvres humoristiques. Les Jeunes France*, p. 80.

2. *Ibid.*, p. 22.

3. *Ibid.*, p. 106.

4. *Ibid.*, p. 113.

bonnet de coton¹. Pendant la scène de la séduction, les remarques de Gautier au lecteur accusent la bêtise du langage employé :

« Madame de M... — Rodolphe ! que faites-vous là ? Ah ! Oh !
« (Par exemple, voilà une question on ne peut plus déplacée, et il
« n'y a que les femmes pour en faire de pareilles ; certainement
« personne au monde n'était à même de savoir mieux que Madame
« de M... ce que faisait Rodolphe) »². L'auteur ne manque pas
également les décors à la mode : « Considérez, lecteurs et lectrices,
« que je n'ai pas, comme les autres auteurs mes confrères, la res-
« source des clairs de lune et des couchers de soleil, pas la plus petite
« description de château, de forêt ou de ruines³. »

Le héros du conte, déçu par le manque de « poésie », et même contrarié dans son désir d'une scène dramatique par la parfaite complaisance du mari, retourne chez lui et comprend enfin la beauté et la poésie de l'humble amour de sa servante.

Dans les *Lettres de Dupuis et Cotonet*, Musset fait son fameux *Portrait de deux enfants* dans le style romantique, qu'il oppose au texte tiré de *Paul et Virginie* : « Aucun souci précoce n'avait ridé
« leur front naïf, aucune intempérance n'avait corrompu leur jeune
« sang... Pour en finir, nous croyons que le romantisme consiste à
« employer tous ces adjectifs, et non autre chose⁴. »

Ainsi le rire met fin à la première période du renouveau littéraire, car quel coup de grâce que celui porté contre les exagérations du romantisme par un de ses plus grands interprètes.

Les ultra-romantiques ne sont pas les seuls à faire les frais de l'humour de leurs collègues. Une raillerie sans méchanceté s'exerce envers toutes les classes de la société : la blague rentre dans les mœurs françaises. Louis Reybaud, avec la série des *Jérôme Paturot*, met en scène une multitude de types humoristiques contemporains. Tour à tour poète chevelu, journaliste, feuilletoniste, bonnetier,

1. *Ibid.*, p. 122 : « Un bonnet de coton, le mythe de l'épicier, le symbole du bourgeois, horror ! horror ! horror ! »

2. *Ibid.*, p. 149.

3. *Ibid.*, p. 177.

4. Musset, *Lettres de Dupuis et Cotonet*, pp. 213-214.

garde national, député, etc., Paturot passe par une série d'expériences plus désolantes les unes que les autres. Veut-il se faire un nom dans les feuilletons ? On lui fournit une recette infailible : « Vous prenez, M^{onsieur}, par exemple, une jeune femme malheureuse et persécutée. Vous lui adjoignez un tyran sanguinaire et brutal, un page sensible et vertueux, un confident sournois et perfide. Quand vous tenez en main tous ces personnages, vous les mêlez ensemble, vivement, en deux, trois, quatre cents feuilletons ; et vous servez chaud¹. »

Le bourgeois sert de tête de Turc à tous les auteurs en mal de sujet : son bonnet de coton, ses vêtements, sa famille, ses prétentions de savoir et ses bévues linguistiques font la joie du public. Henri Monnier suit la méthode de Reybaud, et fait de son héros tour à tour un expert en écriture, un bonnetier, un artiste-peintre, un employé, un rentier, un directeur de journal : « Ses bourgeois — et nul ne les a peints plus juste, pas même Balzac — vous ennuient comme des bourgeois véritables par d'intarissables flots de lieux communs et d'âneries solennelles... Joseph Prudhomme est la synthèse de la bêtise bourgeoise². »

Certaines de ses phrases sont éternelles : « Victor Hugo, si digne de ce nom » — « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie ». Prudhomme reste pour toujours le type même de cette bourgeoisie tant ridiculisée.

Si varié qu'il soit, tout ce comique romantique contient un élément fondamental de critique. Les exaltés se moquent de ceux qu'ils prennent pour leurs inférieurs. Les ironiques recherchent les significations secrètes des choses, les humoristes s'en prennent aux exagérations. La satire, moyen de condamnation ouverte, connaît elle aussi une impulsion nouvelle. Pour certains, elle devient une arme pour attaquer, dans des romans à thèse, les grands problèmes du jour : la pauvreté, le crime, les classes, le mariage sans amour,

1. Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, p. 60.

2. Théophile Gautier, dans l'introduction à *Paris et la Province* par Henry Monnier, p. 6.

l'adultère. Hugo, dans *Ruy Blas*, *Les Burgraves* et les *Châtiments*, déclanche une satire politique des plus puissantes, attaquant à la source les plaies sociales qu'il expose ailleurs. Rochefort, dans *La Lanterne*, s'en prend de son lieu d'exil à la famille impériale, à l'armée, à la police, à tout ce qui représente l'autorité.

La satire romantique en général est moins révolutionnaire. Au lieu de suivre les traces de Byron et de Hugo, elle se contente de son champ d'action traditionnel qui est celui des mœurs. Le fond seul la différencie de la satire du siècle précédent.

Balzac est le père de cette peinture des éléments grotesques et ridicules du XIX^{ème} siècle à laquelle il sait donner une tournure neuve. Car si l'auteur de la *Comédie Humaine* ne vise qu'à faire l'inventaire des vices et des vertus de son époque — son génie puissant et fécond s'y applique avec une originalité qui fait école.

S'inspirant des recherches dans le domaine zoologique, Balzac prétend appliquer à l'étude de l'espèce humaine les mêmes procédés scientifiques. A l'instar du naturaliste qui s'informe d'un animal par rapport à ses habitudes et à son milieu, l'écrivain doit examiner les types sociaux. La *Physiologie* révèle une nouvelle méthode du comique, le public y prend goût, et bientôt les imitations consacrent le genre.

Cette satire romantique contient en elle le germe du réalisme, car elle examine minutieusement toutes les souches sociales, tout en ayant soin d'en dégager des types généraux. Le bourgeois, sorte d'ennemi public numéro un, se voit particulièrement visé. On comprend facilement cette attitude de la part des écrivains : le progrès matériel bat son plein ; le pays se trouve dans une époque de mécanisation et d'expansion commerciale ; les nouvelles découvertes scientifiques, les transports ferroviaires et maritimes — promettent une ère de prospérité sans limites. La manie de la spéculation est encouragée par de nouvelles fortunes qui se font à la Bourse. Ceux qui, nourris au sein de l'idéalisme romantique, s'effraient de ce matérialisme et de cette déification du progrès sans âme, braquent sur la nouvelle classe dirigeante l'arme du ridicule.

Le bourgeois considère les choses par rapport à leur utilité

immédiate. Pour lui, le monde tourne autour de sa prospérité matérielle ; la Bourse est son temple et l'or son dieu. Respectueux de l'autorité qu'il souhaiterait toujours plus ferme, il étend ce respect à toute institution qui semble offrir une garantie de sécurité. Garde national, ambitionnant la Légion d'Honneur, il redoute le libéralisme, autant dans la pensée que dans la politique. Pourtant, il s'estime affranchi parce qu'il possède les œuvres de Voltaire, et il se croit philanthrope parce qu'il prône la répression de la prostitution et l'instruction obligatoire. Une de ses illusions les plus chères est celle de l'amélioration constante de l'humanité.

Sans distinction, il s'extasie devant l'expansion des chemins de fer, l'illumination au gaz, l'inoculation, la photographie, le bain thérapeutique, la phrénologie, la chaîne magnétique et les tables tournantes. Au lieu et place d'intelligence, il possède une phrase toute faite qui convient à chaque circonstance. Des journaux bien pensants et des politiciens réactionnaires lui fournissent tous les vieux clichés démocratiques, mais les phrases sonores camouflent un régime autoritaire. Tel est Prudhomme, ainsi que le dépeint la satire de son époque.

Les écrivains possèdent une défense précieuse : celle du rire. Alphonse Karr, dont les blagues recouvrent un fond sérieux, s'en prend à l'Académie, à la Bourse, au commerce, à l'hypocrisie¹, à la Légion d'Honneur². Musset nargue le progrès : « Perfectionner « un homme, d'autorité, par force majeure et arrêt de la cour... Il « y aurait de quoi prendre la poste et se sauver en Sibérie »³. Gautier suggère que la fameuse queue de Fourier — quinze pieds de long avec un œil au bout — serait une véritable évolution, mais en attendant « c'est une sottise que cette prétendue perfectibilité du « genre humain dont on nous rabat les oreilles »⁴. Barbey d'Aure-

1. Alphonse Karr, *L'Esprit*, p. 283 : « Il est bon d'être catholique mais il faudrait encore être chrétien ».

2. *Id.* *Les Guêpes*, novembre 1842, p. 265 : « Si M. le roi Louis-Philippe ayant découvert qu'il y avait encore une trentaine de Français qui ne portaient pas la croix d'honneur... »

3. Musset, *op. cit.*, p. 228.

4. Gautier, *préface de Mademoiselle de Maupin*, p. 30.

villy regarde avec dédain son époque : « Siècle pédant, dont la dernière invention a été l'*Instruction gratuite et obligatoire*. Siècle cuistre, et qui voudrait *encuistrifier*, comme lui, toute l'humanité »¹. Baudelaire, dans *Mon cœur mis à nu*, continue dans la même tradition avec des sarcasmes sur le ruban rouge, sur la démocratie, la fonction et l'utilitarisme : « Etre un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux »². Dans *Le spleen de Paris*, il ridiculise le jargon démocratique — « fraternitaire », les « immortels principes de 89 »³ — aussi bien que la pose sentimentale : « Chère précieuse... toutes ces affectations apprises dans les livres, et cette infatigable mélancolie »⁴.

Cette critique, nous l'avons dit, s'étend à toutes les classes de la société. Paul de Kock peint un monde de bourgeois et de petits rentiers, de financiers, d'artistes, de grisettes et d'étudiants. Eugène Sue crée un nombre de personnages pittoresques, parmi lesquels le fameux Pipelet et son épouse Anasthasie. Champfleury tente dans *Les Excentriques* une méthode nouvelle, avec des personnages réels et la copie sténographique de leurs propos. Léon Gozlan dans *Comment on se débarrasse d'une maîtresse* expose les vaines préoccupations des jeunes Brummel parisiens : leurs maîtresses, leurs moustaches, le vernis de leurs bottes, le nœud de leurs cravates, le choix de leurs gilets, la coupe de leurs habits. Les lauréats d'Académie, les bas-bleus, les marchands de décorations, la « littérature qui mange », les salons, les provinciaux, la noblesse — tout fournit une matière au rire de la satire.

Si, en général, les auteurs se moquent de la race inférieure des journalistes — Barbey d'Aurevilly, parlant de ses confrères catholiques, remarque : « Je suis de leur religion, je ne suis pas de leur monde »⁵ — par contre les critiques se vengent des affronts dans les chroniques littéraires. Remarquons que les journaux, qui se

1. Barbey d'Aurevilly, *Les Ridicules du Temps*, IV.

2. Baudelaire, *Écrits intimes*, p. 45.

3. *Id.*, *Le spleen de Paris*, p. 90 et pp. 148-149.

4. *Ibid.*, p. 45.

5. Cité dans Treich, *L'Esprit français*, p. 104.

multiplient à mesure que l'on apporte dans leur domaine des améliorations techniques, diffusent à cette époque avant tout des opinions.

L'attaque directe est à la mode, surtout dans les feuilles satiriques. Dans le *Charivari* à partir de 1832 et dans *Caricature* depuis 1839, Monnier, Balzac, Dumas, Gautier, Janin, Soulié, Karr et Paul de Kock lancent leurs flèches. Karr fonde *Les Guêpes* et dirige le *Figaro*. Henri Rochefort, du *Figaro* et du *Nain Jaune*, est le fondateur de *La Lanterne* : « Je parle légèrement des choses sérieuses et sérieusement des choses légères »¹, dit-il. Glanant au hasard dans ces périodiques, on trouve une liste des salons et de leurs habitués, des réclames cocasses relevées dans des quotidiens, la reproduction d'un prospectus de coiffeur en vers, des *mots* sur l'Académie, sur l'hippophagie, sur la Société des gens de lettres, sur la Garde nationale. Dans *Les Guêpes* se trouve un projet de dictionnaire français-français. Karry y joue sur la définition de *blonde* et *brune* (une femme, si elle est brune, traitera dédaigneusement la maîtresse de son mari de *blonde* et vice-versa). « CAFE. — Endroit où, sous pré-
« texte de prendre du café à la crème, on va tous les matins apprendre
« les sottises, les niaiseries et les calomnies qu'on répétera toute la
« journée »².

Dans ces journaux, la caricature collabore étroitement avec la satire. Henri Monnier, non seulement apporte aux petites feuilles satiriques du temps ses types et ses scènes populaires, mais encore bien souvent illustre lui-même ses volumes. Daumier révèle avec détachement les ridicules et les petitesse des bourgeois, et se gausse du progrès par ses chemins de fer à la lune. Gavarni, élégant et cynique, montre la turpitude et la misère derrière les liaisons mondaines et les idylles entre grisettes et étudiants. Grandville transpose symboliquement en régime animal la vie de son époque. Profonde ou superficielle, la caricature rencontre le comique des lettres par le choix des sujets : Prudhomme à la Bourse, en promenade avec

1. *Ibid.*, page 115.

2. Karr, *Les Guêpes*, novembre 1842, p. 246.

son enfant habillé en soldat, ou entortillé dans une chaîne magnétique ; un dandy flamboyant ; un pauvre qui, du fond de sa misère, regarde les splendeurs que le progrès apporte aux autres, mais qui restent au-delà de sa portée. Cette collaboration n'est pas le résultat d'un hasard, car les écrivains eux-mêmes s'inquiètent des rapports entre l'art plastique et la littérature. Le romantisme, avec sa recherche du fantastique et du grotesque, met à la mode Goya, Hogarth et Callot. Les illustrations de Doré conviennent admirablement à cet état d'esprit. Hugo et Musset font du dessin comique. Champfleury consacre cinq volumes à l'histoire de la caricature, et Baudelaire a beaucoup à en dire dans ses *Curiosités esthétiques*.

L'ironie philosophique, la satire moralisatrice, l'humour sain qui ramène au normal les absurdités : voici donc les trois parties principales du comique durant la première moitié du XIX^{ème} siècle. Le courant de fond est satirique, résultant du conflit entre le libéralisme et la « bourgeoisocratie ». La première génération romantique est révolutionnaire ; son rire garde du mysticisme social un certain esprit de chapelle. La deuxième génération, déçue dans ses espoirs, s'attaque au relâchement général des mœurs. Elle craint la prison et l'exil, et se réfugie derrière l'impunité que confère le rire. Chez les premiers, le comique est une arme de propagande ; chez les seconds : un moyen de correction ; les deux se retrouvent en face d'un même adversaire : Prudhomme le tout-puissant.

Liberté fondamentale qu'on ne peut entraver, le comique est en même temps un mécanisme de défense et une soupape de sûreté. « Ne pas rire, c'est une diète rigoureuse que notre organisation ne « nous permet pas¹. »

LLOYD HAMLYN HOBDEN

1. Alphonse Karr, *L'Esprit*, p. 92.

NOTES SUR LE LANGAGE

De l'engagement

Cette impatience angoissée de l'artiste à produire l'œuvre, à voir enfin hors de lui, devant lui, presque comme un défi à cette partie invisible de lui-même, un être révélateur d'un mystère intime et pourtant déjà source d'un autre mystère encore plus profondément obscur ! Qui ne reconnaît en cette attitude celle d'un homme engagé sans rémission dans la vie, « embarqué », comme dit Pascal ?

Certes, l'artiste s'engage à son insu, mais ce dont il a conscience, c'est de l'arrachement que lui cause chaque mise au monde toutes les fois qu'il communique avec le moins de précarité possible son expérience au-delà des trompeuses écorces de l'être. Même si par finalité propre l'art vise à la haute délectation de l'esprit, il n'empêche que dans cette artificieuse cohérence de l'œuvre passe un souffle de joie ou de douleur qui adoucit ou avive la plaie de l'homme déchu en proie quotidiennement à la nostalgie de l'harmonie primitive.

L'amour, la mort, voilà les thèmes fondamentaux sur lesquels chantent en variations infinies les voix accordées à la mélodie millénaire du monde. Et ce, d'Homère à Claudel.

Mais, en poussant à sa limite cette introspection du phénomène de l'engagement, l'on ne peut ne pas en arriver à établir un joint essentiel entre l'art et la mystique, tellement tous deux concordent — par des voies spécifiquement distinctes, il est vrai — à délivrer l'homme, par l'acceptation active, des sollicitations de la grâce, cette tourmenteuse. Ici, il faut trembler, car un pas de plus en avant, que dis-je ! une seule insistance du regard, et nous voici véritablement « engagés », envahis par cette double irruption des réalités charnelles réclamant la spiritualisation artistique et de ce flux surnaturel cherchant à s'incarner « usque ad matutinam ». — Et Jean de la Croix se met à parler de l'Amour dans un langage d'amour...

D'un rêve

Par un rêve de désincarnation dans des mots incarnés, le Verbe consent au langage, et naît la poésie ; mieux : s'ébauche une complicité poétique entre une préhension spirituelle de l'inexprimé et une expression charnelle de l'insaisissable. Complot tramé dans un tel mystère que les mains ne savent dénouer cette fumeuse écharpe autour d'un impalpable cou.

Rêve aussi que cette « fixation des vertiges » dont parle Rimbaud qui, d'un mouvement de phrase, atteint au cœur de la quête poétique. Car mesurons bien, en hauteur et en profondeur, l'angoisse d'une démarche pareille. Il s'agit d'abolir le contingent pour, ainsi délesté, s'élever à l'unique nécessaire ; il s'agit de biffer tous les mots ânonnés sur les genoux maternels pour accéder au vocable définitif ; il s'agit de noyer les thèmes dans une haute et vaste mer terminale. Puis, par un retour vers l'en-bas, éternel revendicateur de la mise-à-pied d'Icare, renaître au singulier, à l'accident, retomber liquide dans le vase d'où s'échappait auparavant une seule vapeur. Mais ce retour n'en est pas un d'enfant prodige. C'est triomphalement — et quel triomphe dédaigneusement douloureux parfois ! — que le poète charge d'un sens inouï le mot qui tout-à-l'heure servait au troc des conversations.

J'ai dit angoisse. Pourquoi ? Ne semble-t-il pas naturel au poète, ce rythme de partance vers l'éther et de recouvrance du sol dur à étreindre ? Naturel, oui, mais angoissant, parce que dans les sphères abolisseuses de temps et d'espace l'âme exulte et les poumons suffoquent. Et s'engage alors une lutte entre le désir de dresser la tente sur la montagne de la transfiguration, et l'appel des racines végétales tendues à se rompre, l'appel cadencé de la systole et de la dyastole d'un sang protestataire.

Esprit et chair. Symbole et objet. Verbe et langage.

A la fin, il faut t'éveiller, sortir de ce rêve, renaître à la blanche page et consentir à l'union de vos deux virginales faiblesses ; — et que l'acte créateur te console de l'inaccessible et toujours précaire unité d'en-haut.

D'un langage tû

Au commencement était le Silence. Pérennité intemporelle, vastitude sans espace.

Yawhew, par un mouvement d'amour, ébranla cette nocturne fixité d'un grain de sa lumière. Surgit la création. Sur les premières lèvres humaines, un mot frissonna, porteur du monde entier. Il suffisait de dire « vent » pour que cette brise élocutoire se chargeât des respirations confondues du Créateur et des créatures et que se mît à circuler dans le Jardin une grâce de silence jamais rompu. Le langage n'existait pas encore qui, après la chute, après la connivence établie entre l'homme et les puissances ténébreuses, se voulut un pont de retour vers l'Être maintenant innommable par cause de la déchéance des mots réduits à un squelette de signification.

Et perdura des millénaires la marche vers le Silence par le jeu complexe d'une conjuration de l'esprit avec la chair, tous deux gardant souvenance de l'unité perdue. Les paroles s'ajoutaient aux paroles sans que nulle n'atteigne à la Parole. L'on institua des lois réglant la modulation de la plus humble phrase. Les langues se diversifièrent. Il fallait regarder pour voir, écouter pour entendre ; fusèrent bientôt des accusations d'hermétisme contre celui qui s'exprimait à la limite de l'ordre conventionnel, en vue de l'antique chaos.

Même aujourd'hui — malgré l'éclatante profération du Verbe johannique — le poète fabrique son langage avec des débris de silence qu'on appelle des mots. Inlassable, il cherche à happer avec un doigté subtil, les promesses de silence qui s'offrent en l'espace restreint d'un ridicule empan troué par la grâce d'une rédemption indéfectible.

C'est ainsi que le langage est prosternation devant une croix (le Signe !), reconnaissance d'un impossible silence mais recouvrable peut-être par un quotidien chuchotement d'espoir et d'amour.

Une fois le langage tû, s'épand le Silence.

JACQUES BRAULT

Deux épisodes de l'Histoire du Canada

DEUX GOUVERNEURS FRANÇAIS INCAPABLES ET DEUX CHEFS SAUVAGES RETORS : LA BARRE ET DENONVILLE, LA GRANDE GUEULE ET LE RAT

La politique indienne de deux gouverneurs de la Nouvelle-France, LaBarre et Denonville, avait été absurde, incohérente. Les maladresses répétées de ces deux hauts fonctionnaires révélèrent aux sauvages la faiblesse de moyens des Français. Il en résulta des désastres.

Les Jésuites recommandaient depuis longtemps une politique de prudence avec les Iroquois. Les Pères qui possédaient des missions dans les postes avancés, dans la région des grands lacs, savaient d'expérience comment il fallait agir avec les Indiens. Les Pères d'Abblon et Fremin avaient déjà donné des conseils à l'intendant Duchesneau. Le Père Bèchefer avait rédigé un grand Mémoire à ce sujet. Les Jésuites disaient surtout qu'il ne fallait pas provoquer les Iroquois, ne pas se mêler de leur guerre avec les Illinois. Ils conseillaient de réunir les chefs dans une conférence mais de ne pas les effaroucher par un trop grand déploiement de force militaire qui fournirait un prétexte de guerre.

M. de La Barre négligea ces avis. Il n'avait à sa disposition que les miliciens et quelques compagnies de troupes régulières. Plein de présomption, il se croyait assuré du succès. Dans une lettre au ministre, le gouverneur déclarait : « J'irai avec douze cents habitants dans le pays des Iroquois, y hiverner pour, le printemps de 1684, y attirer tous les Sauvages pour nous attaquer à leur destruction. Ils sont deux mille six cents guerriers, mais notre jeunesse est aguerrie et fort accoutumée aux bois, outre que nous ferons mieux la guerre qu'eux et qu'un peu de canon nous donnera un grand avantage ».

Imprudente confiance, démentie par les événements !

Avec une petite armée de 700 Canadiens, 150 réguliers et 400 sauvages alliés, le gouverneur s'achemina en canoé jusqu'au lac Ontario et y campa. Il entreprit des pourparlers avec les Iroquois. Ceux-ci connaissaient le peu de force des Français. La Barre s'était établi dans un mauvais endroit, marécageux, difficile à défendre. La fièvre faisait des ravages dans ses troupes et les vivres s'épuisaient. Les Onontagués avaient consenti à entrer en négociation par le truchement de Le Moyne de Longueuil. Mais les Agniers et les Tsonnon-touans ne daignèrent pas envoyer d'ambassadeurs. A une conférence, le 5 septembre 1684, les chefs Onontagués tinrent un langage plein de fierté. Ils firent entendre au gouverneur que c'était à eux et non à lui à dicter la paix. M. de La Barre fut obligé d'accepter leurs conditions et rentra piteusement à Montréal avec ses troupes décimées par la maladie.

Son expédition n'avait nullement intimidé les Sauvages. L'intendant, M. de Meulles, écrivait perfidement au ministre : « M. le général (le gouverneur) va à la tête d'un petit corps d'armée pour faire la guerre aux Iroquois et bien loin de cela, il leur accorde tout ce qu'ils demandent ».

Un vieux chef avait joué un rôle inquiétant durant les conférences entre M. de La Barre et les Indiens. Il s'appelait Otréouati mais les Français l'avaient surnommé La Grande Gueule à cause de sa facilité à discourir. C'est la Grande Gueule qui avait mené les tractations entre le gouverneur et les Cinq Nations iroquoises. Le Père de Lamberville avait cependant prévenu M. de La Barre de se méfier de La Grande Gueule. Comme le gouverneur, dans un discours, menaçait les Iroquois, la Grande Gueule lui ferma la bouche en disant : « écoute, je ne suis pas endormi, mes yeux sont ouverts et dans la lumière du soleil je vois un grand capitaine à la tête d'une troupe de soldats et qui parle comme un homme qui rêve. Onontio dit qu'il est venu pour fumer le calumet de la paix avec les Iroquois mais je vois qu'il les frapperait à la tête si tant de Français n'étaient

affaiblis par la maladie ». Onontio, c'est-à-dire le gouverneur, se le tint pour dit. En cette circonstance, le chef iroquois se montra bien supérieur à l'officier de marine La Barre.

Le fameux baron de La Hontan a fait un portrait très flatté de la Grande Gueule qu'il appelle La Grangula et quoiqu'il faille se méfier des propos et des inventions de La Hontan, son opinion sur le chef iroquois n'en reflète pas moins ce que devaient en penser les contemporains.

La Barre rappelé fut remplacé par le marquis de Denonville. Le nouveau gouverneur se trouvait devant une situation difficile. Les Iroquois n'observaient nullement les conditions du traité conclu sous l'inspiration de La Grande Gueule. Ils continuaient à attaquer les Français, faisaient la guerre aux sauvages alliés, entretenaient des relations commerciales avec les Anglais. Car les Sauvages de toutes nations étaient extrêmement sensibles aux raisons commerciales et leur diplomatie était conduite d'après leurs intérêts de traite de fourrures et d'eau-de-vie. « Ils aiment les manières des Français, disait le marquis de Denonville, mais ils aiment encore mieux les marchandises des Anglais ».

Le gouverneur Denonville voulant réparer les erreurs de son prédécesseur, était résolu à détruire les Iroquois. Mais il commit une faute chargée de conséquences terribles.

Au mois de juin 1687, il appela les Nations Iroquoises à une grande assemblée au fort Frontenac. Le gouverneur avait prié le Père de Lamberville de persuader les chefs de se rendre au rendez-vous fixé par « Onontio ». Le jésuite avait obéi et comme il possédait, ainsi que son frère, autre jésuite, une grande influence chez les Iroquois, quarante chefs se rendirent au fort Frontenac. Et Denonville écrivait au ministre : « Je me suis avancé pour disposer tout pour notre marche et pour diligenter les réponses que j'attendais des iroquois par les Pères de Lamberville. Mais je doute fort que les Sauvages, méfiants comme ils sont, veuillent venir. » Ils vinrent, car ils avaient foi en la parole des missionnaires.

Le cadet Lamberville avait apporté au gouverneur la réponse des chefs. Mais Denonville n'avait pas fait confiance de sa pensée profonde aux deux jésuites, lesquels eussent certainement refusé de le servir dans un acte de perfidie. Avec une stupide inconscience, Denonville écrivait à son ministre, qu'il craignait beaucoup « que le pauvre Père Lamberville l'ainé n'ait de la peine à se tirer d'entre les mains des barbares ». Et il ajoutait : « Ce qui m'inquiète fort ».

Si le sort du missionnaire l'inquiétait, cela ne l'empêcha pas d'agir. Il s'était rendu au fort Frontenac avec 1500 soldats et 500 sauvages alliés. Les chefs iroquois, confiants dans la parole du gouverneur et surtout dans celle des jésuites, se trouvèrent au fort en juin 1687. Ils y furent reçus par l'intendant Champigny qui leur offrit un grand festin. Et, cernés tout à coup par les troupes françaises et canadiennes, les Sauvages furent attachés à des arbres, puis emmenés à Québec où on les embarqua sur des navires et envoyés en France où le roi les fit jeter aux galères.

Le Père de Lamberville l'ainé, qui était resté chez les Iroquois, avait tout à craindre de leur colère. Ils étaient indignés, furieux. Le jésuite fut convoqué devant le conseil des chefs. Ils venaient de recevoir la nouvelle de l'emprisonnement des ambassadeurs iroquois par Onontio. Un des prisonniers du fort Frontenac avait réussi à s'échapper et à fuir jusqu'au village des iroquois le plus proche. Le récit de l'attentat contre les ambassadeurs iroquois avait enflammé les tribus. Le Père de Lamberville pensa sa dernière heure venue. Mais les Iroquois lui déclarèrent qu'ils ne le tenaient nullement responsable du crime et de la perfidie du gouverneur. Et ils lui donnèrent des guides pour le conduire hors de leur pays.

En cette circonstance, il semble bien que les Iroquois se sont conduits en gentilshommes et que M. le marquis de Denonville a agi en Iroquois. D'ailleurs, le gouverneur fit ravager par ses troupes le pays des Cinq Nations qui s'enfuirent devant l'invasion. Laissant les villages brûler derrière lui, Onontio rentra à Québec, tout heureux d'avoir vaincu les Sauvages.

Mais il ne les avait nullement vaincus.

Ils se mirent à attaquer les forts et les villages français. M. de Denonville semble alors avoir un peu perdu la tête. Il venait de recevoir du roi et du ministre l'ordre de conclure la paix « par tous les moyens ». Ne sachant plus que faire, le gouverneur eut recours aux bons offices des Pères jésuites toujours prêts à servir la cause de la paix. Le Père de Lamberville et le Père Vaillant de Guélis s'entremirent. Le Père Vaillant fut député à New York auprès du colonel Dongan qui déclara que les Iroquois ne concluraient rien si on ne leur renvoyait les chefs emmenés en France. Le gouverneur de New York exigeait aussi la destruction des forts Frontenac et Niagara qui le gênaient beaucoup. Il déclara que les Iroquois étant sujets du roi d'Angleterre, il pouvait parler en leur nom. Ainsi soutenus par les Anglais, les Iroquois pouvaient se montrer intransigeants.

Ils n'y manquèrent pas. Par l'entremise des jésuites, ils avaient consenti à venir en députation au lac Saint-François. La Grande Gueule y fut aussi. Mais les Sauvages connaissant ce qu'il en pouvait coûter d'envoyer des négociateurs à M. de Denonville, étaient au nombre de mille guerriers. Et le vieux chef fit entendre sa grande gueule. Ses conditions furent sensiblement les mêmes que celles qu'avait faites en leur nom le colonel Dongan. Ils permettaient pourtant à Onontio de conserver le fort Frontenac.

La situation de la colonie était mauvaise, Denonville avait peu de troupes. Le poste de Niagara s'était révélé difficile, sinon impossible à défendre. M. de Denonville déclara au ministre que Niagara était « un poste intenable ». Et se résignant à une paix imposée à la fois par les Anglais et par les Sauvages, le gouverneur accepta leurs conditions. Il expédia une dépêche en France pour demander que les Indiens envoyés aux galères, fussent renvoyés au Canada. Il expliquait au ministre qu'il fallait user de beaucoup de ménagements avec eux, de les faire reconduire « par le petit Sérigny Le Moyne, garde de la Marine à Rochefort, qui parle leur langue, de les habiller proprement, de leur donner des rubans et des galons ». Il était bien temps de leur donner des rubans.

La politique indienne du marquis de Denonville se soldait par une humiliation. Le danger iroquois n'en était que plus grand. Fiers de leur victoire, les tribus ne pensaient qu'à tirer vengeance des Français. Le chevalier de Callières, gouverneur de Montréal, qui n'avait aucune confiance dans cette paix, disait que ce n'était qu'une trêve et en prévenait le ministre.

En effet, une perfidie du chef des Hurons, Le Rat, contribua à faire reprendre la lutte par les Iroquois. Les Hurons craignaient d'être exclus du traité de paix. Kondiaronk, que les Français appelaient Le Rat, dressa une embuscade aux ambassadeurs iroquois : l'un d'eux fut tué, les autres pris. Quand les prisonniers lui dirent qu'ils allaient en ambassade chez le gouverneur, Le Rat feignit l'étonnement. Il leur assura que c'était Onontio qui l'avait invité à les attaquer. Et il se vanta ensuite d'avoir « tué la paix ».

Il l'avait tué, très exactement. Les Iroquois demeurèrent convaincus que Denonville ne songeait qu'à les exterminer. Ils prirent les devants et dans la nuit du 5 août 1689, pendant un orage, 1500 iroquois se jetèrent sur le village de Lachine, près de Montréal, et en massacrèrent tous les habitants.

C'est la plus abominable tuerie de cette tragique période de l'histoire des canadiens. Les habitants de Lachine surpris en plein sommeil ne purent se défendre. Hommes, femmes et enfants furent tués, torturés pendant cette nuit d'horreur et on n'a jamais su exactement le nombre des victimes. Le comte de Frontenac qui a visité Lachine deux mois après le massacre, estimait à cent vingt les gens qui avaient trouvé la mort dans le désastre. Quelques personnes réussirent à fuir, à chercher refuge dans les forts qui ne furent pas attaqués. Car les Sauvages n'osaient jamais l'assaut de forts ou même de maisons fortifiées quand ils les savaient bien défendus. M. de Catalogne, un officier qui fut aussi coureur de bois et qui portait le surnom suggestif de La Liberté, connaissant bien les habitudes des indiens disait « qu'un lieu bien gardé n'était pas en danger d'attaque. » Et il en donnait comme preuve une maison du village de La-

chine où un homme seul se défendit armé d'un fusil et une autre où une femme réussit à se sauver, ainsi que sa vieille mère, en menaçant les Sauvages d'une arme qui n'était d'ailleurs pas chargée.

Pour sauver la colonie et sa population française, il fallait que quelqu'un en prît énergiquement la direction, il fallait un chef, il fallait un gouverneur qui eût l'expérience du pays, qui fût à la fois prudent, bon soldat et de génie organisateur.

Or, cet homme existait et s'appelait le comte de Frontenac. C'est à lui que le roi et le ministre de la Marine eurent recours pour tirer le Canada du danger où se trouvait le pays.

Robert de ROQUEBRUNE.

SOURCES MANUSCRITES

Extrait des avis donnés par les Pères Jésuites au sujet des Iroquois, Archives nationales, Paris, Colonies C. II. A., Vol. 6. — La Barre au roi, 1682, *Ibid.*, Vol. 6. — De Meulles au ministre, Québec, 10 oct. 1684, *Ibid.*, Vol. 6. — Denonville au ministre, 8 juin 1687, *Ibid.*, Vol. 9. — Acte de prise de possession du pays des Iroquois par René de Brisay de Denonville, *Ibid.*, Vol. 9. — Déclaration des Iroquois devant M. le marquis de Denonville, 5 juin 1688, *Ibid.*, Vol. 10. — Denonville au ministre, 10 août 1688, *Ibid.*, Vol. 10. — Mémoire du chevalier de Callières au marquis de Seignelay 1688, *Ibid.*, Vol. 10. — Mémoire de l'état des affaires du Canada, 1688, *Ibid.*, Vol. 10. —

SOURCES IMPRIMÉES

Lettres du P. de Lamberville, 1684, in *N.Y. Coll. Doc.*, Vol. IX. — Francis Parkman, *Count Frontenac*, Vol. I. — La Hontan, *Voyages dans l'Amérique Septentrionale* (LaHaye, 1703). — Chevalier de Baugy, *Journal d'une expédition contre les Iroquois* (pub., Paris, 1883). — Vachon de Belmont, *Histoire du Canada, 1608-1700* (Québec, 1840). — Abbé Raynal, *Hist. des établissements des européens dans les deux Indes, 1713-1796*. — D. Girouard, *Lake Saint-Louis*, (Montréal, 1893).

TRAGÉDIE À LA PRAIRIE EN 1690

Les Canadiens soutenaient alors une lutte épique contre deux ennemis : les Iroquois et les colonies anglaises. Ils déployèrent une énergie extraordinaire car sur tous les fronts ils prenaient l'offensive et furent presque constamment victorieux. C'est que, en 1690, les habitants ne voulaient plus se laisser surprendre comme en 1689. Dans les trois gouvernements (Québec, Montréal, Trois-Rivières) la défense s'était organisée. Frontenac avait fait construire partout des forts et des enceintes en palissades où les gens se réfugiaient dès que l'ennemi était signalé. Le gouvernement de Montréal était le plus menacé et le gouverneur ne voulait pas que le massacre de Lachine se renouvelât. Il avait prescrit aux paysans de ne pas trop s'éloigner dans les campagnes et d'être toujours armés. Car, sans cesse, les Iroquois surgissaient brusquement de la forêt, arrivaient silencieusement par le lac des Deux-Montagnes ou le lac Champlain, se jetaient sur un village, tentaient de recommencer le coup de Lachine. Frontenac avait ordonné que, dès que les guetteurs des forts apercevaient l'ennemi, quatre coups de canon fussent tirés. C'était le signal convenu en cas de danger. Tous les travailleurs des champs devaient alors se replier sur le fort.

Ainsi, cinquante ans après la fondation de Montréal, les habitants de l'île et de la région étaient encore exposés aux plus affreux dangers, vivaient dans la plus grande insécurité. Mais ils se défendirent avec un indomptable courage. La résistance de Madeleine de Verchères dans le fort de son village en 1692 est le plus célèbre des faits d'armes de cette époque. Mais la gloire de la vaillante petite Canadienne ne doit pas faire oublier les héros moins illustres de ces temps difficiles.

Pour protéger les « habitations » du Saint-Laurent menacées, Frontenac avait formé deux compagnies de soldats. Sur la côte sud, le chevalier de Clermont parcourait le pays à la tête de ses hommes. Alexandre-Samuel de Clermont sera tué plus tard au siège de Québec. Sur la côte nord, le chevalier de La Mothe faisait la même garde depuis Montréal jusque plus bas que Trois-Rivières. Il y a eu plu-

sieurs La Mothe à cette époque au Canada et, notamment, Pierre de St-Paul de La Mothe, Dominique de La Motte-Lucière, Antoine Laumet de La Mothe-Cadillac, Claude de La Mothe et un La Motte inconnu tué à La Prairie. Le chevalier de La Mothe dont il s'agit ici se nommait Jean de Leau de La Mothe. Et si l'on tient à préciser ainsi qui était le chevalier de La Mothe c'est qu'il est mort au combat comme Clermont et qu'il faut se souvenir du nom des héros.

Dans l'été de 1690, Clermont avait sauvé bien des gens en chassant des bandes de Sauvages qui surgissaient sur plusieurs points. Il réussit à arracher de leurs cruelles mains des enfants de Sorel qu'ils avaient enlevés. Ces patrouilles rendaient d'ailleurs tous les services. C'est Clermont qui découvrit près du lac Champlain les préparatifs des Anglais pour attaquer le Canada de ce côté pendant que l'amiral Phipps l'attaquerait à Québec. Clermont dépêcha Denys de La Bruère prévenir Frontenac qui était alors à Montréal. Les détachements de Clermont et La Mothe se battirent parfois des jours entiers contre des bandes iroquoises. Et c'est dans une bataille sur les bords du lac St-Pierre que La Mothe et son compagnon Murat de La Brosse furent tués avec une soixantaine d'hommes. Combats isolés, batailles perdues qui n'ont pas eu les honneurs de la grande Histoire. A peine en trouve-t-on la mention dans les documents, comme celui-ci par exemple dont a parlé Monseignat dans une Relation. Ces compagnies formées de miliciens canadiens et de soldats sauvèrent une population terrorisée. En 1692, c'est l'une d'elles, commandée par M. d'Alleray de La Mollerie, qui secourut et délivra le fort de Verchères et l'héroïque jeune fille qui y soutenait un siège contre les Iroquois.

Mais parfois les Iroquois réussissaient à surprendre les habitants dans les champs, à les tuer ou à les enlever pour les torturer. Dans l'été de 1690, en face de Trois-Rivières, quinze hommes, femmes et enfants furent saisis et emmenés. Et comme les soldats couraient les délivrer, les Iroquois tuèrent les malheureux prisonniers avant de disparaître. La même année, le 4 septembre, le village de de Laprairie subit une attaque que Charles de Monseignat a racontée avec sa froideur et sa sécheresse habituelles. Mais ce texte est éloquent

dans sa sobriété : « Tous les habitants du fort de La Prairie étaient occupés à couper les blés, dit-il, les moissonneurs étaient très éloignés les uns des autres en dépit des ordres de M. le comte de Frontenac, et n'avaient pas d'armes. L'officier qui commandait la garnison avait négligé de poster des sentinelles, ainsi les ennemis trouvèrent beaucoup de facilité. Il y eut onze habitants, trois femmes, une fille et six soldats tués ou pris. Peu firent de résistance. Six Iroquois y furent pourtant tués ».

L'officier que la Relation de Monseignat ne nomme pas et dont la négligence fut blâmée, était M. Le Gouez de Grais, frère d'un autre officier appelé M. Le Gouez de Merville. Les habitants de La Prairie et des campagnes environnantes n'osaient plus sortir de leurs maisons, demeuraient confinés derrière les remparts de pieux, veillant nuit et jour, le fusil au bras. Les corps mutilés des victimes demeurèrent longtemps à pourrir dans les champs. Au mois de décembre, l'abbé Geoffroy, curé-missionnaire de la région, alla avec quelques hommes enterrer les pauvres restes. Les Registres de La Prairie ont conservé quelques actes d'inhumation. Ce sont ceux de Latreille, d'Auvergne, La Rose, La Motte, tous « soldats de M. le chevalier Degrais » et de Jean Bourdon « défiguré par les Iroquois », de Jean Duval et Jean Barault, habitants. Les Registres ne renfermant pas d'autres actes, on doit supposer que ce sont les seuls cadavres retrouvés par l'abbé Geoffroy et que les autres victimes furent emmenées par les Iroquois et torturées jusqu'à la mort, ce qui était le sort habituel des prisonniers.

A la Baie d'Urfé, à La Chesnaie, à Boucherville des habitants furent tués. A Châteauguay, le commandant du fort, M. Desmarais, fut surpris et massacré. Mais partout les Canadiens résistaient, se battaient férocement et chassaient les Sauvages. Exaspérés, les gens de Boucherville, de Repentigny et de la Pointe-aux-Trembles se mirent à torturer et à brûler les prisonniers iroquois (Monseignat, Relation). Ils en avaient assez des atrocités indiennes et ils étaient résolus à s'en venger.

D'ailleurs, à La Prairie, on avait vu des soldats anglais comman-

dés par le capitaine Schuyler, prendre part au massacre. Et les Canadiens avaient juré de tirer aussi une dure revanche de cette attaque-là.

Une héroïne canadienne célèbre : Madeleine de Verchères.

Un héros canadien oublié : Colombet.

Colombet ! Qui connaît ce nom ? Qu'est-ce que c'est que Colombet ? Eh bien ! Colombet c'est un authentique héros canadien, mort les armes à la main en commandant ses vingt-cinq compagnons dans une victorieuse bataille contre les Iroquois sur l'île de Montréal. Colombet, c'est un soldat mort pour la Patrie et personne ne le connaît parce que les historiens l'ont ignoré.

Garneau ne mentionne pas son nom ni même le combat de la Pointe-aux-Trembles de Montréal du 2 juillet 1690. Charlevoix, Ferland n'en parlent pas. Le Dictionnaire historique du Père Le Jeune est muet sur Colombet et ses compagnons. Colombet est vraiment demeuré inconnu de l'histoire du Canada. Le Dictionnaire Généalogique de Tanguay, à l'article Jean Grou, contient la liste des Canadiens tués au combat de la Pointe-aux-trembles, mais le nom du chef est estropié par Tanguay qui le nomme « le sieur Coulombe ».

Mais il s'appelait Colombet. Deux documents en administrent la preuve. Le premier est la Relation de Monseignat, secrétaire du comte de Frontenac, le second est une liste de nominations d'officiers par Frontenac. La Relation contient trois fois le nom de Colombet qui commandait au combat du 2 juillet 1690. « On eut avis, écrit Monseignat, à Québec, du combat qui s'était donné à La Pointe-aux-Trembles, dans l'île de Montréal, entre quelques canots iroquois descendus par la rivière des Prairies. Ils furent découverts par un nommé Jallot, chirurgien, qui donna avis de leur marche au sieur Colombet, lieutenant réformé. Il se mit à la tête de vingt-cinq habitants et leur dressa une embuscade. Les ennemis le chargèrent vigoureusement et en furent reçus de même. Mais comme le nombre de nos gens leur était de beaucoup inférieur, ils furent obligés de se retirer avec perte de douze hommes parmi lesquels le sieur Colombet. Les ennemis y perdirent vingt-cinq hommes et se retirèrent aussi ». Et quelques lignes plus loin, Monseignat rappelle « le combat où le sieur Colombet fut tué ». Cette Relation adressée « A Madame »

sans autre indication, était probablement destinée à Madame de Frontenac et certainement pas à Madame de Maintenon, comme l'ont cru quelques historiens et notamment Parkman. L'épouse morganatique de Louis XIV ne s'est jamais occupée du Canada et il n'y avait aucune raison pour que le secrétaire du gouverneur lui adressât un récit de ce qui s'y passait.

Parkman n'a pas plus tenu compte du combat de la Pointe-aux-Trembles que les autres historiens et, pourtant, il connaissait la Relation de Monseignat puisqu'il la cite à propos des événements de cette époque.

Le second document où figure Colombet est l'État des emplois vacants auxquels M. le comte de Frontenac a pourvus pour 1690. On y trouve la mention suivante : « Commission de lieutenant réformé pour le sieur La Gemmeraie au lieu et place du sieur Colombet tué par les Iroquois au mois de juin (sic) dernier.

Le récit bref, sec et conventionnel de Monseignat est tout ce que nous possédons sur le fait d'armes de la Pointe-aux-Trembles. Les noms de quelques soldats et habitants tués lors de ce combat sont conservés dans les Registres de la paroisse. Ce sont Jean Jallot «tué le 2 juillet 1690 par les Iroquois, près de la coulée de Jean Grou, avec neuf autres qui tous furent enterrés à la hâte sur le lieu même puis transportés dans le cimetière le 2 novembre 1694, le sieur Coulombe (sic) lieutenant, Larose, Cartier, Jean Baudoin, Pierre Mast fils, le soldat Isaac, Montenon de La Rue, Guillaume Richard. »

L'Histoire est capricieuse, oublieuse et injuste et ne conserve la mémoire que de quelques noms, le souvenir de quelques actions. De cette période dramatique, l'histoire du Canada a surtout consigné le siège du fort de Verchères par les Sauvages. Tous les historiens ont répété le récit de ce fait. C'est qu'il est pittoresque et que les historiens sont sensibles aux images hautes en couleur. Et l'héroïsme d'une femme, surtout d'une jeune fille est toujours émouvant, touche l'imagination, trouble le cœur. Madeleine de Verchères, d'ailleurs, par le récit qu'elle a laissé et qu'elle avait adressé à la comtesse de Maurepas, s'est chargée elle-même de sa gloire.

C'était une petite fille de tête et d'un étonnant sang-froid, une

âme de soldat que Mademoiselle de Verchères. Petite fille, en effet, car elle n'avait que quatorze ans lors du siège de son fort. Son hérité militaire lui venait de son père, ancien officier du régiment de Carignan, mais aussi de sa mère car Madame de Verchères avait déjà soutenu une bataille contre les Iroquois et les avait chassés à coups de fusil. Le Père de Charlevoix a écrit qu'elle s'était battue comme un vieux guerrier. Les Canadiennes de ce temps avaient parfois autant de valeur militaire que les troupiers.

Madeleine était seule au fort de Verchères avec deux soldats, ses petits frères âgés de douze et de dix ans et quelques femmes. « J'étais à cinq arpents du fort de Verchères appartenant à mon père, qui était alors à Québec par ordre de M. de Callières, gouverneur de Montréal où était ma mère, dit-elle dans son récit. J'entendis plusieurs coups de fusil. Bientôt j'aperçus que les Iroquois faisaient feu sur nos habitants qui étaient éloignés du fort. Un de nos domestiques me cria : Sauvez-vous mademoiselle ! Voilà les Iroquois qui viennent sur vous ! » Elle eut le temps d'aller s'enfermer dans le fort dont elle organisa la défense. Elle a raconté cela avec un entrain, un accent de simplicité héroïque. » Je jetai ma coiffe, j'arborai mon chapeau et, prenant mon fusil, je dis à mes deux petits frères : Battons-nous jusqu'à la mort pour la patrie et la religion. Souvenez-vous des leçons que mon père vous a si souvent données que des gentils-hommes ne sont nés que pour verser leur sang pour le service de Dieu et du Roi. Mes frères et les deux soldats firent un feu continu sur l'ennemi. Je fis tirer du canon, non seulement pour effrayer les Iroquois en leur faisant voir que nous étions en état de nous défendre mais encore pour avertir nos soldats qui étaient à la chasse de se sauver dans quelque fort ».

Pendant huit jours les Iroquois restèrent à guetter dans les bois, attendant le bon moment pour donner l'assaut. Mais ils croyaient le fort rempli de soldats bien armés et n'osaient l'attaquer. « Les ennemis me firent juger par leurs mouvements qu'ils voulaient escalader le fort à la faveur des ténèbres. J'assemblai mes troupes, six personnes », dit Mlle de Verchères. Ces six hommes étaient

les soldats La Bonté et Galet, un vieux domestique de quatre-vingts ans appelé La Violette, les deux petits Verchères et Pierre Fontaine qui était arrivé en canoé dans la journée et que Madeleine était allé chercher au bord du fleuve à la vue de l'ennemi. En vrai chef de guerre, la jeune fille disposa son monde de façon à tromper les Iroquois sur le nombre des défenseurs : « Je place mes deux frères sur deux bastions, le jeune homme de quatre-vingts ans sur le troisième et moi je prends le quatrième, chacun fait son personnage. Malgré le sifflement du nord-est, vent terrible au Canada cette saison, on entendait à tout moment : Bon quart ! de la redoute au fort et du fort à la redoute : Bon quart ! On aurait cru à nous entendre que le fort était rempli d'hommes de guerre. Aussi les Iroquois, gens d'ailleurs si rusés et si belliqueux, y furent-ils trompés comme ils l'avouèrent plus tard à M. de Callières à qui ils déclarèrent qu'ils avaient tenu conseil pour prendre le fort pendant la nuit, mais que la garde qu'on y faisait sans relâche les avait empêchés d'exécuter leurs desseins, surtout ayant perdu du monde par le feu que mes deux jeunes frères et moi avions fait sur eux. »

Malgré l'affreux danger où elle se trouvait la vaillante fille gardait sa gaieté, gaieté qui transparait dans son alerte récit. Le premier matin du siège, elle visita son monde et leur parla : « Le soleil en dissipant les ténèbres de la nuit sembla dissiper notre chagrin et nos inquiétudes. Je parus au milieu de mes soldats avec un visage gai en leur disant : puisque, avec le secours du Ciel, nous avons bien passé la nuit, toute affreuse qu'elle a été, nous en pouvons bien passé d'autres. » Mademoiselle de Verchères n'avait-elle pas toutes les qualités d'un grand capitaine qui sont le sens de la stratégie, le courage, l'optimisme ? Et comme un bon général, elle savait comment parler à ses troupes.

Les Sauvages avaient brûlé toutes les fermes de la région, détruit les étables et tué les animaux avec les gens. Madeleine déplorait la perte des beaux bestiaux de son père. Une nuit, elle aperçut quelques bêtes à cornes qui erraient près du fort. Elle crut d'abord à une ruse de l'ennemi. « Je crus d'abord que des sauvages couverts

de peaux de bêtes marchaient derrière ces bestiaux pour entrer dans le fort si nous étions assez indiscrets pour leur ouvrir la porte. Je craignais tout d'un ennemi aussi fin et rusé que l'Iroquois. » Mais son envie de récupérer les bêtes fut plus forte que la prudence et elle eut « l'indiscrétion » d'ouvrir la porte du fort et d'aller chercher son troupeau : « Après avoir pris toutes les mesures de prudence, je jugeai qu'il n'y avait point de risque à ouvrir la porte. Je fis venir mes deux frères avec leurs fusils bandés en cas de surprise et ainsi on fit entrer ces bestiaux dans le fort. » Et, comme elle avait sauvé ses bœufs et ses vaches, elle sauva son linge. « Je me resouvins, à une heure du soleil, que j'avais trois poches de linge et des couvertures hors du fort. Je demandai à mes soldats si quelqu'un voulait venir avec moi, le fusil à la main, chercher mon linge. Leur silence, accompagné d'un air sombre et morne, me faisant juger de leur peu de courage, je m'adressai à mes jeunes frères : Prenez vos fusils et venez avec moi. Pour vous (dit-elle aux quatre hommes du fort) continuez à tirer sur les ennemis jusqu'à mon retour ». Je fis deux voyages, à la vue des ennemis, dans le lieu même où ils m'avaient manquée avant. Ma démarche leur parut sans doute suspecte car ils n'osèrent venir pour me prendre ni même tirer pour m'oter la vie. J'éprouvais que, quand Dieu gouverne les choses, l'on ne peut que bien réussir ».

L'héroïque petite fille donnait du cœur à tout son monde. Elle a dit d'ailleurs que personne ne perdit courage pendant le siège, même les femmes. Il n'y eut, écrit-elle dans son récit, que Marguerite Anthiaume qui était extrêmement peureuse.

Elle tirait du canon d'heure en heure « pour avoir du secours de Montréal qui n'est éloigné que de huit lieues ». Et comme Marguerite Anthiaume proposait de se sauver la nuit en canoé par le fleuve tout près, Mlle de Verchères refusa en disant qu'elle n'abandonnerait jamais le fort : « J'aimais mieux périr que de le livrer aux ennemis car il était de conséquence infinie que les Sauvages n'entrassent pas dans aucun fort français, qu'ils jugeraient des autres par celui-ci s'ils s'en emparaient ». La jeune fille, la fillette de quatorze ans qui tenait un langage semblable, qui disait « mes soldats, ma troupe »

était évidemment un être exceptionnel. Toujours, dit-elle, « je paraissais avec un air riant et gai, encourageant ma petite troupe par l'espérance que je leur donnais d'un prompt secours. » Au Canada où tout le monde dans ce temps était courageux, Madeleine de Verchères fut sans doute louée pour sa défense du fort, mais ce n'est que plus tard que la colonie reconnut en elle une de ses héroïnes.

Enfin, le huitième jour du siège, un secours arriva de Montréal où l'on avait en effet entendu le canon de Verchères. Le fort était construit au bord du Saint-Laurent et c'est par le fleuve qu'arrivèrent les canoés remplis de soldats et commandés par M. de La Mollerie. « Le huitième jour, M. de La Monnerie (sic) lieutenant détaché par M. de Callières, arriva la nuit avec 40 hommes. Ne sachant pas si le fort était pris, il faisait son approche en grand silence. Une de nos sentinelles, entendant quelque bruit, cria : Qui vive ! J'étais pour lors assoupie, la tête sur une table, mon fusil de travers dans mes bras. La sentinelle me dit qu'elle entendait parler sur l'eau. Sans perdre de temps, je montai sur le bastion pour reconnaître à la voix si c'étaient des Sauvages ou des Français. Je leur demandai : Qui êtes-vous ? Ils me répondirent : Français ! c'est la Monnerie qui vient vous donner du secours. »

« Je fis ouvrir la porte du fort en y plaçant une sentinelle et je m'en allai au bord de l'eau pour les recevoir. Aussitôt que je l'aperçus, je le saluai par ces paroles : Monsieur, soyez le bienvenu : je vous rends les armes. Mademoiselle, dit-il d'un air galant, elles sont en bonnes mains. Meilleures que vous ne croyez, lui répliquai-je. Il visita le fort et le trouva en très bon état, une sentinelle sur chaque bastion. Je lui dis : Monsieur, faites relever mes sentinelles afin qu'elles puissent prendre un peu de repos. Il y a huit jours que nous ne sommes pas descendus de nos bastions. »

Cette enfant héroïque devait un jour se marier. Elle épousa Tarieu de Lanaudière, seigneur de La Pérade. Et son instinct combatif, son courage firent encore merveille dans une attaque contre le manoir de La Pérade. En cette occasion, elle se battit corps à

corps avec les Sauvages. Il faut lire cela, écrit de cette main qui savait si bien manier le fusil, et écrit avec sa vivacité habituelle : « Résolue de périr avec mon mari, et suivant les mouvements de mon cœur, je sautai ou plutôt je volai sur les Sauvages, j'empoigne un casse-tête, désarme un sauvage. Il veut monter sur un coffre : je lui casse les reins d'un coup et je le vois tomber à mes pieds. » Elle sortit de cette féroce bagarre « décoiffée, les cheveux épars et mal arrangés, mes habits tout déchirés, n'ayant rien sur moi qui ne fût par morceaux ». On aurait les cheveux « mal arrangés » à moins. Mais les Sauvages étaient en fuite et Madeleine avait sauvé son époux Lanaudière et ses deux petits garçons La Pérade et Tarieu.

Si elle a ainsi raconté ses exploits, c'est qu'elle voulait obtenir pour elle-même la pension qu'avait son père, des grades ou de l'avancement pour son mari et pour ses fils. Car Madeleine de Verchères fut toujours pratique et la petite fille qui allait sauver son linge à la vue des Iroquois et qui ouvrait la porte du fort pour conserver ses bestiaux, devint une femme capable de bien entendre ses intérêts. Elle fut même une plaideuse, allant jusqu'à soutenir un procès contre le curé de son village. Il ne faisait pas bon de s'attaquer à Madeleine de Verchères, qu'on fût plaideur ou iroquois.

Ce qui caractérise les Canadiens de cette époque c'est le courage. Ils savaient tous que leur fermeté pouvait tout sauver. Un Colombet, une Madeleine de Verchères apprirent aux bandes iroquoises qu'elles ne pourraient jamais vaincre la résistance des Français. Et si le chevalier de Callières, devenu gouverneur du Canada, a pu réussir en 1701 sa fameuse négociation avec les tribus indiennes et conclure avec elles un traité de paix définitive et durable, c'est que les Sauvages savaient la lutte inutile. Dans cette longue guerre, l'héroïsme des Canadiens a été vainqueur.

Madeleine de Verchères est célèbre au Canada. Sa statue se dresse au lieu même qu'elle a défendu. Au bord du fleuve, là où était le fort, on la voit sur un socle de pierre et telle qu'elle était sur son bastion, un chapeau de soldat sur la tête et le fusil au bras. La vail-

lante fille a bien mérité sa gloire. Mais que d'autres héros de ce temps sont demeurés inconnus et oubliés ! Pourtant, ainsi que Colombet, dont on ne sait rien, pas même le prénom et qui demeure Colombet tout court, ils ne sont pas morts inutilement. Et quand on les évoque en rappelant ces temps tragiques, ils ne sont pas tout à fait anonymes puisqu'ils ont un nom : les Canadiens.

ROBERT de ROQUEBRUNE.

SOURCES MANUSCRITES

Relation de Monseignat, Archives nationales, Paris, Colonies C. II. A. Vol. II. — Relation de Mlle de Verchères, adressée à Mme la comtesse de Maurepas, 1696, Colonies F. 3. Vol. 7.

SOURCES IMPRIMÉES

Tanguay, *Dic. généalogique*, Vol. 1. 285 et 317. — État des emplois auxquels M. le comte de Frontenac a pourvus pour 1690, *Bulletin des recherches historiques* (Lévis), Vol. XIII. 308-10.



SIX PETITS CONTES

La mi-carême

J'étais un flow, un gamin de la Côte. A huit ans je ne connaissais guère la Mi-Carême, qui avait jusque-là passé chez nous durant la nuit. Mais voici que ma mère, un matin, se rendit compte que pour une fois il en serait autrement. Du bout des lèvres, car elle ne voulait pas que son trouble parût, elle me dit :

— Va chercher Madame Marie.

Je courus prévenir la vieille, qui changea vite de tablier. Je l'attendis, pensant qu'elle allait me suivre tout simplement, mais non : son tablier changé, elle empoigne un gros bâton et le lève au-dessus de ma tête, disant : « Ah, mon sacripan ! » Je déguerpis, vous vous imaginez bien. Ma mère, qui guettait mon retour, du regard m'interroge. Je lui fais signe que oui. Quelques minutes passent. Autre regard, même réponse. Enfin la vieille arrive, tout essoufflée ; elle se laisse tomber sur une chaise, cligne d'un œil et de l'autre examine la situation. C'est l'affaire d'une seconde et la voilà qui se retourne contre nous, les enfants, qui ne lui avons jamais rien fait. « Dehors ! » nous crie-t-elle. Mais nous sommes trop saisis pour bouger. Alors ma pauvre mère du bout des lèvres nous dit :

— Allez, allez chez la voisine.

Quand nous revînmes à la maison, la vieille avec son bâton nous attendait au milieu de la place. Derrière elle, immobile, ma mère était au lit, qui tourna lentement la tête vers nous et sourit. A cette vue les plus jeunes qui n'avaient pas le nombril sec, de bédaines, ne purent s'empêcher de courir vers elle. La vieille les attrapa et les assit proprement.

— Ne touchez pas à votre mère, dit-elle : la Mi-Carême l'a battue.

A moi elle expliqua :

— C'est arrivé pendant que vous étiez chez la voisine. Moi-même j'étais sortie quérir du bois. Soudain j'entends des cris, je rentre, qu'est-ce que je vois ? La Mi-Carême dans la maison. Je ne fais ni une ni deux, je tape dessus le tas avec mon gros bâton : aïe ! aïe ! aïe ! la Mi-Carême ne s'y attendait pas : par les portes, par les fenêtres, par tous les trous elle se sauve, oubliant quelque chose, devine quoi : ce bébé !

Et la vieille, clignant d'un œil, de l'autre me regarda :

— Sacripan, est-ce que tu me crois ?

Si, si, je la croyais. Seulement j'entendais les pas de mon père se rapprochant de la maison. La porte s'ouvrit, mon père s'arrêta dans l'encadrure, chaussé de ses grandes bottes, les mains couvertes d'écailles, et il dit :

— Je croyais que la Mi-Carême était dans la maison.

— Elle est retournée dans le bois, répondit la vieille. Mais regardez donc un peu ce qu'elle nous a laissé.

Mon père se pencha sur le paquet de langes. Quand il se redressa, il était heureux, rajeuni ; les écailles de hareng brillaient sur ses bras ; il se frottait les mains, il trépignait dans ses grandes bottes, et je pensais, moi, le flow, que c'était lui que la Mi-Carême aurait dû battre.

Le déluge

Un habitant, bon cultivateur, qui avait su obtenir de sa femme treize enfants de belle venue quoique d'inégale grosseur, vivait avec sa famille dans une maison d'habitant, qui était aussi une drôle de

maison, car chaque année durant l'hiver elle flottait sur la neige quarante jours et plus ; toutefois, le printemps revenu, elle redevenait une maison comme les autres à la place même d'où elle était partie, dans le rang Fontarabie, à Ste-Ursule de Maskinongé. Cette maison avait deux portes, l'une de devant qui donnait sur le chemin du roi, l'autre de derrière sur la terre de l'habitant. Or un printemps il arriva que le fils aîné de celui-ci, devenu grand, sortit par en arrière et se mit à aider son père, dont il devint par la suite l'héritier. Ce fut la seule fois qu'on usa de cette porte. Les printemps suivants les enfants sortirent par en avant, garçons et filles dans la fleur qui l'un après l'autre prirent le chemin du roi pour aller faire graine ailleurs. A chacun, à chacune l'habitant serrait la main et disait : « bon voyage, mon pigeon, bon voyage, ma colombe ; et revenez me voir aux Fêtes, je vous attendrai ». Mais ces enfants tenaient plutôt du corbeau ; ils ne revinrent jamais, à l'exception d'un seul, qui avait eu les oreillons à un mauvais moment. Lorsque celui-ci reparut dans Fontarabie, faute d'avoir fait souche en cours de voyage, le bonhomme était assis sur son perron, la face broussailleuse et le bâton entre les jambes, sur lequel il se soulevait à l'occasion pour mieux voir les bêtes et autres créatures de passage. Quand il aperçut son fils, il se demanda de qui était le gringalet, car il lui semblait le connaître. Il chercha au loin, puis, ne trouvant pas, se rapprocha et non sans appréhension se mit à citer des noms du pays, des noms de parents. « Vous n'y êtes pas, dit le gringalet, je suis votre garçon. » Le bonhomme ne nia pas ; cela se pouvait.

— Viens-tu voir ta mère, demanda-t-il.

— Oui, répondit le fils.

— Eh bien, tu tombes mal : ta mère est morte et enterrée.

Le gringalet admit sans peine que cela se pouvait, car il avait été parti longtemps.

— Moi, reprit le vieil habitant, je ne me suis pas remarié, mais ce disant il se soulevait sur son bâton pour regarder s'il ne verrait pas poindre femme à l'horizon.

— Et toi, mon garçon, as-tu des enfants ?

— Non, répondit le pauvre diable.

Ce qui fit rêver le bonhomme, puis :

— Ta femme, comment est-elle, demanda-t-il sans se soulever, mais serrant fort le bâton et la barbe pleine d'étincelles. Il pensait que son gringalet de fils l'inviterait peut-être chez lui dans une maison où il serait seul toute la journée avec une jeune brue. La vérité le dépita.

— As-tu été en ville, au moins ?

— Oui, répondit le fils.

Alors le bonhomme qui savait pertinemment pour l'avoir vu dans les journaux, qu'il y avait en ville des centaines et des centaines de filles réunies dans un enclos, se dressa sur son bâton, pris de la plus grande indignation :

— Reste icitte, cria-t-il, j'veais y aller à ta place !

Il partit donc. L'automne était avancé. Bientôt la neige tomba et la drôle de maison, se détachant de Fontarabie, se mit à flotter ; elle passa lentement au-dessus de la génération perdue, arche dérisoire, barque des impuissants, au-dessus du bonhomme au fond du déluge, qui brandissait son terrible bâton.

La perruche

Le départ des aînés ne l'avait pas troublée, car elle les remplaçait au fur et à mesure. Une année toutefois elle ne put, ayant l'année d'avant tombé sur le cadet. C'était la fin de sa famille. Le cadet grandissant poussait les plus vieux et ceux-ci s'en allaient, s'en allaient.

— Il partiront bien tous !

— Je l'espère, répondit le bonhomme.

La femme regarda ce mari et le trouva bête, mais bête ! Ce qui la désarmait c'est qu'il avait toujours été ainsi et qu'elle l'aimait.

Il avait pour son dire, lorsqu'on a tout fait pour ses enfants et qu'ils ne sont pas infirmes, que rien n'autorise à les garder en dépendance après la majorité — et même avant dans le cas des plus dégourdis ; qu'ils n'appartiennent plus aux parents mais à tout le monde et au bon Dieu ; qu'il faut les laisser aller, au besoin leur montrer le chemin.

— Même le cadet ?

Le cadet comme les autres, car le bonhomme était pauvre ; il n'avait pas de quoi en retenir un seul. Le cadet partit donc à son tour et la mère tomba malade.

— Fort bien, dit le bonhomme, mais je t'avertis, ma vieille : que tu meures, je convole.

Il se pensait fin ; elle le trouva bête, mais bête ! Ce qui la désarmait, c'est qu'il avait toujours été ainsi et qu'elle l'aimait. Elle ne put se résoudre à le laisser à autre femme et guérit. Cela ne changea rien à la maison, qui resta triste. Le bonhomme lui-même n'était pas heureux.

Là-dessus leur arrivent d'une de leurs filles, qui ne s'est pas mariée, deux perruches dans une cage blanche, des oiseaux comme on en a jamais vu dans le comté, tout bleus avec un nez de mascarade, qui passent leur temps à se faire des agaceries, à se frôler chacun chacune, à dormir l'un contre l'autre, jamais las d'aimer, des oiseaux de paradis. Dès qu'ils sont dans la maison la tristesse en est sortie. Les deux vieux sont ravis. Bientôt la cage les gêne ; ils l'ouvrent et les perruches de voler dans le logis. Seul inconvénient : les lambris défoncés à coup de bec. Le bonhomme a du mal à réparer les dégâts, mais il ne demande pas mieux.

— Ces maudits oiseaux, je leur couperai la tête !

La vieille le regarde et le trouve bête, mais bête ! Ce qui la désarme, c'est qu'il a toujours été ainsi et qu'elle l'aime.

Un après-midi d'hiver, comme il sortait pour aller quérir du bois, une perruche enfila derrière lui et se trouva brûlante dans l'air glacé ; alors éperdue elle vola droit vers le soleil. La vieille s'était précipitée au dehors. Ensemble sur le pas de la porte les deux époux virent tomber l'oiseau et chacun quant à soi se jugea condamné

à une fin prochaine. Ils rentrèrent. En la perruche restante le bonhomme vit sa femme délaissée, la vieille son mari veuf. Ils en avaient le cœur brisé. Leurs derniers jours furent consacrés à l'oiseau ; par mille soins et cajoleries ils l'encourageaient à survivre. Chacun pensait parer ainsi au deuil de son vieux compagnon.

Le matin, le bonhomme se disait : « voici mon dernier jour ». A ces côtés la vieille pensait : « voici le mien ». Après quelque temps, toutefois, ils changèrent de chronologie, au dernier jour préférant la dernière semaine, puis le dernier mois. Au bout d'un an, n'étant point morts, ils ne savaient que penser. La perruche toute bleue, en qui ils s'étaient confondus, se tenait immobile au-dessus d'eux, sardonique comme une idole.

Le retour à Val-d'Or

Une nuit, le mari se réveilla ; sa femme accoudée le regardait. Il demanda : « que fais-tu là ? » Elle répondit : « tu es beau, je t'aime. » Le lendemain, au petit jour, elle dormait profondément. Il la secoua, il avait faim. Elle dit :

— Dors encore ; je te ferai à dîner.

— Et qui ira travailler ?

— Demain, tu iras. Aujourd'hui, reste avec moi. Tu es beau, je t'aime.

Alors, lui, qui était surtout laid, faillit ne pas aller travailler. Il faisait bon au logis ; ses enfants éveillés le regardaient de leurs yeux de biche ; il aurait aimé les prendre dans ses bras et les bercer. Mais c'était l'automne ; il pensa au prix de la vie ; il se rappela les autres enfants, trois ou quatre, peut-être cinq, morts en Abitibi, fameux pays. Et il partit sans déjeuner.

Le soir, il se hâta de revenir ; ce fut pour trouver la maison froide. Sa femme et les enfants avaient passé la journée au lit, sous un amas de couvertures. Il ralluma le feu. Quand la maison fut réchauffée, les enfants se glissèrent en bas du lit. Puis la femme se leva, joyeuse. Elle tenait dans sa main une petite fiole de parfum, achetée quelques années auparavant, une folie si agréable qu'elle l'avait conservée intacte. La fiole elle déboucha, le parfum elle répandit sur la tête de son mari, sur la sienne, sur celle des enfants ; et ce fut soir de fête. Seul le mari boudait. Mais durant la nuit il se réveilla : sa femme penchée disait : « tu es beau, je t'aime. » Alors il céda.

Le lendemain, il n'alla point travailler ni les jours suivants. Après une semaine, sa provision de bois épuisée, il avait entrepris de démolir un hangar attenant à la maison. Le propriétaire de s'amener, furieux. Cependant, lorsqu'il eut vu de quoi il s'agissait, il se calma. La femme était aussi belle que son mari était laid. Il la sermonna doucement. Il parlait bien, ce propriétaire ! Elle aurait voulu qu'il ne s'arrêtât jamais. Il lui enseigna que l'homme a été créé pour travailler et autres balivernes du genre. Elle acquiesçait ; que c'était beau, ce qu'il disait ! Quand il eut séché sa salive, il lui demanda : « maintenant, laisseras-tu travailler ton mari ? »

— Non, répondit-elle, je l'aime trop.

— Mais cette femme est folle, s'écria le propriétaire.

Le mari n'en était pas sûr. On fit venir des curés, des médecins, des échevins. Tous, ils y allèrent d'un boniment. Ah, qu'ils parlaient bien ! La femme aurait voulu qu'ils ne s'arrêtassent jamais, au moins qu'ils parlissent toute la nuit. Seulement quand ils avaient fini, elle disait : « non, je l'aime trop. » Eux la jugeaient folle. Le mari n'en était pas sûr.

Un soir, la neige se mit à tomber. La femme qui, depuis leur arrivée à Montréal, n'avait osé sortir, terrifiée par la ville, s'écria :

— Il neige ! Viens, nous irons à Senneterre.

Et de s'habiller en toute hâte.

— Mais les enfants, demanda le mari.

— Ils nous attendront ; la Sainte Vierge les gardera. Viens, mon mari, je ne peux plus rester ici.

Alors il jugea lui-même que sa femme était folle et prit les enfants dans ses bras. Elle était sortie pour l'attendre dans la rue. Il la regarda par la fenêtre. Elle courait en rond devant la porte, puis s'arrêtait, ne pouvant plus attendre.

— Nous irons à Malartic, criait-elle, nous irons à Val-d'Or !

Un taxi passait. Elle y monta.

Servitude

La première fois, Monsieur Pas-d'Pouce avait mis sa main sur la table ; la seconde fois, l'avait gardé dans sa poche. La première fois l'habitant s'était dit : « Voilà une main, qui a connu la hache et la scie, une main rude et franche, venue à point pour me secourir. » Et il avait signé ça et là sur des papiers sans trop y regarder. La seconde fois, plus de main fraternelle, mais une chaîne en or, un ventre avantageux : Monsieur Pas-d'Pouce, négociant, exportateur de grains et de foin, qui lui réclame de l'argent. Or, de l'argent, c'est bien malheureux, le pauvre habitant n'en a pas.

— Je repasserai la semaine prochaine, dit le négociant.

— Repassez, Monsieur Pas-d'Pouce, vous êtes toujours le bienvenu.

La semaine suivante, l'habitant n'a pas une cenne de plus. Il est gêné, c'est le cas. Aussi se tient-il plus souvent aux bâtiments qu'à la maison. Ce qu'il les aime alors, ses animaux, ses vaches, ses chevaux ! Et ses cochons, et ses moutons, et son chien larmoyant, qui rit quand même ! S'il s'écoutait, c'est bien simple, larguant l'amarre des bâtiments, il partirait avec eux au premier déluge venu.

Quand le négociant rappliqua, le ventre avantageux, la main calée dans sa poche, ce fut Armande qui lui dit :

— Asseyez-vous donc, Monsieur Pas-d’Pouce. Mon père est aux bâtiments. Je vais vous préparer la tasse de thé que vous boirez en l’attendant.

Monsieur Pas-d’Pouce — la main lui sort, quatre doigts raides — n’en revient pas : une fille de quatorze ans, brave et jolie, qui ne figurait pas sur l’inventaire ! Mais cela change tout ! Sa main, il la met sur la table, il l’offre, il la donne, sa grosse main populaire. L’habitant, qui arrive sur les entrefaites, l’aperçoit et dit :

— Je savais bien, Monsieur Pas-d’Pouce, que nous finirions par nous entendre.

Monsieur Pas-d’Pouce emmena la fille. Il la garda quatre ou cinq ans. Après quoi, anoblie par son service, elle trouva un bon parti.

— Va, lui dit-il, je ne t’oublierai pas.

En doute-t-elle ? Voici des noms : Angèle, Marie, Laure, Valéda, ses anciennes servantes établies çà et là dans le comté, chez qui, il ne passe jamais sans arrêter, l’hiver, quand les hommes sont aux chantiers.

— Et puis veux-tu savoir ? Eh bien, j’assisterai à tes noces.

Monsieur Pas-d’Pouce tint parole. Il assista aux noces d’Armande, le ventre avantageux et la main sur la table. C’était pour la famille un grand honneur. Le marié se tenait près de lui, droit comme un cierge, brûlant de gratitude. Les femmes se trémoussaient dès qu’il les regardait. Il était le seigneur de la fête. Quant à l’habitant, il avait cédé la place, ne sachant plus très bien s’il était encore le père d’Armande. On ne remarqua pas son absence. Assis sur la paille, au milieu des animaux taciturnes, il écoutait le bruit sec des cordes et la reprise de l’archet, mais n’entendait pas la musique. On dansa jusqu’à l’aube. Alors Monsieur Pas-d’Pouce, refermant les quatre doigts de sa main, mit la note dans sa poche et s’en alla. Tout devint terne. Le violoneux s’arrêta au milieu d’une gigue ; il râclait les nerfs, c’était intolérable. Armande se mit à pleurer. Un petit coq de misère sur la pagée grise chantait matines.

Le bouquet de noce

Le soir, après le chapelet, pendant que la mère couchait les enfants, le bonhomme se rassoyait pour fumer une dernière pipe, la meilleure de la journée, et il demandait à Hortense, sa fille aînée :

— Ma fille, entre donc un peu de bois pour le déjeuner, demain.

Hortense sortait et revenait avec quelques rondins ; elle ne pouvait pas en prendre beaucoup, car elle avait déjà sa brassée, la nature ayant été généreuse. Alors le bonhomme disait :

— Eh, ma fille, comme tu as les bras courts !

C'était de même chaque soir. Puis Hortense s'allait coucher en rougissant.

Un dimanche après-midi, un grand gars s'amène. Pour qui vient-il ? Le grand gars ne le dit pas. Hortense s'offre à prévenir son père. Le gars n'est pas pressé : « Dérangez-le pas ; je vais l'attendre ici ». Pour ne pas être impolie, Hortense l'attend avec lui. Quand le bonhomme rentre, il voit le cavalier et il n'est pas content. Le soir, après le chapelet, Hortense lui demande :

— Voulez-vous que j'aille quérir du bois ?

Le bonhomme répond :

— Non, ma fille.

Alors Hortense va se coucher, bien plus rouge que d'habitude.

La noce eut lieu deux mois plus tard. A la fin de la soirée il n'y avait plus de coin, tout le monde était rond. On avança devant la porte la voiture du marié. Comme Hortense y montait, le cheval se cabra, elle échappa son bouquet. D'un coup de fouet le marié remit la bête d'aplomb.

— Fais-toi obéir, lui cria-t-on.

Pour toute réponse il brandissait son fouet, puis il détendit les guides, Hortense ne riait pas, et le grand galop les emporta.

En revenant de faire son train, le lendemain, le bonhomme fronça les sourcils : on venait à travers champs en robe de noce. Il rentra et à sa femme dit :

— Je crois que le curé a mal appliqué le sacrement. Regarde un peu qui nous revient : c'est Hortense par travers champs.

La femme dit au bonhomme :

— Fume ta pipe et reste tranquille.

Hortense ouvrit la porte ; de ses bras courts elle pressait un chagrin plus lourd que les rondins. Quand elle vit son père impénétrable, faisant de la fumée pour cacher son sentiment, les bras lui tombèrent, mais cela ne changea rien : le chagrin était bien attaché.

— Bonjour, ma fille, dit la mère. Tu viens sans doute chercher ton bouquet ? Le voici. Je l'ai ramassé dans la poussière ; les roues de la voiture avaient passé dessus.

Hortense prit le bouquet. La mère dit au bonhomme :

— Attelle et va reconduire ta fille chez elle.

Le bonhomme la reconduisit donc. Chemin faisant, il fumait sa pipe, il ne disait pas mot. Et près de lui, sous la pluie, Hortense tenait son bouquet défleuri.

JACQUES FERRON



CHACUN SON AMOUR

(pièce en trois actes)

par

PAUL TOUPIN

Personnages :

Don Juan, 55 ans.

Fernando, son secrétaire, 22 ans.

Céleste, fiancée de Fernando, 22 ans.

Hélène, ancienne amante de Don Juan, 29 ans.

Rosine, servante de Don Juan, 40 ans.

Le médecin, 45 ans.

* * *

L'action se déroule le matin, l'après-midi, le soir du même jour dans l'appartement de quelque grande ville nord-américaine. Luxe de bon goût, pas trop chargé. Tableaux, livres, divan, fauteuils, lampes, etc., etc.

* * *

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, Don Juan va et vient devant Fernando qui, assis à une table de travail, semble rêver. Don Juan remarque son air absent. Il s'approche et fait le geste d'un hypnotiseur qui réveille son médium.

DON JUAN

Eh !

FERNANDO

Monsieur ?

DON JUAN

Tu rêves, tu dors ?

FERNANDO

Je suis distrait, monsieur. Excusez-moi.

DON JUAN

Je te répète si souvent les mêmes phrases que je ne sais plus où en est cette lettre.

FERNANDO

Lisant. « Le plus grand désir de mon cœur », virgule.

DON JUAN

Quel est-il ?

Fernando hausse les épaules.

DON JUAN

De guérir, d'abord.

FERNANDO

Voilà bien quinze jours que vous n'avez pas eu d'attaque.

DON JUAN

Je n'ai jamais eu d'attaque.

FERNANDO

Votre angine...

DON JUAN

C'est différent. Là, tu parles médecine. Car la médecine a progressé infiniment dans son vocabulaire. Le mot attaque n'est plus d'usage. Nos grands-pères avaient des attaques. Pas nous. C'est une grande consolation, paraît-il, de mourir selon les termes. Personnellement, j'aurais préféré plier bagages en parlant ce vieux latin qui était celui du curé comme du docteur. Mourir en parlant latin, c'était se croire au ciel ! Alors qu'avec le jargon scientifique d'aujourd'hui, chacun se croit damné. Mais autre temps, autre langue, autre mort. Pourtant, le cœur reste le même.

FERNANDO

Vous abusiez du vôtre.

DON JUAN

Mon cœur ? C'est le muscle dont je me suis servi le moins.

FERNANDO

Quand vous avez eu votre... crise, quand je vous ai vu chanceler, j'ai eu peur.

DON JUAN

Désormais, je resterai droit. Je mourrai debout.

FERNANDO

Je voulais dire...

DON JUAN

La mort est laide à voir, j'en conviens. Mais en ai-je inventé le spectacle ? Avant de tomber dans le vide à la surface duquel on ne revient jamais, on s'agrippe à ce que l'on trouve, à ce qui est solide, que ce soit une chaise, une table, un médecin. Comment quitter la vie sans un suprême effort pour s'y rattacher ! Si cet effort coûte une grimace, cette grimace est bien excusable, je pense ! *Changeant de ton et se penchant sur l'épaule de Fernando.* Le plus grand désir de mon cœur, virgule. Quel peut bien être ce désir ? J'y suis. Écris, Fernando... est de vous aimer toujours. Et, virgule, si je cesse de vous écrire, virgule, je ne cesserai de penser à vous, point. Votre très fidèle Don Juan, enfin, selon la formule de politesse usuelle. *Il se laisse choir dans un fauteuil.* Ouf, quelle corvée ! Que de mots, que de mots pour exprimer ce que l'on ne ressent pas. *A Rosine qui vient de paraître, les mains derrière le dos.* Que me caches-tu, Rosine ?

ROSINE

Voudriez-vous ?

DON JUAN

Quoi ?

ROSINE

Signer ceci. *Elle lui remet une feuille.*

DON JUAN

La lisant. Je promets de me joindre à la croisade de la bonne mort. *Il rejette la feuille.* Non !

ROSINE

Elle se penche pour reprendre la feuille qui a glissé sur le tapis. Non ?

DON JUAN

Non.

ROSINE

Vous refusez d'aller au ciel ?

DON JUAN

Je refuse de signer ta feuille, Rosine. Pour le ciel, j'y veux aller, à moins que ma place ne soit parmi les innocents. Car, Rosine, je suis peut-être un innocent.

ROSINE

Et le péché originel, qu'est-ce que vous en faites ?

DON JUAN

Il y a eu des exceptions. J'en suis une, peut-être !

ROSINE

Scandalisée. Oh !

FERNANDO

Vous la scandalisez, monsieur.

DON JUAN

Vraiment ? Si je te scandalise, Rosine, c'est une autre histoire. J'ai horreur du scandale. Je suis formaliste, moi. Donne-moi ta feuille. Je la signe. *Il se lève, reprend la feuille, va s'accouder sur le pupitre de Fernando pour signer, remet la feuille à Rosine.* Voilà !

ROSINE

Oh ! merci, monsieur. Merci beaucoup.

DON JUAN

De rien.

ROSINE

Qu'on dise maintenant que monsieur ne croit pas.

DON JUAN

On dit cela ?

ROSINE

Montrant la feuille. Ceci leur fermera le bec.

DON JUAN

Défends-moi, Rosine, je te défendrai, car on m'a dit de toi...

ROSINE

Du mal ?

DON JUAN

Naturellement.

ROSINE

Ah, les langues sales !

DON JUAN

Oui, Rosine, les langues sont sales. Mais qui peut les décrocher ? Existe-t-il un produit à cet effet ? Non. Le silence peut-être ; le silence et le travail. Laissons braire et mugir, Rosine. *Un temps.* *Rosine reste immobile.* Travaillons, Rosine, travaillons.

ROSINE

Oui, monsieur. *Elle se décide à sortir.*

DON JUAN

Un Saint-Bernard comme Rosine ne se trouve plus. Quelle servante admirable ! Si toutes les femmes m'aimaient comme Rosine m'aime.

FERNANDO

Beaucoup vous aiment, monsieur, du moins, elles vous l'écrivent.

DON JUAN

C'est pourquoi j'en doute. Rosine m'écrit-elle ? Non. Elle a mieux à faire. Elle veille sur mon confort temporel et prie pour mon salut éternel. Deux occupations que mes amoureuses seraient incapables d'assumer. Ah, si j'étais Dieu, je changerais toutes les mondaines de cette ville en statues de sel.

FERNANDO

Pourquoi écrire à celles qui vous ennuiant ?

DON JUAN

A qui donc écrirais-je ? Toutes m'ennuient, Fernando, toutes. Et puis, écrire m'occupe.

FERNANDO

Vous avez vos livres, vos tableaux pour vous désennuyer. Ah, s'ils étaient à moi, je ne trouverais pas le temps de m'ennuyer.

DON JUAN

Le plus beau livre ne remplace personne. Et quel tableau vaut d'être aimé comme quelqu'un ? Je m'en veux d'avoir égaré l'adresse de cette petite rencontrée un soir de pluie et qui s'était exclamée, entrant ici : « J'ai envie de vous voler ». Les pauvres, Fernando, sont plus envieux à l'endroit des riches que les riches ne le sont à l'endroit des pauvres. Moi, si j'étais dans la misère, je ne me gênerais nullement... *Il s'interrompt pour regarder Fernando qui, de nouveau, a l'air absent.* Cette fois, tu rêves !

FERNANDO

Je suis tellement préoccupé, monsieur.

DON JUAN

Par quoi ?

FERNANDO

Si je vous le disais, vous me trouveriez ridicule.

DON JUAN

Nous traversons tous nos heures de ridicule.

FERNANDO

Et si vous me chassiez ?

DON JUAN

C'est grave ?

FERNANDO

Plus que vous ne l'imaginez.

DON JUAN

Tu as tué, volé ?

FERNANDO

Ai-je une tête de voleur, moi qui ne volerais pas une épingle ?

DON JUAN

Les vrais voleurs ne volent pas d'épingles, Fernando.

FERNANDO

Tant pis, monsieur. D'ailleurs, tôt ou tard vous l'auriez su. Mieux vaut que ce soit moi qui vous l'apprenne. Je me marie la semaine prochaine.

DON JUAN

Il palpat la Vénus de marbre. Il retire la main comme s'il avait été mordu. Rosine, Rosine !

FERNANDO

Voilà, monsieur, ce qui me préoccupait.

DON JUAN

Marchant vers la sortie. Rosine n'est jamais là quand on l'appelle !

ROSINE

Paraissant, essoufflée. Vous êtes-vous fait mal, monsieur, pour crier ainsi ?

DON JUAN

Entrainant Rosine vers le marbre. Regarde.

ROSINE

Je regarde.

DON JUAN

Tu ne vois rien ?

ROSINE

Je vois une statue.

DON JUAN

Lui montrant la paume de sa main. Et cela ?

ROSINE

Cela ? C'est le dedans de votre main, monsieur.

DON JUAN

Imitant la voix de Rosine. Non, cela c'est de la poussière, mademoiselle. *Reprenant sa voix et son ton.* Et pourquoi y a-t-il de la poussière ici ?

ROSINE

Je n'ai pas eu le temps d'épousseter.

DON JUAN

Tu n'as pas le temps d'épousseter et tu pars en croisade ? Ton papier ?

ROSINE

Je ne l'ai pas.

DON JUAN

Et ceci ? *Il le lui retire du corsage.* Non, Rosine, est-ce une raison parce que je finirai en poussière d'en accumuler autour de moi ? *Il va rayer son nom, remet le papier à Rosine, puis se retournant vers Fernando, comme si Rosine n'était plus là, et elle devra sortir, les bras ballants.* Que me contais-tu ?

FERNANDO

Que je me marie la semaine prochaine.

DON JUAN

Marie-toi. Qui t'en empêche ? Moi ?

FERNANDO

Étonné. Comment ? Vous ne me chassez pas ? Je ne suis pas mis à la porte ? Vous n'êtes pas fâché ? Et moi qui me tourmentais de vous annoncer mon mariage. Si j'avais su...

DON JUAN

Je double tes appointements.

FERNANDO

Vous êtes extraordinaire !

DON JUAN

Parce que je double tes appointements ?

FERNANDO

Malgré vos préjugés contre le mariage, vous me gardez ?

DON JUAN

Chacun a ses préjugés, Fernando. Tu as les tiens, j'ai les miens.

FERNANDO

Vous prétendez que seuls les fous se marient.

DON JUAN

Les fous et ceux qui ne savent pas ce qu'ils font.

FERNANDO

Oh ! ce n'est pas mon cas. Je sais pourquoi je me marie.

DON JUAN

Et pourquoi ?

FERNANDO

Parce que, parce que...

DON JUAN

Pour imiter Pierre, Jean, Jacques ?

FERNANDO

Je me marie parce que...

DON JUAN

Pour te coucher de bonne heure ?

FERNANDO

Parce que j'aime, monsieur.

DON JUAN

Ceux qui aiment se marient-ils tous ?

FERNANDO

Je suis jeune.

DON JUAN

Le beau prétexte. Et les vieux, et les célibataires endurcis ?

FERNANDO

Je crois au bonheur, je désire un foyer, des enfants. C'est normal.

DON JUAN

Pour une femme, oui.

FERNANDO

Si vous aviez des enfants, vous ne vous ennuierez jamais. Les enfants incarnent l'avenir, l'espoir. *Fernando est exalté.*

DON JUAN

Il enchaîne rapidement. Et le désespoir. Si j'avais un fils et que ce fils fût laid, crétin, infirme, je serais le plus malheureux des pères. Et si ce fils, à qui je donnerais tout, l'indispensable comme le superflu, était ingrat, comme le sont naturellement les enfants ? S'il me reprochait de lui avoir donné le jour ? Et s'il me haïssait, s'il était malheureux, s'il se suicidait, s'il épousait une folle ? Non, Fernando. Il n'y a que les jeunes gens et les célibataires pour chanter le couplet du bonheur familial. Les pères et mères qui s'y connaissent se taisent et n'insistent pas. Faire des enfants est agréable, mais comme le remarquait cette mère de famille : plutôt les commencer que les finir.

FERNANDO

Il me faudra aussi m'absenter.

DON JUAN

Pour aller où ?

FERNANDO

En voyage de noces.

DON JUAN

Ils se pratiquent encore ? Je les croyais passés de mode. Quinze jours suffisent-ils ?

FERNANDO

Amplement.

DON JUAN

Quinze jours, c'est quinze nuits. C'est assez pour voir com-

ment la lune est faite. Tu auras des surprises. Elle n'est pas toujours ronde, ni toujours pleine. Il y a des lunes déconcertantes. Je t'en souhaite qui soit de bon quartier. Va donc, Fernando, rentre dans la noce. Mais reviens et moins préoccupé. Il me faudra ton attention entière pour rédiger ces mémoires dont je t'ai dit un mot.

FERNANDO

Pourquoi laisser des mémoires ?

DON JUAN

Pour rectifier ma légende.

FERNANDO

— Si les gens sont déçus ?

DON JUAN

— Ils seront déçus, la vérité déçoit toujours. Tant pis. Je suis las de la réputation que l'on me donne. Est-ce moi qui aime les femmes ? Ce sont les femmes qui m'aiment. Il importe de rétablir les faits, de corriger certaines erreurs. Tant de légendes sont fausses ! Que la mienne soit vraie !

FERNANDO

Suis-je qualifié pour un tel travail ?

DON JUAN

Ta jeunesse et ton enthousiasme m'aideront à me ressouvenir de ma jeunesse et de mon enthousiasme. Je compte sur toi, Fernando. Car j'ai bien confiance en toi.

FERNANDO

Moi aussi, Monsieur.

DON JUAN

Vraiment ?

FERNANDO

Sans partager vos idées, je ne vous en respecte pas moins.

DON JUAN

C'est le respect qui te ferme la bouche, qui te rend si secret, si cachotier ? Quand me parles-tu de toi ? Jamais. Que sais-je de ta

vie ? Rien, absolument rien. Qu'ignores-tu de la mienne ? Je te dis mes pensées, je te décris mes sentiments. Et toi, tu te fiances. Je n'en sais rien. Tu te maries la semaine prochaine. Tu me l'apprends ce matin. Belle confiance que la tienne.

FERNANDO

Pouvais-je vous parler de ma fiancée sans vous la présenter ?

DON JUAN

Je l'aurais dévorée, je suppose, si je l'avais rencontrée ? Je suis Barbe Bleue ?

FERNANDO

Vous l'auriez désirée, et ce que vous désirez, vous le prenez.

DON JUAN

Ta fiancée est-elle si désirable ?

FERNANDO

Elle est très belle, monsieur.

DON JUAN

Intelligente ?

FERNANDO

Très intelligente.

DON JUAN

Ta fiancée n'est pas banale, Fernando. Beauté et intelligence ne marchent pas souvent la main dans la main. Enfin, je te crois. *Rosine vient de paraître.* Non, Rosine, c'est inutile. Non, non, non... Ne me dérange plus.

ROSINE

Mademoiselle Hélène est ici.

DON JUAN

Surpris. Déjà ? Quelle heure as-tu ?

FERNANDO

Onze heures.

DON JUAN

Ma montre retarde. Je la réglerai sur les visites d'Hélène qui

est la ponctualité même. Si le temps n'avait pas existé, Hélène l'aurait inventé. Mais oui, Rosine, qu'elle entre ! *Rosine sort, Fernando se lève.* Où vas-tu ? Elle supporte mal ta présence, mais si tu n'étais pas là, elle ne s'en irait jamais. Reste. Je te prie.

Hélène entre, vêtue entièrement de noir, comme si elle portait le deuil. Chapeau, violette, robe, gants, souliers. Elle marche, lentement vers Don Juan devant qui elle s'agenouille.

DON JUAN

Le tapis est poussiéreux, Hélène. Tu saliras ta robe.

HÉLÈNE

Je veux vous parler à genoux.

DON JUAN

Je ne suis pas un dieu.

HÉLÈNE

Vous êtes le dieu de mon cœur.

DON JUAN

Un dieu mortel, qui souffre d'angine, auréolé d'une calvitie ? Tu vois mes rides ?

HÉLÈNE

Vous êtes beau et votre visage est lisse.

DON JUAN

Relève-toi, Hélène.

Fernando s'est déplacé.

HÉLÈNE

Se relevant. Il est encore ici ?

DON JUAN

Fernando est mon secrétaire, Hélène.

HÉLÈNE

Je ne le connais pas.

DON JUAN

Tu ne veux pas le reconnaître. Pourquoi ? Il ne t'a jamais rien fait, Hélène.

HÉLÈNE

Il a l'air si fourbe.

DON JUAN

Il est la franchise même.

HÉLÈNE

Et si vicieux.

DON JUAN

Fernando est fiancé, Hélène. Il se marie la semaine prochaine.

HÉLÈNE

Qu'il se marie et qu'il s'en aille. *Silence.*

DON JUAN

Ta mère va bien ?

HÉLÈNE

Silence. Ma mère ? Quelle mère ? Oui, ma mère est bien. Et moi aussi. Mais j'irais mieux si vous m'embrassiez.

DON JUAN

Embrasse-moi. *Ils s'embrassent sur la joue.*

HÉLÈNE

M'aimerez-vous toujours, Don Juan ?

DON JUAN

Toujours.

HÉLÈNE

Et tous les jours ?

DON JUAN

Tous les jours, Hélène.

HÉLÈNE

De cette vie et de l'autre, ainsi soit-il. *A Fernando.* Vous êtes bien indiscret.

DON JUAN

Je n'ai pas de secret pour Fernando, Hélène.

HÉLÈNE

C'est lui qui vous rend malade.

DON JUAN

Mais non, Hélène. Je suis un malade professionnel. La médecine m'a déclaré tel.

HÉLÈNE

Comme moi ?

DON JUAN

Comme toi.

HÉLÈNE

Pourquoi tardez-vous à me suivre ? Là où je suis Don Juan, il n'y a que moi pour vous attendre. Je vous attends depuis que je vous aime. Et vous êtes toujours en retard. Je regarde en arrière et je ne vous vois pas me suivre. C'est lui qui vous retient ? Quand nous rejoindrons-nous, Don Juan ?

DON JUAN

Rien ne presse, Hélène.

HÉLÈNE

Je vous attends, Don Juan, je vous attends.

DON JUAN

J'irai te rejoindre.

HÉLÈNE

Que ce soit bientôt, Don Juan. *Elle s'incline et sort de son pas de somnambule.*

DON JUAN

Pauvre femme ! Quelle pitié !

FERNANDO

Pour vous, quelle comédie !

DON JUAN

Comédie sans rien de comique. Je sais mon rôle depuis longtemps. Ce sont toujours les mêmes questions, les mêmes réponses, les mêmes entrées, les mêmes sorties. Ce sera toujours la même folie. Quand la raison est malade, elle est incurable.

FERNANDO

Que dit sa mère ?

DON JUAN

Ce que disent les psychiatres. Ces ânes arguent qu'Hélène guérirait si je l'épousais. Ils sont étonnants les aliénistes, quand ils ont des projets. Ils se gardent bien de les mettre en pratique. Est-ce qu'ils épousent leurs patientes ? Ils les font épouser par d'autres.

FERNANDO

Hélène guérira peut-être, avec les années...

DON JUAN

À la veille de ses années difficiles ?

FERNANDO

Quelles années difficiles ?

DON JUAN

Hélène a vingt-neuf ans. Il lui reste une année de grâce car pour une femme, trente ans est l'âge fatidique. Nous n'avons pas idée de ce que devient celle qui entre dans la trentaine et qui y entre seule. Avant trente ans, tout peut aller et tout va. Après, les jeux sont faits. On ne mise plus. Rien ne va plus. Tout décline, beauté, forces et santé. Les heures plus longues ne sonnent que solitude et monotonie. Le miroir ne reflète plus que rides qui grossissent et cheveux qui blanchissent.

Un lit vide est leur cercueil.

Vieillir, pour une femme, est une disgrâce. Elle se sèche d'ennui. Mais que s'ajoute le supplice de la solitude, c'est la terreur. Hélène par sa folie échappera au supplice qui l'attend. Elle vieillira sans savoir qu'elle vieillit. C'est pourquoi je dis : Hélène est folle, vive Hélène !

FERNANDO

Vous parlez ainsi d'une femme qui vous a aimé jusqu'à la folie ?

DON JUAN

Dois-je parler d'elle avec fureur et la folie prouve-t-elle l'amour ? Je n'ai de théorie sur rien, Fernando, ni sur les femmes, ni sur les passions, ni sur l'amour. Chacun vit avec la nature qu'il

a et tâche de s'en accommoder. Pourtant, je sais que les corps sont là pour qu'on les prenne quand ils s'offrent. J'ai pris celui d'Hélène quand il s'offrit. Ai-je à me justifier des plaisirs que nous avons échangés ? Suis-je responsable de sa folie ? Est-ce ma faute si mon lit ne lui suffisait plus ? Elle ambitionnait trop, mon corps n'était pas assez. Elle voulait mon cœur, mon âme, un amour éternel, comme s'il avait été de mon ressort de lui en donner un. L'éternité n'est pas de ma dépendance.

FERNANDO

N'aviez-vous pas juré de l'aimer pour toujours ?

DON JUAN

Ma conduite fut souvent celle d'un insensé. Jamais je n'ai parié sur l'avenir de mes sentiments. J'ai trop souvent haï le lendemain ce que j'aimais la veille.

FERNANDO

C'est là où je vous blâme, monsieur. Ma fiancée et moi nous avons la certitude que notre amour durera.

DON JUAN

La certitude ou l'illusion ?

FERNANDO

Nos principes, nos convictions, nos promesses, tout nous rassure.

DON JUAN

Mais ta fiancée est belle ?

FERNANDO

Elle l'est, monsieur.

DON JUAN

Elle est également intelligente.

FERNANDO

Je ne me dédis pas, ni sur sa beauté ni sur son intelligence.

DON JUAN

Sa beauté la débarrassera de sa vertu comme son intelligence la délivrera de ses principes.

FERNANDO

Vous la jugez sans la connaître.

DON JUAN

Et toi? Tu réponds d'une vertu que tu n'oses mettre à l'épreuve? Tu crois à une fidélité qui se barricade derrière des principes? Ta naïveté est extrême. Tu ignores que le mariage est une institution fort rigide et c'est à cette institution que tu t'apprêtes à confier ton amour. Tu vas t'abriter imprudemment sous l'arbre du mariage parce que tu redoutes les intempéries de la vie. Et si la foudre allait te frapper, car les événements ont leur foudre. La vie n'est pas une marche nuptiale.

FERNANDO

Si je perdais ma fiancée, je perdrais tout.

DON JUAN

Avec sarcasme. Ah, ah, tu crains donc de la perdre! Tu n'es pas sûr d'elle!

FERNANDO

Quelle jeune fille ne céderait à votre personnalité?

DON JUAN

Ma personnalité, voilà un grand mot!

FERNANDO

Votre personnalité ou votre caractère, enfin ce qui vous donne cette emprise sur les êtres...

DON JUAN

Le désir de les connaître, ni plus, ni moins. En rencontrant ta fiancée, je n'ai nul projet d'aventure. Si j'en avais eu un, je me serais adressé directement à elle. Non, si je la veux connaître, c'est pour toi, qui es si facile à mystifier. Tu as la crédulité de tes vingt ans. Ta fiancée, elle, joue probablement son jeu.

FERNANDO

Elle m'aime. J'en suis certain...

DON JUAN

Tout le monde aime, Fernando. L'ivrogne aime sa bouteille,

l'avare aime son argent, l'ambitieux aime son projet. Des assassins aiment jusqu'à leur victime. Et ceux qui aiment les garçons et les bêtes ? Dis-leur qu'ils n'aiment pas. Tu seras bien reçu. Ta fiancée peut aimer la sécurité qu'assure le mariage.

FERNANDO

Elle est désintéressée et son affection est sincère.

DON JUAN

Tu es mal placé pour en décider. A ton âge, Fernando, une vie sans amour paraît un désert à traverser. Et comme dans un désert, la soif d'aimer forme ses mirages. On offre son cœur. On se penche pour le désaltérer. C'est à du sable que notre bouche se colle.

FERNANDO

Ma fiancée vous mépriserait si elle vous entendait.

DON JUAN

J'ai toujours su m'arranger d'un beau mépris. Je m'arrangerai du sien. Me connaît-elle bien ?

FERNANDO

Elle a entendu parler de vous, comme tout le monde.

DON JUAN

Cela ne suffit pas. Elle sait qui je suis ?

FERNANDO

Suis-je votre secrétaire pour divulguer ce qui se passe dans votre maison ?

DON JUAN

Si tu lui rapportais mes propos, si tu lui contais mes aventures, celles que je commence comme celles que j'abandonne, si tu lui disais ce que je pense des femmes et ce que les femmes pensent de Don Juan, si, au besoin, tu lui citais des noms propres, les femmes en sont friandes, accepterais-tu de l'accompagner ici ? Sachant qui je suis, ma personnalité cesserait de l'intimider. Avertis-la, si tu y tiens, avertis-la de se méfier mais pas trop, car, trop prévenue contre moi, comment se sentirait-elle à l'aise ? Je ne veux pas qu'elle se

compose une attitude qui ne lui serait pas naturelle. Je veux qu'elle me voit, qu'elle me parle naturellement... Il me sera facile de lire dans ses traits la trace de ses pensées.

FERNANDO

Vous finirez bien par la rencontrer le jour de notre mariage et vous êtes invité.

DON JUAN

Il sera trop tard pour savoir si elle t'aime ou pas.

FERNANDO

Trop tard ?

DON JUAN

Le mariage est irrémédiable. Et le divorce n'est qu'une défroque.

FERNANDO

Réfléchissant. Je vous présenterai ma fiancée quand vous voudrez.

DON JUAN

Tu te maries la semaine prochaine. Il n'y a pas de temps à perdre. Suis-je libre cet après-midi ? Et ta fiancée l'est-elle ?

FERNANDO

Consultant un cahier. Je sais qu'elle est libre à cinq heures. Ici, la page est blanche...

DON JUAN

Venez pour le thé !

FERNANDO

Et la correspondance ?

DON JUAN

Il s'est assis à la place de Fernando, il prend une lettre qu'il lit. La correspondance ? *Un temps. Il lit.* Non. C'est sans importance. Ce qui importe, Fernando, c'est que ta fiancée me connaisse. Il est déjà midi. Trace-lui un portrait assez ressemblant. Qu'elle me vienne voir comme un ami retrouvé par hasard, après une longue séparation. *Il regarde l'heure.* Tu as quatre heures à peine pour la

préparer à sa visite, Fernando ! Dépêche-toi ! *Fernando sort. Don Juan jette une lettre au panier, puis une autre et une troisième. Le rideau tombe lentement.*

— Fin du premier acte —

Pas d'entr'acte

ACTE II

Même décor qu'au premier acte. Éclairage différent. Il est cinq heures de l'après-midi. Don Juan, assis dans un fauteuil, semble plongé dans la lecture d'un livre. Rosine arrose des plantes.

ROSINE

Monsieur ?

Don Juan ne répond pas.

ROSINE

Monsieur ?

DON JUAN

Après un temps. Oui.

ROSINE

Je vous dérange ?

DON JUAN

Lisant toujours. Oui.

ROSINE

Vous lisez un beau roman ?

DON JUAN

Se levant et fermant le livre. Je déteste attendre.

ROSINE

Comme moi, monsieur.

DON JUAN

Fernando était ponctuel. Parce qu'il se marie, il est en retard.

ROSINE

Monsieur Fernando se marie ? Quelle nouvelle !

DON JUAN

Comme si tu n'étais pas au courant !

ROSINE

Qui me l'aurait appris ? Pas monsieur Fernando, qui ne m'aime pas, vous le savez.

DON JUAN

Je ne le sais pas.

ROSINE

Il ne m'aime pas parce que...

DON JUAN

Tu vas en dire du mal ?

ROSINE

Moi, dire du mal de quelqu'un ?

DON JUAN

Toi, dire du bien de quelqu'un ?

ROSINE

Cela dépend, monsieur.

DON JUAN

Je ne suis ni policier ni concierge. Garde tes commérages.

ROSINE

C'était seulement pour vous dire que monsieur Fernando, quand il se croit seul, tâte cette statue comme si elle était vivante.

DON JUAN

Palpant le marbre de la Vénus. Le grain en est si fin.

ROSINE

Quel grain ?

DON JUAN

Un grain qui n'est pas celui de ton chapelet, Rosine.
On entend sonner.

ROSINE

Les voilà !

DON JUAN

Enlève ton bonnet. Tu ressembles à une sorcière de Macbeth.

ROSINE

Sortant. De madame qui ?

DON JUAN

Va ouvrir.

Rosine sort. On entend des voix, puis Fernando paraît, tout essoufflé.

FERNANDO

Je suis en retard ?

DON JUAN

Cinq minutes environ.

FERNANDO

Ma fiancée n'était pas prête.

La fiancée de Fernando paraît.

FERNANDO

Monsieur... Céleste, ma fiancée. Céleste, Don Juan.

DON JUAN

Il s'est incliné. Si j'ai bien entendu, vous vous appelez Céleste ? *Il va lui baiser la main.* Quel prénom admirable ! Vous êtes la première Céleste que je rencontre. En langage de théâtre, vous avez le physique de votre nom, mademoiselle.

FERNANDO

Elle n'en est pas contente.

DON JUAN

Comment s'appeler Céleste et n'être pas contente de son nom !

CÉLESTE

On dit que ce n'est pas chrétien.

DON JUAN

Qu'allez-vous chercher là ? Votre prénom est divin, mademoiselle. Toutes les Gabrielles, les Michelles doivent vous l'envier. Fernando, tu es impardonnable de m'avoir tu jusqu'au prénom de Céleste. Il ne m'a parlé de vous que ce matin.

CÉLESTE

Il ne m'a parlé de vous que cet après-midi.

DON JUAN

Je vous en prie. *Il indique à Céleste un canapé sur lequel elle ira s'asseoir, Fernando à côté d'elle, alors que Don Juan s'assied vis-à-vis, dans son fauteuil Voltaire.* Eh bien, chère enfant, que pensez-vous de moi ?

CÉLESTE

Troublée. De vous ? Mais... *Elle regarde Fernando.*

DON JUAN

Fernando vous a dit qui j'étais ?

CÉLESTE

Mais je ne vous vois que pour la première fois.

DON JUAN

La première impression est toujours la meilleure.

CÉLESTE

Je pense de vous, monsieur, ce que... *hésitant,* l'on pense.

DON JUAN

Ne vous gênez pas, mademoiselle. Rien ne m'offusque, rien ne m'outrage. J'ignore précisément ce que l'on pense de moi. Je sais néanmoins qu'on en raconte de belles sur mon compte. Réputation peu recommandable, égoïsme monstrueux. Etc., etc...

CÉLESTE

Les gens chez qui vous fréquentez...

DON JUAN

L'interrompant. Je ne fréquente chez personne, mademoiselle. Je ne suis pas mondain. Oh, du temps que j'étais jeune et beau, car je fus jeune et beau, j'allais quelquefois dans le monde, sans m'y attarder. Mais ce temps est passé. Maintenant que je vieillis, mes souvenirs sont mes seules fréquentations.

CÉLESTE

Vous n'êtes pas si âgé !

DON JUAN

A Fernando. Ta fiancée est fort aimable, Fernando ! *A Céleste.* Si, mademoiselle, je suis vieux. Vous qui êtes jeune, quel âge me donnez-vous ?

CÉLESTE

Cinquante ans...

DON JUAN

J'en ai cinquante-cinq.

CÉLESTE

Fernando vous en donnait cinquante-huit.

DON JUAN

Fernando me voit tous les jours, mademoiselle. Et je n'ai pas tous les jours bonne mine. C'est peu que de me vieillir de trois ans. Le compte y est presque.

CÉLESTE

Votre angine...

DON JUAN

Ce que vous appelez par son nom m'oblige à beaucoup de prudence et de retenue. La vie a beau être un voyage, on tient à le finir avant d'en commencer un autre.

CÉLESTE

On vous défend beaucoup de choses ?

DON JUAN

N'exagérons rien. On me défend certaines choses...

CÉLESTE

Les aventures galantes ?

DON JUAN

Elles me sont plutôt rationnées que défendues. D'ailleurs, ai-je jamais mené celles qu'on me prête ? Là aussi, on ne donne qu'aux riches, mademoiselle. On commet l'erreur de me prendre pour Casanova. Et si je suis Don Juan, je ne le suis que de nom. Je n'ai rien de commun avec mon très célèbre ancêtre. Je n'ai hérité ni son caractère, ni sa personnalité. Suis-je volage ? Suis-je frivole ? J'exècre le mensonge, j'abomine l'adultère, je vomis l'imposture, j'ai en horreur le viol, je respecte les mineurs, autant que les vieillards. Je n'ai jamais éprouvé de véritables difficultés avec l'opinion publique. J'ai pour métier mes passions mais elles sont réglées comme du papier à musique. Je suis un homme rangé, un bourgeois. Vous sursautez ?

CÉLESTE

Contrairement à ce que vous me dites, je vous croyais mondain...

DON JUAN

Mondain ? Mais qu'irais-je faire dans le monde ? Il est trop rempli de ces sortes de personnes qui jouent à la distinction des manières mais qui ne sont que des vulgaires parfois bien mal habillés.

FERNANDO

Céleste va s'imaginer que vous vivez comme un moine. Au fond, vous vous moquez...

DON JUAN

Si je me moquais de quelqu'un, ce ne serait pas de Céleste, Fernando. Est-ce que je vous scandalise, mademoiselle ?

CÉLESTE

Timidement. Pas encore, monsieur.

DON JUAN

Fernando m'a dépeint comme un vieillard lubrique, dont le premier geste eût été de vous courir après ?

CÉLESTE

Nullement, monsieur ! Fernando m'a surtout laissé entendre que vous ne preniez guère au sérieux les jugements que l'on porte sur vous, que le trait dominant de votre personne était de changer et de changer si subitement que ce qui vous paraissait blanc hier, vous paraît noir aujourd'hui, enfin que vous étiez capricieux, contradictoire.

DON JUAN

Soyez mon juge, mademoiselle. Fernando a pu altérer les traits de mon caractère. Je change souvent d'avis et d'opinion. Je me contredis, du jour au lendemain, c'est vrai. Cela implique-t-il que j'aie fatalement tort. Il doit bien m'arriver comme à n'importe qui d'avoir raison lorsque je vais d'un extrême à l'autre ! Mais je me figure que mes qualités mêmes doivent vous décevoir.

CÉLESTE

Les qualités ne déçoivent jamais, monsieur. Fernando ne m'a pas énuméré que vos défauts. Je me rends compte, comme il me l'a rapporté, que vous êtes aimable, poli, que vous n'êtes pas méprisant, ni cynique, en un mot que vous êtes...

FERNANDO

Ironique. Charmant ?

CÉLESTE

Piquée de ce que Fernando l'aït interrompue. Pourquoi pas ?

FERNANDO

Dis-le-lui ! Il te trouvera bien naïve.

CÉLESTE

Le plus naïf des deux, Fernando, c'est toi.

DON JUAN

Mes enfants, mes enfants, n'allez pas vous quereller à mon sujet. Attendez d'être mari et femme pour devenir chien et chat. Célébrons plutôt votre prochain bonheur. Mademoiselle, je garde pour les grandes occasions un cognac espagnol très rare. Vous en boirez bien une goutte ?

FERNANDO

Céleste ne boit pas d'alcool.

DON JUAN

Un petit verre.

CÉLESTE

Volontiers, monsieur.

FERNANDO

Par exemple !

DON JUAN

Une fois n'est pas coutume. Une goutte ne l'enivrera pas.

FERNANDO

Elle se croit obligée d'accepter ce que vous lui offrez.

CÉLESTE

Il me traite comme une enfant.

FERNANDO

Tu agis en enfant.

DON JUAN

A Fernando. Que boira le tyran ?

FERNANDO

Rien.

DON JUAN

A Céleste. Il est vexé ! Allons, Fernando !

FERNANDO

Si je bois quelque chose, ce sera du... *il hésite*, du thé.

DON JUAN

Chacun son goût. Je préviens Rosine de t'en préparer. Mademoiselle, vous m'excuserez. *Il sort.*

FERNANDO

Es-tu folle ?

CÉLESTE

Et toi ? Deviens-tu fou ?

FERNANDO

T'aperçois-tu qu'il te fait du charme?

CÉLESTE

Un homme de son âge?

FERNANDO

Tu l'as trouvé jeune.

CÉLESTE

A t'entendre, il avait cent ans.

FERNANDO

Tu l'écoutes comme je ne t'ai jamais vu écouter quelqu'un.
Tu bois ses paroles.

CÉLESTE

Il est attachant, original, nullement cynique. Et grand seigneur. Non, je trouve qu'il a grand air. Il a dû avoir beaucoup d'aventures.

FERNANDO

Il fallait refuser son cognac.

CÉLESTE

Pourquoi?

FERNANDO

Par principe.

CÉLESTE

C'eût été poli!

FERNANDO

S'il t'offre son lit y coucheras-tu par politesse.

CÉLESTE

La jalousie te monte à la tête. Tu as bien fait de demander du thé.

FERNANDO

Je ne suis jaloux que de ta bonne réputation. Je te le redis, Céleste. Attention! Il n'y a pas plus rusé, ni plus charmeur que

Don Juan. Si tu tombais dans le premier panneau qu'il te tend, il te prendra pour qui ?

DON JUAN

Il revient. Rosine t'apportera du thé, Fernando. Nous boirons à ton bonheur sans t'attendre. Avec ta tasse de thé tu serais ridicule, n'est-ce pas, mademoiselle ?

CÉLESTE

En effet.

On entend sonner.

FERNANDO

On a sonné ? Vous attendiez des gens ?

DON JUAN

Personne.

FERNANDO

Vous avez entendu ?

DON JUAN

Ce peut être un fournisseur.

ROSINE

Paraissant. Mademoiselle Hélène.

DON JUAN

Étonné. Diable ! Fernando vous a dit, mademoiselle... *Céleste fait signe que oui.*

Hélène entre comme à l'acte précédent, vêtue en noir, marchant de son pas de somnambule. Elle va s'agenouiller devant Don Juan qui l'aide à se relever.

DON JUAN

Non, Hélène. Le tapis a été balayé. Mais j'ai à te présenter des invités.

HÉLÈNE

C'est vous que je viens voir.

DON JUAN

Fernando est ici avec sa fiancée.

HÉLÈNE

Avec quelle fiancée ?

DON JUAN

Avec Céleste que voici.

HÉLÈNE

Pourquoi êtes-vous ici ?

DON JUAN

Parce qu'elle est mon hôte, Hélène.

HÉLÈNE

Pourquoi votre hôte ? Mademoiselle, que faites-vous dans la vie ? Quelle est votre occupation ? A quoi employez-vous vos dix doigts ? Vous tricotez pour les pauvres ? Vous embaumez les défunts ? Vous avez quel âge ? Quel est précisément votre état civil ? Vous n'avez rien à déclarer ?

DON JUAN

Assez bas. Elle s'imagine aux douanes, ne répondez pas.

HÉLÈNE

Vous ne répondez pas ? Vous exercez un métier louche. Allons, lequel des deux est entremetteur ? *A Fernando.* Vous ?

FERNANDO

Céleste est ma fiancée, mademoiselle.

HÉLÈNE

Fiancée ? *Elle éclate de rire.* Vous rougissez ? De votre virginité ou de la sienne ? Si tant est qu'elle est vierge ! Ah, mademoiselle la fiancée, nous autres femmes, nous gravissons le chemin de la vie d'abord vierge, puis nubile, puis fiancée, puis mère et nous le redescendons veuve...

DON JUAN

Tu aimerais du thé, Hélène ?

HÉLÈNE

Je n'ai pas soif. Ou plutôt je n'ai soif que de vous. Embrassez-moi. *Ils s'embrassent comme à l'acte premier.* Que ce

baiser vous serve de leçon ! La joue d'un homme est plus douce que son poil. Et sa bouche est moins rude que son cœur. Il n'y a rien de plus vrai que le corps. Ainsi m'avez-vous instruite... *A Don Juan.* Vous vous entourez de parasites. Ils vous mangeront tout entier, si vous ne prenez garde. Ils ont faim de vous. *A Céleste et sur un ton suppliant.* Gardez-vous intacte jusqu'à votre mariage, sinon votre mari que voici vous renverra aux ordures ménagères.

DON JUAN

Hélène, Hélène. Ce n'est pas le langage qu'il faut tenir à une fiancée.

HÉLÈNE

Et vous, à *Fernando*, vous avez hâte d'être à vos folies ? *Elle le regarde attentivement.* Vos ongles sont noirs. C'est mauvais signe. Quand les jeunes ont les ongles noirs...

DON JUAN

Hélène, de grâce...

HÉLÈNE

— Au revoir, Don Juan, à bientôt. Je suis de trop. Méfiez-vous de ces jeunes gens. Ils vous feront payer cher votre hospitalité. Au revoir. *Elle s'incline et sort comme elle était entrée.*

DON JUAN

Voilà Hélène ! mademoiselle.

CÉLESTE

Vous l'avez beaucoup aimée, n'est-ce pas ?

FERNANDO

Elle l'a aimé jusqu'à en devenir folle.

DON JUAN

Cette femme me fait pitié.

CÉLESTE

Si elle vous fait pitié, c'est donc que vous l'aimez encore ?

FERNANDO

Céleste !

DON JUAN

J'ai aimé Hélène.

CÉLESTE

Vous le dites et je vous crois, Don Juan.

FERNANDO

A Céleste. Tu l'appelles Don Juan ! C'est le comble ! Ah, vous êtes habile joueur ! Céleste se laisse charmer.

CÉLESTE

Calme-toi, Fernando.

FERNANDO

Vous êtes l'homme le plus aimable, le plus original, le plus attachant, un grand seigneur et qui avez grand air, et quoi encore ?

DON JUAN

Fernando ! Tu déraisonnes.

FERNANDO

Mais Céleste ne vous connaît qu'à demi. Elle ne sait rien de vos lettres.

CÉLESTE

De quelles lettres ?

FERNANDO

Des lettres qu'il me fait adresser à ses femmes, des lettres pleines de menteries et qu'il me dicte sur le ton qui te séduit tant. *A Don Juan.* Il faut qu'elle sache qui vous êtes, je vous l'avais promis. *Il va vers la table de travail, en ouvre un tiroir.*

DON JUAN

Fernando, cette scène est de mauvais goût. Une seule de ces lettres compromet...

FERNANDO

Vous compromet dans l'estime de Céleste. Et après ? Vous vous êtes assez grandi, je crois. Je me sens assez diminué, assez rapetissé. *Il a déplié une lettre et il lit à haute voix alors que Don Juan marche vers lui pour la lui enlever.* « ...Mon cœur vous est

acquis pour toujours. Avant vous, il n'y avait personne. Après vous, il n'y aura personne. »

DON JUAN

Assez, Fernando !

FERNANDO

« ... La nuit que nous passâmes ensemble, ma bouche sur la vôtre... » *Don Juan tente d'arracher la lettre que lit Fernando, n'y parvient pas, et après bousculade, pousse un gémissement.*

DON JUAN

Mon cœur ! *Il chancelle.*

FERNANDO

Laissant là la lettre et appelant. Céleste ! Aide-moi à le transporter là !

CÉLESTE

Elle soutient Don Juan et, avec Fernando, le transporte jusqu'au canapé, sur lequel ils l'étendent, un coussin sous la tête. C'est sérieux ?

FERNANDO

C'est toujours sérieux. Je cours chez le médecin. Il habite en bas. Je reviens. *Il sort au pas de course et on l'entendra appeler Rosine.*

CÉLESTE

Agenouillée près du canapé. Vous souffrez ?

DON JUAN

Comme revenant à lui. Cela ne sera rien.

CÉLESTE

Fernando est allé chercher le médecin.

DON JUAN

Ce n'était pas la peine. Je me sens mieux.

CÉLESTE

C'est bien le moins qu'il se rende utile après ce qu'il a fait.

DON JUAN

Fernando a une excellente nature. Sa jalousie te prouve son amour.

ROSINE

Accourant, les bras au ciel. Mon Dieu ! mon Dieu ! vous n'allez pas mourir, monsieur ?

DON JUAN

Pas encore, Rosine.

ROSINE

Si vous suiviez le régime que le docteur vous a donné ! Mais non, le docteur, vous vous en fichez bien. Regardez ce qui arrive.

DON JUAN

Rosine, je te demande une seule chose. Prépare mon lit. Le médecin vient.

ROSINE

Le médecin ? Il n'est jamais chez lui. Jamais.

DON JUAN

La paix, Rosine, la paix. *Il lui indique la porte.*

ROSINE

Appelez-moi si ça ne va pas mieux, mademoiselle.

CÉLESTE

Certainement.

Rosine sort.

DON JUAN

Rosine est aussi jalouse de moi que Fernando l'est de toi. Les amoureux sont tous jaloux.

CÉLESTE

Le pensez-vous vraiment, monsieur ?

DON JUAN

Appelez-moi Don Juan. Vous dites si bien mon nom.

CÉLESTE

Don Juan.

DON JUAN

Ta voix, Céleste, a la fraîcheur d'une source. Je t'écouterais parler tout le jour. Parle-moi de toi, Céleste. Cela me repose.

CÉLESTE

Je n'ai rien à vous dire, Don Juan.

DON JUAN

Parle-moi de Fernando. On a toujours à dire de son amour.

CÉLESTE

Fernando m'aime bien, je le sais.

DON JUAN

Toi, tu l'aimes aussi ?

CÉLESTE

Non pas comme Hélène vous aimait, car si je l'aimais ainsi, moi aussi je deviendrais folle.

DON JUAN

Fernando est sincère, c'est beaucoup.

CÉLESTE

Je suis aussi sincère. Mais est-ce ma faute si je ne ressens pas près de lui ce que je ressens près de vous ! Il n'y a qu'à vous regarder pour savoir que vous savez aimer, qu'importe si vous aimez mal ou si vous aimez bien. Alors que Fernando, quelle expérience possède-t-il... ? Je suis son premier amour. Et son dernier.

DON JUAN

Fernando a ce que je n'ai plus, Céleste.

CÉLESTE

Vous avez, DON JUAN, ce que Fernando n'aura jamais.

DON JUAN

Je n'aurai jamais plus sa jeunesse. Et pour aimer, l'expérience ne sert à rien. Mieux vaut l'inexpérience, un certain manque de sagesse...

CÉLESTE

Fernando sera toujours sans mystère. Déjà, je lis en lui comme

dans un livre ouvert. Je devine ce qu'il sera. Oui, toujours sincère, toujours fidèle, toujours honnête. Une vie toute droite. Ce n'est pas ce que j'espère. Je le connais aujourd'hui exactement comme je le connaîtrai dans dix ou quinze ans. Ce n'est pas ce que j'attends de la vie. Et pour moi, l'amour doit être plein de ce mystère qu'il y a en vous, et qui m'attire, que je voudrais connaître, pour partager. Tout ce qu'il y a d'inconnu, ce par quoi vous m'échappez, je voudrais le saisir. On ne saura jamais si vous aimez plus que vous ne méprisez. Si vous vous donnez plus que vous ne vous retenez. Moi-même, depuis que je suis ici et que je vous vois, je ne sais plus qui je suis ni ce que je dis, ni ce que je suis venue faire. Je m'entends parler mais est-ce bien moi qui parle ? Je ne reconnais pas ma voix ; c'est la voix d'un autre qui vous aime. *Fernando vient d'entrer, suivi du médecin. Il entend la dernière phrase et, d'un geste, renvoie le médecin. Don Juan et Céleste ne se doutent pas de sa présence.* Je vous suivrais à l'autre bout du monde si vous me le commandiez. DON JUAN, je vous aime.

DON JUAN

Et Fernando ?

CÉLESTE

Des Fernandos, il y en a partout. Vous, on ne vous rencontre qu'une seule fois en toute une vie. Si je ne vous revoyais plus, Don Juan... vous sauriez au moins que je vous aimais, et que moi aussi, je serais devenue folle d'amour, comme Hélène. N'ai-je pas droit à un souvenir Don Juan ? Embrassez-moi comme vous embrassiez Hélène ! *Elle se penche et embrasse Don Juan.*

FERNANDO

Je peux fumer ? La fumée ne doit plus vous déranger ?

DON JUAN

Il se lève en sursaut, alors que Céleste restera agenouillée, le dos tourné à Fernando. Fernando ! Tu es plus silencieux qu'un chat. Et le médecin ?

FERNANDO

Il est reparti. Il a constaté que vous alliez très bien. On ne

remplace pas une garde-malade comme Céleste. Elle vous a prodigué tous ses soins ?

DON JUAN

Tu recommences ta scène ?

FERNANDO

Laquelle ?

DON JUAN

Laisse-moi t'expliquer.

FERNANDO

Je suis naïf, monsieur, mais je ne suis pas tellement bête. Je comprends.

DON JUAN

Tu ne comprends rien du tout. Et tu m'embêtes. Ta fiancée...

FERNANDO

De quelle fiancée parlez-vous ? Céleste vous appartient, monsieur...

DON JUAN

Tais-toi !

FERNANDO

Comme si j'étais encore votre secrétaire ? Non, monsieur, gardez vos ordres et vos explications. Je n'étais pas de taille, je l'admets. On est toujours perdant quand on joue avec quelqu'un de mauvaise foi.

DON JUAN

J'étais de mauvaise foi parce que j'ai su gagner la confiance de Céleste. Imbécile. Il était convenu que je devais obtenir la confiance de son amour pour toi. *Céleste se retourne et se lève, surprise.* Elle allait tout me dire quand ta jalousie t'a fait perdre la tête. Ma fausse crise d'angine n'était pas préméditée. C'est toi qui me l'as inspirée. Je t'ai éloigné pour demeurer seul à seul avec ta fiancée. Elle t'aime...

FERNANDO

Elle vous préfère.

DON JUAN

Et moi, est-ce que je la préfère ? J'ai un mot à dire, je crois, dans cette préférence. *A Céleste.* Je ne t'ai pas répondu, Céleste, pour ne pas te blesser. Fernando m'y force. Pardonne à ma brusquerie. Non, Céleste, je ne t'aime pas. Tu n'es pas faite pour moi. Je ne suis pas fait pour toi. Tu appartiens à Fernando, comme Fernando t'appartient. Vous avez besoin du mariage parce que vous avez besoin de serments, de cérémonie, de lois, de charges, de responsabilités. Votre amour vous décevrait très tôt si vous n'aviez que lui. Il vous faudra des enfants pour combler le vide de vos vies. C'est à quoi servent les enfants.

CÉLESTE

Ainsi, *lentement*, vous ne pouviez pas m'aimer ?

DON JUAN

Ta jeunesse m'aurait lassé, Céleste. Tes déclarations me fatiguaient déjà.

CÉLESTE

Fernando avait donc raison. Et vous êtes égoïste. Vous avez voulu me connaître pour savoir si j'aimais Fernando ? Je n'étais qu'un prétexte à vos observations ? Vous vous êtes joué de mes sentiments. Votre conversation me tendait des pièges. Ma sincérité amusait votre curiosité. Monsieur, je ne sais pas comment on injurie les gens. Je suis encore trop jeune et trop naïve pour savoir ce que peut être la haine. Mais le dégoût que vous m'inspirez doit en être le signe. Puissiez-vous crever comme un chien !

FERNANDO

C'est ce que je vous souhaite aussi.

DON JUAN

Mes tendres enfants, que ce souhait vous mette d'accord dans la reprise de vos relations. Je vous sacrifierais bien ma vie si j'en avais plusieurs. Mais je n'en ai qu'une et fort menacée. Oh, pas par vos menaces ! La jeunesse se sert toujours d'un chantage de gros mots. Réconciliez-vous sur d'autres cadavres. Le mien ne vous porterait pas bonheur. Fernando, Céleste, par une même

porte, on entre comme on sort de chez moi. Je ne vous reconduis pas. Mais je serais des plus enchanté que vous me faussiez compagnie. J'ai rendez-vous. Permettez ! *Il allait sortir quand il est pris d'un tremblement qui lui fait pousser un gémissement... Il se prend la poitrine à deux mains.* Fernando, cette fois, mon cœur, c'est vrai ! Le médecin, le médecin !

FERNANDO

Le regardant. Non. *Il sort.*

DON JUAN

(Ployé et sur un ton suppliant.) Céleste, appelle au moins Rosine !

CÉLESTE

Le regardant. Non. *Elle sort.*

DON JUAN

Il tente de saisir le verre de cognac posé sur une table, mais sa main tremblante le renverse. Il titube et avant de tomber sur le plancher, face au public, il dit à haute voix. Je meurs comme dans un mélodrame.

— Le rideau tombe. —

Entr'acte.

ACTE III

Le soir du même jour. Don Juan, en robe de chambre, est assis dans un fauteuil, un oreiller sous la tête. Le médecin se tient à sa gauche, Rosine à sa droite. Le médecin prend le pouls de Don Juan.

LE MÉDECIN

Vous êtes un phénomène !

DON JUAN

Parce que je vis ?

LE MÉDECIN

Un autre serait déjà aux pompes funèbres. Vous, votre pouls est normal, votre cœur bat régulièrement. Ah, vous revenez de loin ! Dois-je vous commander le calme absolu ? Ne bougez pas. Ne vous levez que pour l'indispensable. Sinon...

DON JUAN

Sinon ?

LE MÉDECIN

C'est la tente d'oxygène !

DON JUAN

Ne me faites pas ce coup-là, j'en mourrais sûrement.

LE MÉDECIN

Alors, suivez mes conseils. Ils sont simples. Donc, calme du corps, calme de l'esprit, et calme du cœur, surtout du cœur. *Lui présentant une fiole.* Et ceci, que vous prendrez trois fois par jour, avant les repas.

DON JUAN

Qu'est-ce que c'est ?

LE MÉDECIN

Des extraits de vitamines à sulfates...

DON JUAN

Je n'entends rien à la chimie, docteur.

LE MÉDECIN

C'est un bromure qui vous fera grand bien.

DON JUAN

Vous disiez me soigner sans remède ?

LE MÉDECIN

N'oubliez pas que c'est vous qui guérirez. Soignez-vous en conséquence. Ma profession ne fait pas de miracles. Ce n'est pas son rôle.

DON JUAN

Oh ! je sais !

Le médecin prépare une injection.

ROSINE

Encore une piqûre ? Vous lui en avez donné une, il n'y a pas une minute !

LE MÉDECIN

Mademoiselle, c'est moi qui suis médecin. D'ailleurs, je ne vous ferai pas mal. *Il pique Don Juan au bras.*

DON JUAN

Aïe !

ROSINE

Il vous a fait mal ?

DON JUAN

Un peu.

LE MÉDECIN

C'est fini. Donc, souvenez-vous. Pas d'extravagance du genre de celle que vous avez commise cet après-midi. Toute imprudence vous serait fatale, pour ne pas dire mortelle. Avec votre cœur, abstenez-vous...

DON JUAN

Mais la nature...

LE MÉDECIN

Vous n'avez plus vingt ans.

DON JUAN

Hélas !

LE MÉDECIN

A votre âge, la nature ne peut que vous jouer de mauvais tours. Vous êtes un grand malade.

DON JUAN

Il chante. Un animal malade d'amour.

LE MÉDECIN

Riant. Vous êtes un diable d'homme.

DON JUAN

Ne parlez pas du diable quand Rosine est ici. Elle en a une peur bleue.

LE MÉDECIN

Ce qui me rappelle que j'ai quatre visites à faire. Je suis en retard. Mademoiselle, voici ma carte.

ROSINE

Lisant la carte. Vous avez quatre adresses !

LE MÉDECIN

Quand je ne suis pas chez moi, je suis à l'hôpital ; quand je ne suis pas à l'hôpital, je suis à ce restaurant, ou à ce club.

ROSINE

Quelle est la bonne adresse ? Si monsieur avait une autre attaque...

LE MÉDECIN

Sévèrement. Monsieur n'aura pas d'autre crise.

ROSINE

Mais si...

LE MÉDECIN

Médicalement, c'est impossible.

ROSINE

Mais si !

LE MÉDECIN

Puisque je vous dis que c'est médicalement impossible. Cela ne vous suffit pas ?

DON JUAN

Rosine ne peut avoir votre assurance, docteur.

LE MÉDECIN

Tout ira bien. Vous dormirez comme une bûche.

DON JUAN

Et si je ne me réveillais pas ? Quand on meurt, c'est pour longtemps, paraît-il !

LE MÉDECIN

La mort vous effraie ?

DON JUAN

Rosine, j'ai à m'entretenir avec le docteur. *Il lui fait signe de s'éloigner. Rosine restera à l'écart durant ce qui suit.*

LE MÉDECIN

Dans votre cas, le physique et le moral exercent l'un sur l'autre une influence certaine. La crainte de la mort peut hâter la fin.

DON JUAN

Docteur, je ne crains pas la mort.

LE MÉDECIN

Comment ? Mais la mort existe. Nous mourrons tous. Vous aussi, que vous le vouliez ou pas.

DON JUAN

Pas si fort, docteur, Rosine peut nous entendre. Oui, je sais qu'on meurt. Tout comme je sais que vos remèdes ne me redonneront jamais un cœur.

LE MÉDECIN

Vous ne prenez pas ma profession au sérieux ?

DON JUAN

Et vous ?

LE MÉDECIN

Je suis obligé de croire à la médecine, monsieur. C'est ma profession, mon devoir, mon gagne-pain.

DON JUAN

Vous êtes en bonne santé. Mais, si vous étiez dangereusement malade ?

LE MÉDECIN

Un temps. Je ne peux pas vous répondre. Secret professionnel.

DON JUAN

Un temps. Docteur, combien de vos patients sont gravement atteints ?

LE MÉDECIN

Comme vous ?

DON JUAN

Comme moi ?

LE MÉDECIN

Six...

DON JUAN

Et vous sortez, et vous dînez en ville, avec des amis ?

LE MÉDECIN

Ma profession ne m'interdit pas les distractions, monsieur. Dois-je mourir parce qu'on meurt ? Je suis homme après tout.

DON JUAN

Comme je suis homme avant d'être malade.

LE MÉDECIN

Votre moral est excellent, et je vous en félicite. Mademoiselle, monsieur est hors de danger. Vous en avez la preuve. Regardez-le ! Il plaisante. Je reviendrai demain. Ne vous dérangez pas. Ne me reconduisez pas. A demain. *Il sort.*

DON JUAN

Quelle délivrance ! Je respire mieux depuis qu'il n'est plus là. *Il allume une cigarette.*

ROSINE

Comment, vous fumez ! Le tabac vous est défendu. Le docteur ne veut pas que...

DON JUAN

Rosine, si tu ne me surveilles pas trop, je signerai ta feuille de croisade.

ROSINE

Je l'ai signée pour vous.

DON JUAN

Tu l'as signée pour moi ? Tu as imité ma signature ? Mais c'est un faux, Rosine.

ROSINE

Mais, monsieur, je vous ai cru réellement mort. Vous ne bougiez pas. Vous ne parliez pas. Et quand je vous ai vu, étendu sur le plancher, j'ai pensé à votre ciel. Mademoiselle Hélène...

DON JUAN

Tu mêles Hélène à cette histoire ?

ROSINE

Mais c'est à mademoiselle Hélène, monsieur, que vous devez la vie. C'est elle qui est allée chercher le médecin. C'est elle qui m'a aidée à vous transporter jusqu'à ce fauteuil. Sans elle, je n'y serais jamais arrivée. Vous êtes lourd, vous savez.

DON JUAN

Hélène était ici ?

ROSINE

Je lui ai téléphoné de venir. Pouvais-je rester toute seule. J'étais aussi morte que vous. Je ne savais plus où donner de la tête. J'étais comme folle. Je ne trouvais plus rien.

DON JUAN

Mais tu as su trouver ta feuille, imiter ma signature, téléphoner à Hélène ! A propos, elle est repartie ?

ROSINE

Elle est encore ici.

Don Juan se lève.

ROSINE

Ne vous levez pas ! Le docteur vous le défend. Je vais la chercher. *Elle sort.*

DON JUAN

Debout, avant qu'Hélène paraisse. Me voici avec deux folles. Hélène paraît. Elle est sans gants, sans chapeau, sans voilette et en robe claire.

DON JUAN

Hélène ! Je l'ai échappé belle ! Mais que se passe-t-il ? Tu n'as plus ta robe noire ? Et ton chapeau, tes gants, ta voilette ?

Tu ne viens plus t'agenouiller comme autrefois ? Tu ne me parles pas ? Pourquoi ce silence ? Je ne suis pas mort. Je suis vivant Hélène, je te parle. Tu me vois ? Tu m'entends ?

HÉLÈNE

Lentement, et sur un ton différent, nouveau. Don Juan, je ne vous aime plus. Je suis guérie.

DON JUAN

Les bras levés. Hélène, est-ce vrai ? Quelle joie ! Quelle belle nouvelle ! Et Rosine ne m'en avait rien dit. Ah, le grand jour ! Tu retrouves la raison. Que je suis heureux...

HÉLÈNE

Je ne vous aime plus et cela vous est égal.

DON JUAN

Ta guérison me réjouit. Devrais-je m'en attrister ?

HÉLÈNE

Vous serez toujours un égoïste. Vous l'avez toujours été. Je vous vois, oui, tel que vous êtes, égoïste, égoïste, égoïste.

DON JUAN

Le voilà donc le vieux reproche, vieux comme le monde désenchanté. Et tu me l'adresses comme toute femme l'adresse à tout homme ! Tu parles la langue de tout le monde, Hélène. Tu es donc complètement guérie ?

HÉLÈNE

Je suis guérie parce que je vous ai cru mort. Au téléphone, ce n'était pas la voix de Rosine que j'entendais, mais la vôtre, Don Juan. Ce n'était pas Rosine qui parlait, c'était vous qui me répétiez, « non, Hélène, je ne t'aime pas... »

DON JUAN

Tu as aussi retrouvé ta mémoire ?

HÉLÈNE

Je me souviens de tout, Don Juan. De tout. Je me souviens de n'avoir été dans votre vie qu'un instrument de plaisir, qu'un amour de hasard, une rencontre.

DON JUAN

Rencontre qui dura plus d'un an.

HÉLÈNE

Pour vous. Mais pour moi ? Oh, je sais qu'avant moi il y en avait d'autres, et qu'après moi, il y en a eu d'autres.

DON JUAN

L'égoïsme eut été de m'attacher uniquement à toi, Hélène. Ensemble, n'étions-nous pas heureux ?

HÉLÈNE

Vous étiez heureux, pas moi.

DON JUAN

Puisque tu te souviens, souviens-toi bien...

HÉLÈNE

Quand vous penchiez votre visage sur le mien, ce n'était pas pour me regarder. C'était encore pour vous voir dans le reflet de mes yeux. Aviez-vous une âme ? J'en doute. Votre affection était une affection d'animal pour un autre animal. Vous désiriez jouir. Vous jouissiez. C'était tout. J'étais un animal que vous caressiez, comme d'autres montent à cheval.

DON JUAN

Des reines se sont satisfaites de moins, Hélène. Puisque tu te souviens, souviens-toi de Cléopâtre qui enviait jusqu'au cheval qui portait le corps d'Antoine.

HÉLÈNE

L'animal, toujours l'animal en vous. Et l'affection et la tendresse ? Et mes qualités ? Et mon amour enfin ? Vous les comptiez pour rien.

DON JUAN

Hélène, j'ai vécu avec toi des heures de grande volupté. J'ai aimé en toi le don de ta personne. Tu ne m'as pas donné que ta jeunesse, mais aussi ton visage, ton sourire, ta bouche. J'aimais ta lassitude après l'amour ! C'est quand tu as exigé l'impossible que

je t'ai laissée. Mon corps ne te suffisait plus. Tu désirais prendre mon cœur. Tes lamentations t'enlevèrent la raison.

HÉLÈNE

Pourquoi me refusiez-vous votre cœur? Pourquoi ne pas m'avoir aimée comme je vous aimais? Moi aussi, j'aurais chanté mon amour. Oh, rassurez-vous! Je ne désire plus rien de vous. Je suis devenue comme vous. Je vous ressemble. Je ne vous aime plus.

DON JUAN

Je me plains, je te blâme?

HÉLÈNE

Tout est bien fini entre nous.

DON JUAN

Tu étais libre de m'aimer. Tu es libre de ne pas m'aimer.

HÉLÈNE

Votre amour nous eut unis.

DON JUAN

Ton amour nous eût désunis, Hélène. Il n'y a pas que nos corps qui diffèrent. Il y a notre esprit, il y a notre cœur, il y a nos pensées et il y a nos actes. Une femme qui demande à un homme de l'aimer ne devrait jamais lui dire, ce qu'elle dit toujours, hélas! « Voulez-vous m'aimer », mais ce qu'elle ne lui dit jamais et qui serait tellement plus exact, tellement plus vrai et plus juste: « voulez-vous me détruire, m'anéantir? Faites que je disparaisse, que je ne sois plus rien. Que vos bras sur moi se resserrent et m'étouffent! Que ma bouche ne soit plus que votre bouche! Et mon corps, que le vôtre! En vous abandonnant mon nom, je vous abandonne tout. Aussi, malheur à vous si vous ne m'aimez pas toute; car je vous haïrai. » Hélène, regarde comme ceux qui s'aiment comme tu voulais m'aimer finissent par se haïr! Tu ne peux pas me haïr, je ne t'ai pas aimée.

HÉLÈNE

Me jugiez-vous indigne de vous haïr?

DON JUAN

Je désirais prévenir toute cruauté.

HÉLÈNE

Comme si votre indifférence n'était pas cruelle !

DON JUAN

Hélène ! Quand t'ai-je fermé ma porte ? Je ne me suis jamais soumis aux exigences de ta folie, mais je me suis souvent plié à plusieurs de tes caprices, comme celui de me visiter quand tu le voulais. Tu entrais ici comme chez toi.

Hélène pleure.

DON JUAN

Voilà.

HÉLÈNE

Je vous ai toujours dit la vérité, Don Juan.

DON JUAN

Je ne t'ai jamais menti.

HÉLÈNE

Je viens de vous mentir pour la première fois.

DON JUAN

Tu retrouves ta raison, ta mémoire. Tu te retrouves femme. Tu peux bien mentir.

HÉLÈNE

Je n'ai pas cessé de vous aimer.

DON JUAN

Ai-je cessé de te comprendre ?

HÉLÈNE

Embrassez-moi, comme autrefois.

DON JUAN

Comme autrefois. Rien n'est changé. Rien ne change. *Ils s'embrassent comme aux actes précédents.*

ROSINE

Paraissant. Ah, monsieur, vous n'êtes pas raisonnable !

DON JUAN

Au contraire, Rosine, jamais je ne fus si raisonnable, n'est-ce pas Hélène ?

ROSINE

On vous défend de fumer et vous fumez. On vous défend de vous lever et vous êtes debout. On vous défend...

DON JUAN

De me fatiguer et tu me fatigues, Rosine.

ROSINE

Vous faites des folies.

DON JUAN

Qu'il ne soit plus question de folies dans cette maison, Rosine.

ROSINE

Le docteur...

DON JUAN

Ni de folies ni de docteur. C'est toi qui me rends malade.

ROSINE

Moi ? Moi qui vous soigne, qui prie pour vous, qui vous protège contre cette crapule de Fernando qui veut vous voir.

DON JUAN

Fernando veut me voir ?

ROSINE

Il est ici avec sa sale fiancée.

DON JUAN

Ménage tes expressions, Rosine.

ROSINE

Ce sont des assassins, des assassins, mademoiselle. *A Hélène.* Ils l'ont laissé comme ça, mourant, sans m'avertir que monsieur se mourrait.

DON JUAN

Suis-je mort ?

ROSINE

J'étais là, heureusement.

DON JUAN

Il y a une certaine feuille bleue sur laquelle, Rosine, il y a une certaine signature que je bifferai si tu empêches Fernando et sa fiancée de...

Rosine sort.

DON JUAN

Elle abattrait quiconque lèverait sur moi le petit doigt.

HÉLÈNE

Est-il vrai qu'on vous a laissé seul, sans connaissance ?

DON JUAN

Fernando et Céleste ont filé à l'anglaise. Oh ! un malentendu. *Il regarde vers la porte.* Elle est capable de les renvoyer. Je reviens. *Il va sortir quand Fernando paraît, confus, les yeux baissés, silencieux.* Eh bien, Fernando, en voilà des manières. Vous faire annoncer comme des étrangers ! *Céleste se tient derrière Fernando.*

FERNANDO

Monsieur, j'ai honte...

CÉLESTE

Nous avons honte, monsieur.

DON JUAN

Honte de quoi ?

FERNANDO

De ce que j'ai fait.

CÉLESTE

De ce que nous avons fait.

FERNANDO

C'était indigne, criminel.

CÉLESTE

Lâche...

FERNANDO

Tout est de ma faute. Je suis le seul responsable. J'acceptais de vous présenter Céleste. J'aurais dû accepter toutes conséquences. Je vous demande pardon, monsieur.

DON JUAN

Pardon ?

FERNANDO

Pardon de vous avoir mal jugé, de ne vous avoir pas compris, de m'être imaginé...

DON JUAN

Tu me demandes pardon ? Comme si je pouvais pardonner ? Est-ce qu'un homme peut pardonner à un autre homme ? Pas plus, je pense, qu'il le peut châtier.

CÉLESTE

C'est votre pardon que nous sommes venus implorer.

DON JUAN

A Hélène. Ils y tiennent, grand Dieu. Eh bien, soit, je vous pardonne. A condition que vous vous réconciliez, et que le mariage ait lieu.

CÉLESTE

Le mariage aura lieu.

DON JUAN

Ce jour est le plus beau de ma vie. Je ressuscite, Hélène guérit, vous redevenez fiancés.

FERNANDO

Vous nous excusez de partir, monsieur.

DON JUAN

Déjà ?

CÉLESTE

Il nous faut partir, monsieur.

DON JUAN

On vous attend ?

FERNANDO

Non, mais...

CÉLESTE

Comment rester ? comment vous regarder en face après ce qui s'est passé ?

DON JUAN

Pourquoi gâter ce beau jour par de sots remords ! Si tu es mon secrétaire...

CÉLESTE

Si vous avez la bonté de le reprendre.

DON JUAN

Vous m'épargnez l'ennui d'en chercher un qu'il me faudrait initier à tout. Mes enfants, finissons le toast de cet après-midi. Sans thé, cette fois.

FERNANDO

Je boirai ce que Céleste boira.

DON JUAN

Du champagne, Fernando. Chacun boira au bonheur de chacun. Fernando... *Fernando sortira des coupes et versera le champagne.*

CÉLESTE

Nous boirons tous à votre santé.

DON JUAN

A ma santé ? En suis-je le maître ? Non. Mieux vaut boire au bonheur. Il dépend de nous.

CÉLESTE

Mon bonheur dépendra de vous, Don Juan.

HÉLÈNE

Ma santé aussi.

CÉLESTE

Sans vous que serais-je ?

HÉLÈNE

Que serions-nous ?

CÉLESTE

Je vous dois tout. Vous m'avez tout appris.

DON JUAN

Vous ne me devez rien. Et je ne vous ai rien appris.

CÉLESTE

Si, Don Juan. Vous m'avez appris que l'étreinte n'est pas l'amour. Je me croyais intelligente et je ne vous ai pas compris. Je me pensais vertueuse et je vous sacrifiais ma vertu. Je me jugeais fidèle et je rompais ma promesse donnée à Fernando.

HÉLÈNE

Vous m'avez délivrée de l'esclavage sentimental, le pire qui soit. Je vous dois la raison que j'ai retrouvée, et ma liberté. Je suis devenue celle que j'aurais dû être.

CÉLESTE

Vous m'avez appris à me méfier des mots...

HÉLÈNE

Des gestes...

CÉLESTE

Je me méfierai désormais des corps sans âme...

HÉLÈNE

Et moi, des âmes sans corps...

DON JUAN

Je ne vous ai rien appris et vous ne me devez rien. *Acceptant le champagne que lui sert Fernando.* Vous me chantez de fort belles litanies, mais trop est toujours trop. Et cette coupe déborde, Fernando. Comme vos compliments.

CÉLESTE

Si nous avons un garçon, il portera votre nom.

DON JUAN

Le malheureux ! S'appeler Don Juan ! Non, Céleste ! Mon nom n'est pas un nom. A chaque siècle suffit son Don Juan. Et chacun son amour ! J'ai déjà trop fait parler de moi.

CÉLESTE

Votre générosité, votre clémence, votre bonté...

DON JUAN

Les litanies reprennent ?

FERNANDO

Vous auriez pu m'humilier.

DON JUAN

Et après ? Humilier les gens les corrige-t-il ? Etre méchant avec quelqu'un le rend-il meilleur ? Non, un vice n'en corrige pas un autre. Et je me garde bien de juger de tout au gré de mon humeur ou de mes préjugés. Je n'exige de personne qu'il soit autre que ce qu'il est. Tu étais petit, Fernando. Pouvais-je te demander d'être grand ? Tu avais les yeux bruns, Céleste. Pouvais-je t'en commander des bleus ? Et toi, Hélène, tu étais blonde, je t'ai prise comme tu étais. Ce n'est pas la nature qui est déçue, c'est nous qui la faisons déchoir. Notre ignorance se pose des problèmes. Notre vanité se quête des qualités. Et nos préjugés trouvent réponse à tout. Le plaisir est-il un problème ? Non. Mais l'amour en est un. Le plaisir rend-il malheureux ? Non. C'est l'amour qui crée l'inquiétude, le désespoir, le chagrin. J'aurais pu suivre ma pente naturelle, qui était aussi de m'inquiéter. Il m'a suffi d'aimer la nature pour aimer la vie, comme il m'a suffi d'aimer la vie pour en aimer les êtres. Ce carrousel de corps avec lesquels j'ai tournoyé m'a préservé de bien des peines et de bien des souffrances. Même la mort dont je sens la présence ne me souffle pas au visage sa mauvaise haleine habituelle. Je mourrai proprement. Et si je ne craignais de vous scandaliser...

FERNANDO

Nous scandaliser ? Mais comment ?

DON JUAN

En vous disant simplement que j'ai été heureux, et à peu de frais, sans beaucoup d'efforts. Non pas avec de l'argent, j'en avais peu. Non pas avec de la gloire, je n'en ai aucune, mais à me rappeler

un petit syllogisme qui n'a l'air de rien et qui est au commencement de la vie. J'ai été heureux quand j'ai su que j'étais mortel. Ce qui nous rend ambitieux, cruels, méchants, impitoyables, c'est le désir insensé, le suprême orgueil de nous croire immortels. Immortel? Pourquoi le serais-je? Et qui en déciderait? Vous? Moi?

CÉLESTE

Pourtant, monsieur, nous nous souviendrons toujours de vous.

HÉLÈNE

Comment vous oublier?

DON JUAN

Qu'ai-je accompli de mémorable? Mon bonheur? C'est si simple mais si fragile, aussi fragile que ce pauvre cœur. *Il bâille.*

FERNANDO

Vous êtes fatigué.

DON JUAN

Un peu. La journée a été rude.

CÉLESTE

Nous reviendrons demain.

DON JUAN

C'est cela. Revenez demain. Ce n'est pas que j'aie sommeil. Non. Je me sens même lucide, lucide comme jamais je ne le fus. Un tel jour devrait être celui de la première page de mes mémoires, Fernando! Si Céleste y consent...

CÉLESTE

Fernando est votre secrétaire.

DON JUAN

Je ne le garderai pas longtemps. Je lui dicterai une page ou deux, pas plus. Une sorte d'avant-propos.

HÉLÈNE

Alors, à demain, Don Juan.

DON JUAN

A demain, Céleste, Hélène.

CÉLESTE

Bonne nuit.

DON JUAN

Que les étoiles guident vos rêves !
Hélène et Céleste sortent ensemble.

DON JUAN

Es-tu prêt, Fernando ?

FERNANDO

Il est allé s'asseoir, comme au premier acte, à la table de travail, stylo en main. Oui, monsieur.

DON JUAN

Il allume une cigarette qu'il éteindra après quelques bouffées, tout en se promenant. J'entreprends mes mémoires sans aucune arrière-pensée de gloire littéraire, car je ne suis pas un écrivain. Point. Un temps. A mon âge, dans mon état, il serait ridicule de me gonfler comme une baudruche, alors que je suis près de crever. Point. Je dicte trop vite ?

FERNANDO

Écrivant. Non, monsieur.

DON JUAN

Un temps. J'ai eu ma part de plaisirs, de solitude, d'ennui. J'ai été sensuel, voluptueux, virgule, jamais obscène. Souligne jamais obscène...

FERNANDO

Jamais obscène. *Il écrit toujours.*

DON JUAN

Si la nouvelle de ma mort provoque chez les femmes une hystérie collective, je m'oppose à ce qu'elles se consolent en s'attendant à mon corbillard.

FERNANDO

La phrase est compliquée, monsieur.

DON JUAN

Écris plutôt ceci : je défends aux femmes qui m'ont connu de tirer mon corbillard. Une bonne vieille jument fera mieux l'affaire, virgule, les animaux se comportent, en pareilles circonstances, avec plus de tenue.

FERNANDO

Avec plus de tenue. Point.

DON JUAN

Point. Je répudie ma correspondance. J'ai écrit des lettres comme un étudiant se débauche, moins par plaisir que par ennui. A la ligne. *Il va s'asseoir dans son fauteuil, éteint sa cigarette. La pièce est plongée dans la pénombre, il n'y a que le bureau de Fernando qui est éclairé.* J'étais changeant avec constance. Je n'ai jamais eu beaucoup d'espoirs mais de l'idéal. Point. Je ne fus pas religieux, virgule, mais j'ai eu foi... *Il pousse un gémissement. Fernando n'écrit plus et regarde du côté de Don Juan.*

FERNANDO

Qu'avez-vous, monsieur ?

DON JUAN

Rien. *Un temps. Sa tête s'incline. Fernando se lève aussitôt, marche rapidement vers Don Juan, immobile. Il lui prend la main. Le rideau devra tomber ainsi.*

Rideau.

Montréal, juin-septembre 1953.



LES MONTRÉALAIS

Pleurs, pleurs...

A midi, la circulation s'intensifie : les tramways se suivent de près, les camions rouges, les taxis jaunes et noirs des vétérans, les autos de toutes marques, les autobus qui s'arrêtent en glissant et grinçant ; on a du mal à traverser la rue Sherbrooke entre l'avenue Atwater et l'avenue Victoria ; plus à l'est, n'en parlons pas, elle est *bloquée solide*.

Une mère pousse un carrosse de bébé où entre deux sacs de papier brun bondés de victuailles paraît la frimousse chérie. Les supermarchés engloutissent et renvoient les acheteurs surabondants. Au parc il y a des chiens-chiens, des enfants qui ne se sentent plus de faim, des pigeons, des écureuils. Amours d'écureuils ! L'un a la queue élimée, l'autre est si effronté qu'il saute sur les gens pour avoir des noix ; un autre est albinos, un très rare spécimen que ses congénères chassent dès que quelqu'un s'amène avec des cacahuètes — c'est comme dans la vie : il faut ressembler plutôt plus que moins à la masse, sinon, pas de cacahuètes — et des moineaux, et des oiseaux dont presque personne ne sait le nom, et de la boue, et des feuilles mortes. On va, on s'interpelle. Les écoliers vident les écoles. Les grands garçons ont l'air frais, une voix qui casse encore, parfois. Les moyens et les petits ont des balles, des billes, des osselets, des yo-yos, des sifflets, des « comics », de la gomme-baloune, des révolvers à pétards ou bien à eau, des jeux, des farces, des attrapes ; ils courent, ils tournent sur eux-mêmes, ils crient. Un conseil : ôtez-vous de leur chemin. On reconnaît les filles des écoles catholiques à leurs bas longs et beiges et les filles des écoles protestantes à leurs chaussettes de laine blanches et à leur jupe courte. C'est l'heure où l'on regarde devant soi, que l'on songe à rentrer, à manger, à

faire halte. Nul ne se promène. C'est vraiment le milieu du jour. Il reste encore plusieurs heures avant qu'une autre journée soit finie, ou perdue ; avant que l'on pense : enfin ! ou, déjà ! Il reste encore le temps de fuir, de prendre, de gagner, de trouver, de se sauver, de changer complètement son existence.

* * *

Réjane, pourtant, qui revient à la maison, se dit que sa vie est gâchée pour toujours. Elle se sent faiblir. C'est épouvantable, épouvantable. Que faire ? Comment leur apprendre cela ? Elle frissonne, elle transpire, elle rougit sûrement. L'examine-t-on ? Non. A moins qu'elle ne soit blanche comme un drap. Près de ce banc-ci, il n'y a personne. Elle se laisse tomber sur le banc. Elle porte la main à ses yeux. Oh ! Quelle honte ! Ses yeux bougent vite, affolés par ses pensées comme des souris par un chat qui les guette et qui saute. Et son cœur bat vite aussi. Il lui paraît qu'elle demeure au même endroit très longtemps. Elle regarde l'heure à sa montre. Ça ne fait pas cinq minutes qu'elle est là. Elle se ramasse toute sur elle-même et puis se met debout. Elle a eu l'impression de bondir. Aussi bien régler la question sans plus tarder ; courage ! Elle marche, marche, marche. Elle traverse la rue sans se faire écraser : c'est miracle. Elle arrive devant la porte. Elle sort sa clef.

* * *

— Eh bien, ma Réjane, quoi de neuf ? demande monsieur Bélisle. Il tient le *Devoir* à la main. La venue de sa fille l'arrache, le front encore tout renfrogné, à la lecture d'un éditorial sur les minorités canadiennes-françaises des Provinces de l'Ouest, à qui on fait subir, selon la coutume, toutes sortes de sévices moraux. Il se rassérène en voyant sa fille qu'il n'attendait pas.

La bonne sert la soupe aux tomates.

— Apportez une assiette, s'il vous plaît, Gemma, dit madame Bélisle. Une troisième assiette. Elle ôte le couvercle du bain-marie, jette un coup d'œil sur les pétoncles et revient à la salle à manger.

Réjane s'est lavée les mains dans le *powder-room* rose et bleu attenant à l'office et rejoint ses parents autour de la table. Chacun prend place.

— T'as bien la face longue ! fait monsieur Bélisle à sa fille. Pas de bonne humeur ? Es-tu malade ?

— Non, papa.

Madame Bélisle raconte que Maurice dînera dorénavant au collège, parce que la saison du hockey va commencer bientôt, qu'il fait partie de l'équipe, que les joueurs s'entraînent surtout durant la récréation du midi.

— C'est bien pire, reprend Réjane, car en dépit de son visage fermé, ses parents ne la questionnent plus ; ils ne semblent pas étonnés de ce qu'elle soit revenue à la maison alors qu'elle devait passer la journée en ville. C'est encore bien pire, papa.

— Qu'est-ce qui est pire ? demande madame Bélisle.

— Qu'y a-t-il donc, ma belle ? dit monsieur Bélisle. Mais il est distrait. Le billet de *Zadig* traite avec ironie la question de l'Union Jack et du *God Save the Queen* : doit-on rester assis, par nationalisme, quand on joue l'hymne britannique, ou bien se lever, par politesse.

— Mange, mange, Arthur, pendant que c'est chaud. Mange, Réjane.

— C'est bien bon, maman.

— Tu n'y a pas goûté !

— Je n'ai pas faim. J'ai comme un vacuum en dedans, ici. Si vous n'avez pas deviné, je vais tout vous dire.

— Tout nous dire quoi ? Deviner quoi ? font ensemble monsieur et madame.

— Jean-Charles... a cassé avec moi. Je ne suis plus fiancée. Je ne me marierai jamais. C'est incroyable, hein ?

Monsieur Bélisle avale une cuillerée de soupe. A-t-il bien entendu ? Sa femme, la cuiller suspendue au-dessus de l'assiette, a les yeux sur lui. Elle redoute qu'il ne contrôle mal son irritation. A la fin, il ne la contrôle plus du tout et elle se déverse comme une gouttière sur la tête de sa fille.

— Ben, voyons donc ! Qu'est-ce que tu me chantes là ? Tord-nom ! Encore une autre affaire. (Ceci est une allusion obscure, sauf pour lui, à la lettre d'un lecteur qui se plaint qu'on ne lui parle qu'anglais sur les chemins de fer nationaux.) Je ne te comprends pas. Où est-il, Jean-Charles ?

— Je l'ai vu tout à l'heure. Je viens de le voir. Je suis allé à son bureau pour lui demander de choisir le service à thé, avec moi, le service que grand'maman veut nous donner ; elle m'a dit d'aller choisir celui que... maintenant, il n'en est plus question, évidemment. Il m'a invité à luncher au Cercle. Bon, alors, on y va. On commande. Bon, ensuite...

Les mots ne sortent plus.

— Le service à thé, ta grand'mère, le lunch au Cercle, tout ça m'a l'air bien mélangé. Mais parle ! Continue ! Explique-toi ! ordonne monsieur Bélisle. Sans doute enrage-t-il de ne pouvoir blâmer un Anglais, en cette déplaisante occurrence.

Madame Bélisle va prendre Réjane par le cou.

— Pleurs, pleurs ma petite fille. Détends-toi, lui conseille-t-elle. Tu nous raconteras ça plus tard. Pleurs, chère, ça te soulagera.

Réjane se dégage.

— Non, maman. Je n'ai pas envie de pleurer. Ce qui m'arrive est incroyable. Je ne réalise pas encore que c'est vrai.

— Ça ne peut pas être vrai, tonnerre ! s'écrie monsieur Bélisle. La vie n'est pas un roman-savon. Vous vous êtes disputés, querelle d'amoureux, coups de bec, pas plus grave que cela.

— Bien oui, tu es nerveuse. Ça te ferait du bien de pleurer. C'est énervant de préparer son mariage. Tu t'imagines toute sorte de choses...

Réjane repousse son assiette.

— Excusez-moi. Je ne mangerai pas. J'aurais dû attendre la fin du repas pour vous parler. Je n'aurais pas dû revenir à cette heure-ci. Je vous coupe l'appétit.

— Il faut plus que ça pour m'empêcher de manger, dit monsieur Bélisle et pour bien se le prouver, il engloutit le reste de sa soupe

à toute vitesse et laisse tomber la cuiller dans la porcelaine avec grand bruit. — Tiens...

Il se lève et va tirer une bouteille du petit bar en acajou. Il verse trois doigts de scotch dans un verre et le tend à sa fille.

— ... Bois ça. Un p'tit coup, c'est parfois plus nécessaire qu'agréable. Avale ça d'un trait. Tu vas passer du blanc au rouge vif le temps de le dire. Alors, c'est vrai? Dis bien tout à ton père.

Il a repris son sang-froid. Il est de nouveau son maître ; le chef de famille. La politique l'excite, le renvoie d'un problème à l'autre comme une balle, mais pour sa famille, il est comme un chêne agrippé au sol qui nourrit bien toutes ses branches.

— Jean-Charles a brisé vos fiançailles? poursuit-il. Hum ! T'a-t-il donné une raison? Laquelle? Il faut qu'elle soit sérieuse.

— Non. Pas de raison.

Réjane avale le whisky et grimace.

— Merci, papa. Aucune raison, c'est-à-dire rien que l'on puisse considérer comme une raison. Nous attendions les hors-d'œuvres. Il me dit : « Réjane, je pensais t'écrire, mais j'aime mieux, au fond, t'en parler en face. » J'oubliais de vous dire, maman, papa, que nous étions sortis de son bureau vers onze heures et qu'au Cercle...

— Tu es peut-être allé le voir trop tôt, Réjane, suggère madame Bélisle. Tu l'as peut-être dérangé dans son travail. C'est pour cela qu'il était de mauvaise humeur.

— Pas du tout, maman. Il m'avait demandé de passer à cette heure-là, le jour qui me conviendrait. Tu ne comprends pas...

— Laisse-la parler, intervient monsieur Bélisle.

— Et il n'était pas de mauvaise humeur. Il avait l'air... drôle, par exemple. Donc, au Cercle, nous avons eu le temps de boire deux cocktails. Je me souviens maintenant qu'il les a bus pas mal vite. Moi aussi, je suppose, pour le suivre, hein? Il avait l'air distrait, un peu embarrassé, enfin, drôle...

— Oui, oui, bizarre, curieux, étrange ; nous comprenons, continue.

— Excusez-moi si je me répète. Il me semble que je n'ai pas remarqué son expression, sur le moment. Je lui décrivais les derniers

cadeaux que nous avons reçus. Et puis, je lui ai raconté le *shower* de linge de maison que Dorothée avait organisé, mardi. À un moment donné, il m'a dit : « Dans un *shower*, il est difficile de reconnaître la contribution de chacun, je suppose? » Je lui ai répondu que non, qu'il y avait une carte attachée à chaque paquet. Par exemple, Suzanne m'a donné des napperons brodés, Margot un ensemble pour la salle de bain... Toujours est-il que... Qu'est-ce que je disais, avant ça?

— Vous étiez à table. Vous attendiez les hors-d'œuvres.

— Non, Arthur. Tu la mélanges. Jean-Charles venait de lui dire qu'il était content de lui parler. Pauvre chouette ! Pleurs donc un peu !

— Je n'ai pas envie de pleurer, maman. Ça vient de m'arriver, il y a un peu plus d'une heure et il me semble que c'est loin, loin dans le passé... Ah ! oui, il m'a dit : « Franchement Réjane, je ne suis pas fait pour le mariage. Je n'ai pas... »

Pendant qu'il écoute sa fille, cette pauvre histoire débitée d'une voix saccadée, monsieur Bélisle entend aussi, comme en sourdine, ou plutôt, comme s'il venait de brancher sa radio sur deux postes à la fois, des phrases alarmantes au possible. DURANT LA PROCHAINE DÉCADE, LE CANADA FRANÇAIS COURRA SA DERNIÈRE CHANCE DE SURVIE. SOMMES-NOUS TOUJOURS DES PORTEURS D'EAU? LE MARTYR DE L'ACADIE PRÉSENT DANS NOS CŒURS. APRÈS LES NÈGRES DES ÉTATS-UNIS, LES CANADIENS-FRANÇAIS CONSTITUENT LA MAIN-D'ŒUVRE LA MOINS BIEN RÉNUMÉRÉE DE TOUTE L'AMÉRIQUE DU NORD. NOUS NE SOMMES PAS MAÎTRES CHEZ NOUS. Il a beau porter attention au récit de Réjane, il ne se peut désengager de tous ces titres en caractères gras qui assaillent sa pensée et ses sentiments. Il a l'esprit englué dans son journal favori, *Le Devoir*, le seul journal qui pense, eh oui, le moins lu de tous, naturellement. Il contribue à toutes les campagnes de souscriptions pour la défense, la sauvegarde, la survivance, le relèvement de sa race, de sa langue. Il est de ceux qui croient encore mordicus que la Langue est gardienne de la Foi.

Il est pour l'autonomie, la république, le drapeau bleu ; il préfère les Belges, traditionnalistes, lui a-t-on dit, aux Français, toujours un peu libre-penseurs. Il trébuche un tantinet sur les questions ouvrières ; les syndicats, les villes fermées, la *location* de nos richesses naturelles, tout ça n'est pas encore très clair pour lui, mais il veut être de son temps et il s'informe ; il lit son journal quotidien, de la première ligne à la dernière. Il ne lit même que ça. Et c'est déjà beau. Avec les réunions, les assemblées, les conférences et la télévision, qui est-ce qui a donc le temps de lire ? Mais cette unique lecture conditionne sa pensée de telle manière qu'il a, encore plus que d'autres, le complexe du vaincu, de l'occupé, du résistant. C'est un infatigable revendicateur.

— « ... La vocation. Je te rendrais malheureuse. » Il m'a dit ça comme ça. Il espérait que j'allais comprendre. Il m'a juré qu'il n'aimait personne d'autre, que j'étais la fille la plus épatante, qu'il n'avait rien à me reprocher ; je vous passe le reste : des compliments, des excuses, des regrets, des ci et des ça. Il a parlé de vous deux ; beaucoup d'éloges pour vous deux : les beaux-parents idéals. Il m'a dit que j'étais cent fois trop bien pour lui, que je n'aurais pas de mal à trouver quelqu'un de cent fois mieux que lui, que je le remerciais un jour de sa décision, une décision bien pénible pour lui, enfin qu'il ne pouvait tenir parole, que je devais reprendre ma liberté, que nous resterions amis, que je pouvais conserver sa bague en souvenir... Je l'ai encore, tiens ! J'ai oublié de la lui rendre. J'étais comme assommée...

— Garde-là ! s'écrie monsieur Bélisle. Tu la revendras, si tu veux. Attends un peu ; je vais lui en faire, moi, des cassages de fiançailles avec ma fille.

Certes, le *Devoir* lui met quotidiennement le nez dans la situation précaire du groupe ethnique auquel il appartient. Il s'en émeut, il s'en agace ; quelquefois il désespère en secret. Mais, quand même, il n'est pas seul contre l'ennemi commun. Il est membre de la Société Saint-Jean-Baptiste, il fait partie du Club Richelieu, de la Ligue d'Action Nationale, de la Ligue du Sacré-Cœur, du Bon Parler Français. Il collabore, il appuie de son mieux et par cela et par

tout son irréprochable mode de vie, il tend à la considération de ses concitoyens ; et, avec une minorité qu'il croit être l'élite dirigeante, il s'oppose à ce qu'on l'assimile malgré lui au bloc anglo-saxon. Il n'en demeure pas moins que son orgueil est irrité tous les jours ; mais d'être rejeté de la sorte par l'un des siens l'humilie davantage. Sa figure se fige.

— Après ?

— Après ? Moi, je ne disais rien. Le garçon est arrivé avec le plateau de hors-d'œuvres. J'ai attendu qu'il nous serve et qu'il s'en aille. Et puis j'ai demandé à Jean-Charles s'il y avait longtemps qu'il pensait comme cela. Il m'a répondu que oui, qu'il y pensait de plus en plus depuis le dîner des fiançailles.

— Oh ! Pauvre petite fille ! fait madame Bélisle. Elle n'est que mère. Elle ne songe qu'au chagrin de sa fille, car elle ne lit jamais que les recettes de cuisine et le carnet mondain. Avec les réunions des dames patronesses, les assemblées, les conférences, la télévision, etc., les femmes de son monde n'ont pas non plus le temps de lire. Elle est toute à sa famille et n'a pas d'autres préoccupations. Son mari, en revanche, est préparé à toutes les catastrophes possibles et imaginables du fait qu'il est Canadien français, *et fier de l'être, monsieur*. Mais aujourd'hui ce n'est pas sa dignité de Canadien français qui est en cause. Son ex-futur gendre n'est pas anglais ou étranger ; ou protestant. Encore une fois, c'est un homme du même milieu que lui. Qu'y comprendre ? Momentanément désarçonné, monsieur Bélisle garde le silence.

— Alors je lui ai demandé pourquoi il ne m'avait pas averti plus tôt, avant la publication des bans, par exemple, avant que les invitations ne soient lancées. Il m'a dit qu'il ne le savait pas, qu'il avait tâché de tenir jusqu'au bout, de se raisonner, mais qu'il s'apercevait de plus en plus qu'il m'aimait comme une amie, comme un copain, pour sortir mais pas comme on doit certainement aimer une femme... Il n'était pas affectueux, vous savez ; je croyais que c'était de la réserve. C'est épouvantable ! Il m'a dit qu'il n'était peut-être pas normal, qu'il n'avait jamais su au juste ce qu'il voulait dans la vie, qu'il irait consulter un psychologue.

— Ah ! oui. C'est épouvantable ! fait madame Bélisle. Au moment que la bonne entre avec le poisson, elle éclate en sanglots.

La bonne sort rapidement.

— Voyons, pauvre maman. Prends sur toi.

Monsieur Bélisle éclate aussi, mais en paroles.

— Ton trousseau, ton ameublement, les cartes gravées, il paiera tout, tout et tout. Et tes photos de fiançailles. Et plus. Et tout le dommage que ça peut faire à ta réputation, à ma réputation. Attends un peu. Un beau procès.

— Non, non. Pas de procès, papa !

— Je vais toujours bien lui faire peur, tord-nom !

— C'est un scandale, dit madame Bélisle. Mon Dieu, mon Dieu ! Je pensais que c'était un bon garçon, moi, Jean-Charles. Qu'est-ce que les gens vont dire ?

— Ils diront ce qu'ils voudront. Je ne me laisserai pas faire par un morveux, une espèce de fils à papa, un fifi peut-être ; tiens, ça doit être ça, en effet ; un Mange-Canayen... Quand on dit que les Canadiens n'avancent pas parce qu'ils sont trop occupés à se manger la laine sur le dos, tu en as la preuve. Un névrosé, une tête folle... Il va trouver ça dispendieux, les changements de programme ! Quant à toi, ma Réjane, tu ne vas pas regretter ce vaurien-là, j'espère. Les hommes sont comme les tramways : si on en manque un, on prend celui qui vient après. Je te garantie que ça ne sera pas bien difficile de remplacer un numéro pareil. Ça ne tient pas debout ! Une belle fille, bonne famille bien pensante, loin d'être dans la rue... Je suis encore capable de défendre ma fille, il va l'apprendre à ses dépens. Des contrats comme je pouvais lui en faire donner, il n'en verra pas souvent passer dans son bureau. Tu vas voir comment je vais l'arranger. J'ai des influences, je sais m'en servir. A part ça, Annette, tu vas aller t'expliquer avec la mère de Jean-Charles.

— Maman, non ! Je t'en prie ; n'y va pas. J'en mourrai.

— L'une avec ses grands mots, l'autre avec son mouchoir : les femmes sont toutes les mêmes. C'est bon. Je lui parlerai moi-même, à cette femme-là, pour lui demander comment elle a fait son fils.

Si le père vivait, ça marcherait autrement, je vous en passe un papier. Je téléphonerai à mon avocat tout de suite après le dîner. Mangez, mangez. Il faut des forces pour lutter dans la vie.

— Je ne peux pas manger, papa, dit plaintivement Réjane. On devra remettre tous les cadeaux...

— Pleurs donc un peu, ma petite fille. Tu vas voir comme ça fait du bien.

— Laisse-la, à la fin, Annette. Tu constateras qu'elle n'a pas la larme facile. Elle me ressemble. D'abord, Réjane, tu vas aller te promener chez ta tante, à Ottawa, pour une quinzaine de jours. Il y a longtemps qu'elle veut t'avoir. Ici, nous allons nous occuper de tout. Quand tu reviendras, tout sera rentré dans l'ordre ; tu recommenceras à neuf. Hein ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Réjane n'en dit rien ; elle est prête à tout. Elle se laissera faire.

— Au fond, je ne me plains pas trop de te garder plus longtemps avec nous autres. Ce n'est pas rose de perdre sa fille unique, et quand elle se marie, on a beau dire, on la perd toujours un peu.

La fille à son père, la « sienne ». Avant d'être catholique, avant d'être Canadien français, monsieur Bélisle est père ; ceci est une admirable certitude, c'est quelque chose de tellement fondamentale qu'il en est à peine conscient ; il n'a certes jamais réfléchi à cela, mais d'abord, il est un homme et un père et c'est sa fierté d'être père qui le sauve. Depuis la naissance de Réjane, il se console de tout ce qui le tracasse dès qu'il songe qu'il a participé à la création de cette merveille ; *c'est beau, c'est fin, ça sait tout faire, et c'est presque trop intelligent*. Il aime bien ses fils, mais sa fille...

— Ça me faisait quelque chose aussi de te voir partir si vite.

Réjane a le nez dans son assiette et son regard se fixe sur un point quelconque. Son père, attendri, tend la main et lui tapote les cheveux. Alors elle se pince les lèvres et sort de table avec précipitation ; elle se jette dans l'escalier, le monte elle ne sait trop comment et s'enferme dans sa chambre, une vraie chambre de jeune fille, avec des meubles blancs garnis de nylon à fleurs roses.

Hélas ! Elle ne s'en ira donc pas dans une semaine, ainsi qu'elle l'avait cru ? Elle ne la quittera donc jamais, cette bonbonnière à

volants qu'elle déteste parce que c'est précisément une chambre de jeune fille et qu'elle en a assez, assez d'être une jeune fille ?

En bas, madame Bélisle est allé mettre sa joue contre celle de son mari et lui répète : « Ça va lui passer vite, Arthur. Ne te fais pas tant de bile ; elle se consolera plus vite que tu ne penses. »

En haut, Réjane s'écrase dans un fauteuil et pleure à chaudes larmes. Bien sûr. Son père est content, au fond, qu'elle ne parte plus. Pauvre gros papa qui ne comprend rien. « *Ça me faisait quelque chose aussi, de te voir partir si vite.* » Réjane n'en peut plus de chagrin. Elle en crierait si elle n'était si bien élevée.

— J'ai vingt-sept ans, pense-t-elle. Personne ne veut de moi. Je vais rester toujours ici, vieille fille, vieille fille...

Ici, Léon Duranceau

... Oui m'man... non. Non. Charles est absent. Je travaille dans son bureau, là... Je ne rentrerai pas souper. Je suis bien pris ce soir, m'man. C'est bon. A plus tard. Bye-bye.

* * *

Allô ? Exdale 8770 ? Ici, c'est Léon Duranceau qui parle... Bien, le concierge m'a laissé un mot à cet effet. Est-ce que Gérard est là ?... Est-ce qu'il est là, Gérard ?... C'est bon... Allô, allô, Gérard ? Je ne te dérange pas trop ?... As-tu parlé à Paul-Émile ?... Oui ? Et puis ?... Écoute, là, j'ai la permission d'adapter la pièce, l'auteur est en procès avec ses éditeurs ; pour le moment, je n'en sais pas plus long... C'est important en diable pour moi, mon vieux... Parce que je ne peux pas accepter autre chose avant que vous ayez pris

une décision pour ou contre. On me sollicite de toute part et j'envoie tout le monde au balai... Je ne peux pas rester sur la clôture éternellement... Oui, c'est ça... J'ai du pain sur la planche tant que tu en veux mais je suis mordu pour monter ça et en attendant vos appoints, je ne travaille pas... T'es pas sérieux? Ça fait trois jours que je t'en parle... Veux-tu qu'on discute de ça en dînant, ce soir?... Ah? J'étais engagé mais si tu avais été libre, je me serais dégagé pas trop difficilement... Non?... Bon. Et demain?... Bien, demande à Paul-Émile et fais ça vite, hein? Je ne serai pas toujours disponible. Tu me rappelles demain matin?... C'est bon... J'attends ton téléphone... A bientôt, mon vieux... et n'oublie pas d'en parler à Paul-Émile, hein?... C'est ça... Salut!

* * *

Oui; mademoiselle Marino est-elle là, s'il vous plaît?... A quelle heure l'attendez-vous?... Il n'y a pas de message, c'est personnel... Mon nom? Heu... non... je rappellerai plutôt tout à l'heure, Je ne suis pas chez moi... Merci.

* * *

Allô? Monsieur Plantin, s'il vous plaît... De la part de Léon Duranceau... C'est urgent et personnel... Je ne suis pas chez moi, il ne pourra pas me rappeler... Dans combien de minutes puis-je le rappeler?... Très bien, je vais attendre.....

.....

Allô? Bonjour, monsieur Plantin. Ici Léon Duranceau. Comment allez-vous?... Pas mal merci, merci. Dites donc, monsieur Plantin, avez-vous du nouveau pour moi, aujourd'hui?... Non?... Voulez-vous que je passe à l'agence, cet après-midi... Et à l'heure du souper... Tudieu! Vous êtes occupé tous les soirs, ces temps-ci!... Bien, j'ai plusieurs choses en vue, par exemple, on insiste pour que j'adapte la pièce de... Je n'ai pas seulement des adaptations, monsieur Plantin... Pas du tout; tenez, j'ai une serviette pleine de

projets, d'idées extraordinaires... Je ne peux pas écrire mille textes sans savoir si vous allez en accepter un, non?... Si vous pouvez me recevoir tout à l'heure, j'ir... Demain?... Après-demain?... Quand d'abord?... Je passerai vous voir demain... Quand reviendrez-vous de Sherbrooke?... Alors, est-ce que vous me ferez signe dès votre retour?... C'est parce que je voudrais vous montrer mon début d'adaptation... Bien, Paul-Émile Crépeau me disait ce matin que vous aviez un besoin urgent de... Justement, lui et Gérard Laframboise voulaient que je leur parle de ça, ce soir. On aurait dîné ensemble au « 400 », mais j'étais pris ; et pour vous voir, monsieur Plantin, je me serais dépris... Je le regrette beaucoup pour moi. Pour vous aussi, vous savez... Ah ! Évidemment, il y a plusieurs agences qui me sollicitent, mais j'ai un faible pour la vôtre... hein?... Vous faites du meilleur travail que n'importe qui, sans vous vanter et je serais prêt à travailler pour vous à des conditions même moins intéressantes... Ça vous intéressera sûrement quand vous l'aurez vu... Pardon?... Oui, alors, à bientôt, monsieur Plantin et excusez-moi de vous avoir retardé... Au revoir.

* * *

Madame Martin, je vous prie... monsieur Léon Duranceau... Bonjour, madame, heu, me reconnaissez-vous?... Léon Duranceau, un ami de monsieur Plantin ; un protégé devrais-je dire... Il ne vous a pas encore parlé de moi?... Duranceau... Léon Duranceau. Je vous ai rencontré à la radio, il y a un mois, je croyais que... Monsieur Plantin m'a dit que vous aviez peut-être besoin d'aide pour vos adaptations commerciales et j'ai pas mal d'expérience... Bien, j'ai fait déjà deux textes pour le poste de Granby, l'année dernière... Oui, madame, je suis Montréalais mais je voyageais dans les Cantons de l'Est pour une compagnie de savon et on a eu besoin d'un traducteur et à la dernière minute, je me suis offert à leur rendre service... Compliqué? Je peux vous expliquer... Non. Oui, c'est tout, mais j'ai des idées plein la tête et comme je ne voyage plus, j'ai pensé me lancer dans le métier de scripteur et d'adaptateur ;

mes vieux amis Laframboise et Crépeau m'ont pas mal encouragé... C'est le hasard, chère madame... J'avais un ami annonceur à Granby et il m'a donné une chance... C'est-à-dire qu'il s'arrangeait bien avec le réalisateur et de fil en aiguille, je lui ai fait deux textes pour qu'il voie ce dont j'étais capable et il me les a passés... Non, mais j'ai toujours rêvé d'écrire pour la radio et pour la télé. Monsieur Plantin m'a dit que vous aviez déjà encouragé plusieurs jeunes et j'ai pensé me recommander de lui... C'est hier ou avant-hier qu'il m'a parlé de ça... Rien pour le moment?... Oh ! vous savez, c'est dur de percer quand personne ne vous aide... Bien, si c'était possible pour vous de me recevoir, je vous montrerais ce que j'ai, mes projets, un début d'adaptation... Une pièce hongroise, madame... Elle a été traduite en France ; je ne sais pas le hongrois, malheureusement... C'est d'un très grand auteur inconnu, Férenc Lukas... Oui, je sais bien que vous vous spécialisez dans le script commercial, mais la littérature, c'est la littérature n'est-ce pas?... Aujourd'hui, il n'y aurait pas moyen?... Et quand, chère madame?... C'est-à-dire que, si cela ne vous dérange pas trop, j'aimerais mieux vous le porter moi-même ; je n'ai pas de copie propre, vous comprenez?... Eh bien, je tacherai de le mettre à la poste, mais ça ne vous dira pas autant que si je pouvais vous expliquer tout ça moi-même, de vive voix... Je comprends... Entendu, chère madame, je vous rappellerai dans quelques jours... Au revoir et merci, madame.

* * *

Allô, Gérard ? Mon téléphone a été occupé tout le temps et je pensais que si tu avais voulu m'atteindre, tu ne l'aurais pas pu... Oui, tu m'as dit demain, mais si Paul-Émile était revenu... Écoute, mon vieux, Plantin est très très impressionné. Il partait pour Sherbrooke mais je dois le voir dès son retour... Il va sauter dessus, c'est tout... Et je voulais te dire aussi que la puissante madame Martin s'intéresse à moi... Oui... elle a entendu parler de moi par Plantin... Tu parles si c'est en bien... Hein?... Elle voulait quasiment m'enlever... Elle m'a déjà vu, tiens ! Je lui ai répondu que j'étais engagé

ce soir... Ouais. On appelle ça *playing hard to get*, mais sans farce, je me libérerais assez facilement si tu n'étais pas trop pris... Bon, bon. Alors, salut, Gérard.

* * *

Mademoiselle Marino, s'il vous plaît. Allô, Marie Marino?... Bonjour. Reconnaissez-vous ma voix?... Je ne vous ferai pas languir : Léon Duranceau... Vous ne vous attendiez pas de recevoir mon coup de fil si vite, peut-être... Etes-vous aussi belle qu'hier?... O.K. Avant-hier. Etes-vous aussi jolie tous les jours?... Moi, je ne dis que la vérité, mademoiselle... Il me semble que vous n'êtes pas d'aussi bonne humeur que vous devriez l'être... Ah ! Vous n'êtes pas triste, au moins ? On dit que les comédiennes n'ont pas de cœur, mais si c'est vrai, vous avez de trop beaux yeux pour n'être pas une exception... Je ne suis pas aveugle. Je ne suis pas sourd non plus et vous avez un petit ton de lassitude dans la voix... Pardon?... Ah ! Je croyais que vous aviez répondu quelque chose... Non ? Que les femmes sont mystérieuses quand elles se taisent. Et je ne vois pas du mystère partout. Je suis un réaliste sous mes dehors de grand idéaliste... Comme vous êtes aiguichante quand vous dites *ah* sur ce ton. Écoutez-moi. Je sais que vos admirateurs cherchent à faire le vide autour de vous, alors, si on leur jouait un bon tour, hein?... Vous ne savez pas ce dont je parle ? Oh ! Que les femmes sont coquettes ! J'ai envie de vous enlever... Vous riez divinement... Laissez-moi finir... Vous enlever pour dîner en ville avec moi... En l'honneur d'un tas de choses agréables qui m'arrivent : nouveau travail, nouveaux contrats ; toutes les portes s'ouvrent. La vie est merveilleuse ! Qu'en dites-vous?... Oui, je sais bien que vous êtes déjà engagée ce soir. Pourquoi dites-vous *prise*, hein ? *Je suis prise*. C'est une phrase qui va me faire rêver. Vous ne voulez pas vous libérer en ma faveur, ce soir, dites ? Mes projets sont en voie de réalisation, au-delà même de mes espérances et il faut que vous m'aidiez à fêter ça, chez Pépé par exemple, en tête à tête, et après on irait danser... Quel dommage !... Vous ne le pouvez vraiment pas?... Avec votre réalisateur et Bernard Neuville ! C'est gentil de

me le dire. Et qui est votre réalisateur?... Non. Je ne le connais pas encore. Et c'est même curieux que vous le voyiez ce soir car Paul-Émile Crépeau voulait me le présenter hier... Si je connais Paul-Émile ! Un ami de collègue, un vrai copain. Lui, Gérard Laframboise et moi sommes toujours ensemble. Eh bien, belle Marié, s'il n'y a rien à faire ce soir, je vous téléphonerai demain ou en tout cas, très très bientôt... Pensez à moi... Vous devriez mentir, ce serait si gentil... Au revoir.

* * *

Est-ce que je pourrais parler à monsieur Blain-Despâtis, s'il vous plaît?... Personnel... Léon Duranceau de la part de mademoiselle Marie Marino... Bonjour, monsieur. Je me présente : Léon Duranceau, scripteur... Voici : en causant avec mademoiselle Marino tout à l'heure, j'ai appris que vous diniez ensemble et Marie m'a laissé entendre que vous seriez intéressé par une série d'adaptations que j'ai commencé à faire en vue de la télévision... Bien, d'abord il y a une pièce traduit du hongrois, l'auteur est déjà célèbre en Europe... Férenc Lukas... Non ? Pourtant Jean Vilar a failli la monter dernièrement... Non ? Ensuite, une pièce russe... Tchékov... Celle-ci est moins connue que les autres ; et puis une autre de Pirandello... J'aimerais vous montrer ça. Vous pourriez juger plus vite et je passe justement par Radio-Canada cet après-midi... Demain, alors ? Quelle heure vous conviendrait?... C'est l'affaire de quelques minutes, vous savez et Marie a semblé convaincue que vous seriez emballé de mon projet... En tout cas, monsieur Blain, monsieur Despâtis, je veux dire, je passerai de toutes façons et si vous pouvez me recevoir... Très bien. Au revoir, monsieur.

* * *

Allô ? C'est moi, m'man. Je vais rentrer pour souper. A six heures et demie, sans faute, m'man... Oui. Certain, certain... Je passe par la bibliothèque prendre quelques livres et je m'en viens... A toute à l'heure, m'man.

La mère et la fille

La mère pensa : Elle m'en a fait trop. Ça ne sert à rien. J'peux plus la voir. Mais elle ouvrit pourtant la porte et Marielle lui apparut avec sa lippe, sa tête penchée, ses yeux méfiants levés vers elle.

— Entre, d'abord.

La mère fit un geste large en direction de la cuisine.

— J'ai pas fini de faire souper le p'tit. Vas-tu manger de la soupe avec moi ? Y a du macaroni, des fèves... Assis-toi donc en attendant.

Marielle ôta son foulard de tête et son manteau ; elle avait posé un gros paquet sur la table, au milieu de la pièce qui servait à la fois d'entrée, de salon et de passage entre les chambres et la cuisine. Elle regarda autour d'elle et dit :

— Tiens, les murs sont jaunes !

Le petit garçon qui l'entendit, s'écria :

— Dans la cuisine, c'est tout vert. Viens voir.

La mère s'excusa :

— J'ai pas fini le plafond. Je prends ça aisé. Mes reins vont pas pantoute. Au milieu, j'ai mis ça en jaune parce qu'avant c'était bien noir. C'est plus clair, ast'heur.

Sa fille ne lui répondit rien. Elle s'assit sur une des chaises en bois peint et alluma une cigarette. Elle détourna son regard du petit garçon qui lui souriait. Elle sembla s'intéresser aux tuyaux qui longeaient la plinthe en partant de l'évier, et au vieux linoléum qui ne couvrait pas tout le plancher de la pièce. La mère resta silencieuse, mais sans quitter Marielle des yeux apporta au petit du blanc-manger et de la confiture. Son anxiété faisait frémir sa bouche mince d'où rayonnaient maintes fines rides et lui donnait, aux sourcils, ce pli permanent.

L'enfant mangea, posant des questions auxquelles la mère répondait laconiquement ; puis, ayant fini, il se leva de table et alla s'asseoir sur un coussin, par terre, devant la télévision. Un chaton qui dormait dans une boîte à chaussures s'éveilla, s'étira et vint se frotter à lui.

— Un chat ! fit Marielle. Ça fait une personne de plus dans la maison. C'est lui qui prend ma place ?

— Personne prendra jamais ta place ici, dit la mère. Je trouve pas les moyens de te forcer à revenir, mais j'attends quand même.

— Attends pas, tu vas attendre trop longtemps.

— Tant que tu auras pas fini de ruiner ta vie.

— Ma vie c'est ma vie, hein ? C'est ma vie à moi ! La tienne, je t'ai pas empêché de la ruiner ! Est-ce qu'il y a eu quelqu'un pour te retenir ?

— Ce qui m'est arrivé, c'était pas de ma faute. Toi, tu sais que tu fais mal et tu fais mal pareil.

Marielle secoua les épaules et la tête comme pour secouer de sa conscience les justes reproches de sa mère et alluma une autre cigarette. Elle décroisa ses longues jambes, un peu trop minces, et s'étira et fit quelques pas dans la cuisine, et sur sa taille un peu trop fine resserra sa ceinture. Elle approcha son visage du miroir qui faisait pendant au calendrier, la fenêtre étant au milieu, et fit gonfler ses boucles châtaines.

— Tu es blême, dit la mère.

— J'ai été malade, malade toute la sainte semaine. J'ai laissé ma job.

— C'est bon ; viens te coucher.

— A sept heures ? Y a pas de saint danger. Je sais pas si je vas passer la nuit ici.

— Ah ? C'est bon ; viens manger.

— J'ai pas faim. C'est dans l'estomac que ça bloque.

La mère étala ses mains sur son ventre, par-dessus son tablier, comme pour les essuyer ces mains-là, sur le tablier, mais c'était plutôt un geste instinctif, un geste qu'elle n'aurait su analyser ni

comprendre, qui signifiait peut-être que les enfants ne sont en sécurité que dans le ventre de leur mère et que, quand on les sent, quand on les voit souffrir, on voudrait qu'ils soient encore entourés de sa chair et que le mal nous tue avant de les blesser. Elle retira la casserole du poêle où la soupe chauffait doucement et la servit.

— J'avais un bon morceau de bœuf, expliqua-t-elle. Il y a rien de plus fort que ce bouillon-là. C'est plus fortifiant que n'importe quel tonique.

Marielle s'attabla, prit du bouillon, en reprit une seconde fois. La mère sentait son cœur battre dans sa gorge ; elle s'affairait près du four, en ferma la clef, en sortit le plat de pâtes au fromage ; c'étaient des larmes et non de la vapeur qui lui embrouillaient la vue.

Sa petite mangeait comme si elle n'avait pas mangé depuis un mois et, en effet, il y avait presque un mois qu'elle n'avait pris de repas à la maison.

— Où c'est que tu manges, d'habitude ? lui demanda-t-elle pour regretter aussitôt sa question.

— Au restaurant. Quand il pleut, le soir, on se fait apporter du café et des sandwiches par le p'tit gâs de la logeuse.

— Ton lit est fait propre. Ça dérange pas pantoute si tu restes ici à soir, dit la mère, pour changer de sujet.

— On verra ça, dit Marielle.

Elle mangea de tout, presque en silence, et but une tasse de thé faible, pour finir, avec son dessert. Elle alluma une troisième cigarette et en offrit une à sa mère, qui l'accepta.

— Je vais digérer, dit Marielle, et dans une quinzaine de minutes, je ferai ta vaisselle.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le gros paquet ? cria l'enfant.

— Quel gros paquet ? dit la mère.

— Le gros paquet que Marielle a apporté et qu'elle a mis là, sur la table.

— C'est rien. C'est du linge pour laver.

— T'as bien fait, dit la mère. Je lave justement, demain matin, et j'avais pas grand'chose. Pierrot salit pas beaucoup, ni moi non plus...

Marielle écrasa son bout de cigarette dans le cendrier et ceignit un tablier de plastique avant de remplir l'évier d'eau chaude. Elle était vive ; en un tour de main toute la vaisselle du souper baignait dans l'eau savonneuse.

La mère se redressa peu à peu, une sorte de poids de plomb se soulevait peu à peu de sa poitrine, son front devenait plus lisse. Elle rangea les aliments dans la glacière et puis alla ouvrir le paquet qui était sur la table, dans la pièce du milieu.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-elle soudain, la voix changée.

Marielle se retourna brusquement, les yeux remplis d'éclairs.

— Quoi !

— Ça... ces affaires-là...

La mère tenait d'une main un caleçon, de l'autre une chemise à col mou.

— Tes affaires à toi, dit-elle en tremblant, ton linge, c'est correct. Je peux le laver, c'est correct.

Elle s'avavançait vers sa fille. Tout son sang s'était retiré de son visage.

— Ton linge, ma fille, mais pas le sien.

— Le sien... dit Marielle en élevant la voix.

— Non, ma fille. Ton linge sale, à toi, je le laverai tant que tu voudras. Mais son linge à lui, non, non.

— Si tu l'acceptes pas, lui, tu m'acceptes pas, moi. Je vais pas sans lui. C'est compris ? Ou bien si c'est toujours à recommencer ?

Elle prit encore une cigarette et cassa deux allumettes avant de pouvoir allumer tellement ses gestes étaient fébriles.

— Tu viens bien me voir sans lui, dit la mère. Tu sais bien sur qui tu peux compter quand t'as rien dans le ventre. Tu es bien venue ici, ce soir, sans lui.

— Il est à Sorel depuis hier, pour une job. Il revient demain ou après-demain.

— Je te donne une chance, Marielle. Je te donne une chance de le lâcher pendant qu'il est temps. Si je vois que tu veux pas, je suis capable de le faire arrêter encore une fois.

— Et puis ? Qu'est-ce que ça t'a donné, la première fois ? Il a payé vingt-cinq piastres, c'est tout.

— C'est toi qui les a payés, les vingt-cinq piastres, ma petite gueuse. T'étais jamais capable de me payer pension, mais pour ton « chum », ton salaire était pas assez gros.

— Il est obligé d'en donner assez à sa femme qu'il lui reste rien pour lui.

— Si t'es mal prise, ma fille, si tu as du trouble comme je t'en souhaite pas, tu viendras pas brailler ici, parce que tu trouveras la porte fermée dure.

— Je viens jamais pour brailler.

Marielle attacha son foulard sur sa tête, lentement, en ayant soin de ne pas déranger ses bouclettes.

La mère tournait et retournait la chemise d'homme entre ses mains.

— Je voulais pas te chicaner ; j'en aurais pas parlé pantoute si... Tu as dix-huit ans, je peux rien sur toi. Mais t'es trop jeune pour faire cette expérience-là. Tu te donnes pas de chance pantoute. S'il était pas marié...

— Il va divorcer.

— Trois enfants, on divorce pas les enfants. Toi, t'as rien que dix-huit ans...

Marielle retira son foulard et le plia sur son manteau.

— Je vas coucher Pierrot, ce soir, dit-elle, radoucie. Ça fait longtemps qu'on n'a pas joué, le p'tit et moi.

La mère prit le linge à pleins bras et s'en fut le porter dans la vieille lessiveuse.

— Veux-tu bien me dire, demanda-t-elle à sa fille, beaucoup plus tard dans la soirée, veux-tu bien me dire ce que tu lui trouves ? Il n'est pas bien beau, et pas bien grand, et pas bien fin dans son travail...

Marielle sourit et envoya une grande bouffée de fumée au plafond à demi peinturé.

— Tu sais, maman, quand Pierrot veut quelque chose et qu'il demande avec ses yeux ? Tu sais comme il fait des petits yeux ? Bien, lui, il me regarde comme ça. Je peux pas dire non. Il fait pitié comme Pierrot. Il fait pitié, c'est effrayant, maman. Je peux pas m'en empêcher.

La mère hocha la tête d'un air compréhensif ; elle n'aurait rien su répondre. Son regard s'égarait sur les choses familières pour revenir ensuite se poser sur sa fille, sans insister, sur sa fille qui était là, ce soir, près d'elle, presque dans son giron, et qui lui parlait sans haine.

La Taverne

Le père d'Ubald avait laissé la moitié d'une grande bouteille sur la table. Il causait depuis un quart d'heure avec le barman. Il se tenait les épaules hautes et son cou semblait planté au milieu ; accoudé au comptoir il fumait rapidement : il avait en tout un air de s'amuser, de se détendre qu'Ubald ne lui voyait guère à la maison.

Le barman, qui était aussi gérant de la taverne, ouvrait une bouteille de bière, la faisait glisser vers un garçon, épongeait le comptoir, vendait du tabac, des cigarettes, des allumettes et de la gomme à mâcher, comptait l'argent sur la machine, rendait la monnaie ou bien empilait sur le bar des sandwiches découpés en triangles isocèles et enveloppés de papier-saran. Il paraissait travailler fort. Il parlait sans arrêt, laissait la conversation pour crier « Salut ! » ou « Tiens, bonjour ! » ou pour demander « Monsieur ? » — et puis la reprenait avec aisance où il l'avait quittée comme un champion de ping-pong ramasse les balles les plus évasives d'un tour de poignet. Il s'agitait beaucoup ; sa voix grasse éclatait par moment ; il riait, faisait des gestes : un homme placide qui débordait de vitalité. Alors que le père d'Ubald limitait ses mouvements,

parlait d'une voix sèche. Pour insister sur un point de la discussion, il se haussait sur le bout des pieds.

Ubald attendait sagement. Il était près de six heures. A la maison, on soupa à six heures et demie. Ça ne serait pas long. Il avait chaud dans son costume foncé. Il tâcha d'oublier que ça sentait le tabac, l'urine, la bière, et aussi le désinfectant dans la taverne. Ce n'était pas une de ces tavernes modernes aux murs de mosaïque blanche pareils à des murs de salle de bain, au plancher recouvert de sciure de bois, mais une ancienne taverne avec des crachoirs de cuivre par terre, une horloge ronde, des annonces de bière clouées sur les cloisons, un calendrier, une grande photo du premier ministre et des affiches qui disaient entre autre chose qu'il était défendu, de par la loi, de blasphémer dans les endroits publics. Tout ce qu'il voyait et entendait impressionnait Ubald. Demain, il raconterait tout ça à ses *chums* de l'école. Aux autres tables buvaient des ouvriers, un conducteur d'autobus, deux hommes jeunes vêtus de canadiennes à col de fourrure et des messieurs venus là pour « échapper à la censure et à la tyrannie des femmes » comme le fit remarquer le plus gros d'entre eux.

Ubald était donc parmi les hommes, dans le monde libre des hommes. Il se demanda pourquoi sa mère n'aurait pas eu le droit de venir le chercher, si par exemple son père tombait raide mort, ou si la taverne prenait feu ; quelle puissance l'empêcherait d'entrer ici ? Il se sentit important bien qu'un peu effrayé.

Il regarda les yeux tout ronds un individu qui venait de dire, coup sur coup : *tabernacle, calvaire, le maudit torieu de baptême*, méritant de ce fait toutes les sanctions de la loi : amende, emprisonnement et cœtera, sans parler de l'Enfer. Ubald examina les gens qui l'entouraient, mais personne ne semblait avoir entendu, personne n'alla quérir la police ; et quand le regard du blasphémateur rencontra le sien, il baissa les yeux rapidement. Le type s'approcha de lui et saisissant la bouteille à moitié pleine, lui demanda :

— T'as pas soèf ?

Ubald dit :

— Non.

— Tu vas bouère, astheure, viarge ! Quel âge que t'as, toué ? J'te donne cinquante cennes si tu dis *calvair*.

Ubald descendit de sa chaise par le côté et alla retrouver son père.

— Popa, c'est le temps de rentrer.

— Oui. Encore une, Jos.

— On n'a pas le temps, popa ! Faut rentrer chez nous.

— Attends, attends, Tit-Gâs. On a été au Parc Lafontaine pour voir les animaux, expliqua-t-il au barman. C'est pas une affaire longue : les animaux, ils sont presque tous *décédés*. Il rit de son bon mot.

— Popa ! Y a un homme qui sacre derrière nous autres. On va rentrer souper, eh ?

— Ben oui, attends rien qu'une petite escousse, Tit-Gâs.

L'homme à la bouche mauvaise retourna à sa table. Il titubait, il bavait. Ses compagnons lui versèrent à boire et l'un d'eux commanda trois nouvelles bouteilles.

La conversation entre le barman et le père d'Ubald reprit. Ils se remémoraient les plus belles parties de quilles qu'ils avaient jamais vu. Ubald étouffa un bâillement dans sa main. Il s'adossa au comptoir dont la baguette de cuivre lui faisait froid à la nuque. Des mots volaient au-dessus de sa tête : hauts simples, triples de 606, hauts triples, celui qui roulait les meilleurs simples pour un total de...

Ubald quitta le comptoir et sans trop s'en éloigner lut ce qu'il y avait d'écrit au mur, dans des cadres noirs. *Il est interdit de se faire servir au bar et de boire au bar.* Ubald haussa les épaules ; si son père trinquait avec le barman, c'est que, sans doute, il en avait le privilège. *La vente aux mineurs de boissons alcooliques est interdite. L'entrée des tavernes est interdite aux mineurs.* Pourquoi n'ont-ils pas le droit de boire, se demanda Ubald qui songeait aux mineurs de mines d'or. Parce que s'ils boivent, ils volent tout l'or, en déduisit-il, admirant une fois de plus la grande sagacité des lois.

Le type qui sacrait tout le temps était allé aux *toilettes*. Il en revint la braguette ouverte, les sourcils froncés dans l'effort qu'il

faisait pour se diriger. Il oscilla sur ses pattes quand il aperçut le petit garçon et il éructa avec violence.

— Veux-tu voére le portrât de la reine? lui dit-il. Il fouilla dans ses poches et sortit une poignée de piécettes qu'il déposa sur une table avec précaution. — Viens-citte !

— Popa ! fit Ubald en allant vite tirer le bras de son père. Faut rentrer chez nous, astheure.

— Ça va faire ! cria Jos le barman au sâoulard. Rentre tes cennes, remmanche-toé et puis sors !

— Un p'tit coup, aye, Jos.

— Non. T'es rentré icitte sur tes deux pieds, tu vas sortir d'icitte sur tes deux pieds. O.K. ?

Jos posa la question en croisant ses énormes bras à la manière des athlètes, ce qui fit paraître ses biceps encore plus péremptoirs.

Mais le père d'Ubald parut soudain se rappeler de l'heure. Il vida son verre et paya.

— C'est correct, Jos. A la revoyure ! ajouta-t-il d'un ton satisfait car c'est ainsi que saluait autrefois son défunt père et il tenait à cette expression bien qu'elle sembla n'avoir plus cours, aujourd'hui.

— Salut donc ! répondit Jos en rangeant les billets de banque.

— Salut ! fit la petite voix claire d'Ubald. Il avait repris toute sa désinvolture. Il mit son paletot, son chapeau gris pâle (un peu grand), tout à fait comme celui d'un homme, et par-dessus sa cravate papillon il noua un foulard blanc. Trottant devant son père, il passa sous le nez du « toxon » qui lui avait fait si peur et que Jos avait si bien dompté, et il le toisa du haut de ses huit ans. L'autre cracha par terre. Le père d'Ubald poussant son fils sortit en vitesse.

— On rentre chez nous, eh, popa ?

— Ben oui, Tit-Gâs. On va souper. T'as-t'y faim mon Tit-Gâs ?

— Pantoute, déclara Ubald.

Il respira l'air froid avec reconnaissance. Il avait très faim. Il avait hâte de voir sa mère. Mais il sentait bien que ce n'était pas là ce qu'un homme éprouvait au sortir d'une taverne. Et à la pensée qu'il serait un jour un homme, il se sentit tout fier et tout inquiet.

ANDRÉE MAILLET

La nature dans l'oeuvre canadienne *de Marie le Franc*

Marie le Franc est un personnage qui se laisse guider par son instinct. Instinctive, impulsive, elle cherche l'aventure dans un but nettement défini. Il faut que cette aventure lui présente de l'imprévu, lui fasse découvrir du neuf, du primitif, de l'original. Au lieu d'aller sur les routes communes à tous les hommes, elle s'enfonce délibérément dans des chemins qui semblent n'avoir pas d'issue, pour le seul plaisir de la chose. Elle se connaît bien d'ailleurs et de la façon qui suit, nous éclaire, sur sa personnalité :

*« Je n'ai de goût que pour les chemins non tracés, les buts qui se dérobent au moment où on va les atteindre, repartent et s'éloignent de courbe en courbe ainsi qu'à coups d'ailes, forçant l'esprit à allonger, à leur suite, ses ellipses. Quelle difficulté de demeurer fidèle à soi, d'échapper aux donneurs de conseils, de continuer à errer dans un paysage myope dont l'âme vagabonde en chantonnant, de maintenir son refus de déboucher sur les routes rectilignes. La pleine lumière me borne au lieu de m'agrandir. Elle présente à mon esprit un angle auquel il se coupe. Il me faut envers et contre tous suivre les enseignements de l'instinct avec lequel je suis née et du paysage marin qui m'a tenue tout enfant dans ses lisières infinies ».*¹

Marie le Franc est une femme qui a besoin de s'évader, de quitter sa maison, de se jeter dans la pleine nature, de sentir devant elle l'espace illimité qui demande qu'on en prenne possession pour le connaître, pour l'aimer surtout. Si elle a décrit les paysages canadiens avec tant d'exactitude, c'est qu'elle n'a pas permis à son imagination de travailler sur des illusions. Elle a tenu à voir, à se rendre compte, à connaître les endroits qu'elle a décrits, à vivre au milieu des gens qu'elle nous a pré-

1. *Inventaire*, Paris, 1930, page 7.

sentés. Avant de se mettre à une table pour écrire, elle est partie des semaines durant faire provision d'images puisées dans la réalité. Elle ne savait jamais d'avance quel pourrait être le résultat des images qu'elle allait entasser dans son esprit au cours de ses randonnées. Elle leur laissait la liberté de se produire, de s'effacer, de revenir. Quand elle sentait qu'un certain ordre s'était établi entre elles, elle saisissait alors le moment propice de les livrer à son papier. Ce moment, elle ne l'arrêtait pas, elle lui obéissait quand il se présentait.

« *J'attends que le livre se présente dans sa soudaineté, et au bout d'une longue attente, et qu'il se déroule de lui-même.* »²

Cet instinctivisme qui gouverne Marie le Franc ne pouvait trouver satisfaction que dans la nature. Voilà pourquoi elle l'a si bien décrite. Voilà pourquoi elle fut si enthousiasmée par le Canada qui lui présentait non pas seulement des horizons nouveaux, mais surtout une nature que la main de l'homme n'avait pas encore civilisée. La grande forêt lui apparut dans toute sa splendeur, les lacs, les plaines immenses, surtout l'espace illimité qui enlève l'illusion d'être rendu au terme et donne au cœur le goût des découvertes toujours possibles. Dans cette nature sauvage, Marie le Franc pouvait, si elle ne se rassasiait jamais d'imprévu, au moins ouvrir tous ses sens librement, sans contrainte et respirer plus à son aise.

Nous avons l'impression en lisant ses livres d'entrer dans une terre inconnue et mystérieuse qui délibérément refuse de se prêter aux compromis du monde moderne.

Ce besoin de se laisser guider par son instinct a fait tomber Marie le Franc dans un défaut majeur. Ce défaut se fait surtout sentir dans ses romans qui ne sont pas charpentés comme ils devraient. Le manque de plan s'y fait sentir et il faut avouer que dans certains livres comme *Héliel Fils des Bois* et *La Randonnée Passionnée*, il n'existe pas. Là comme ailleurs, elle a suivi son impulsion.

« *Je serais bien mal placée de parler de plan. J'ignore ce que*

2. Lettre à l'auteur, datée du 13 mars 1951.

*c'est. Ce n'est pas moi qui fais le mien. Ou plutôt, celui-ci n'existe pas, paraît-il, disent ces forts en plan de critiques ».*³

Mais Marie le Franc n'a pas publié que des romans. Elle a publié plusieurs livres de nouvelles. Et c'est dans la nouvelle qu'elle excelle. La nouvelle ne lui demande pas de s'astreindre à un plan rigoureux. Alors, elle donne le meilleur d'elle-même. Elle s'incorpore vraiment à son œuvre par sa façon de voir, de penser, d'agir, de découvrir les choses, sa façon de chercher elle-même ses réactions devant la grande nature. Nous sommes en face d'un texte qui se veut tout à la fois réaliste et poétique, mais nous sommes aussi en face de l'auteur qui veut s'effacer, qui ne peut y parvenir, trop bien liée par tout son être à son œuvre.

* * *

Il n'est pas nécessaire de lire plusieurs livres de Marie le Franc pour constater que, chez elle, la nature joue un rôle prépondérant. Dès son jeune âge, elle aimait courir sur la lande déserte de sa Bretagne ou partir en mer avec son grand-père quand celui-ci voulait bien l'accepter dans son bateau. Ses premières poésies nous en disent quelques mots.⁴ Déjà, elle sentait le besoin de s'évader, de voir devant elle des horizons qui, s'ils n'étaient pas toujours nouveaux, prenaient au moins figure nouvelle avec les jours.

Ce goût inné pour la nature, Marie le Franc ne le perdit pas en venant au Canada. Au contraire, il semble que l'aspect de la nature canadienne ait suscité chez elle une espèce d'envoûtement qui la prit dans tous ses sens à la fois. La grandeur du paysage qui s'offre à sa vue lui donne un peu le vertige et ce vertige fait monter en elle le désir d'aller au-devant de cette grandeur, d'y pénétrer afin de pouvoir en comprendre la beauté, de l'analyser par simple plaisir esthétique. Dès qu'elle a des loisirs, elle quitte la ville pour s'en aller dans un coin reculé de la campagne où le grand espace s'étale dans sa simplicité première. C'est ainsi que dans sa soif de connaître la grande nature canadienne, elle

3. Lettre à l'auteur, datée du 13 mars 1951.

4. *Les Voix du Cœur et de l'Âme*, Montréal, 1920.

visita presque toute la province de Québec et une partie de l'Ontario. Ce fut la Gaspésie, le Lac Saint-Jean, la région du Saint-Maurice, mais au pays de Québec, elle revint toujours à une petite patrie d'adoption, les Laurentides. C'est la région qu'elle connaît le mieux pour y avoir passé la plus grande partie de ses vacances, très souvent seule.

Ce que Marie le Franc a chanté dans la nature canadienne, c'est d'abord l'espace et dans cet espace par ordre d'importance, la forêt, les lacs, les rivières et les fleuves, l'aspect des villes et des campagnes, la neige et ce qui englobe tout, la grande solitude.

Cette grande solitude n'implique pas que Marie le Franc ne se préoccupe pas des êtres humains qui vont et viennent, s'arrêtent et troublent le silence qu'elle cherche. Non, la nature n'est pas seule et elle sent souvent le besoin d'y inviter les humains à venir y chercher le calme qu'elle y trouve.

*« Je regardais la nuit, merveilleuse de douceur, de paix et de clarté, le ciel qui faisait équilibre, par sa masse liquide, au pesant vaisseau de la forêt. Les louves avaient regagné leurs nids. Je goûtai l'ivresse d'être seule. Et pourtant durant ce voyage, que de fois l'élément humain me manqua. Car la créature des bois qui m'accompagnait était vraiment d'une espèce plus animale qu'humaine, quoique inoffensive ».*⁵

La solitude lui pèse donc parfois et elle cherche les traces d'une âme. Souvent elle crée cet élément humain. C'est une ombre qui se glisse à travers les arbres, prend des sentiers inconnus, frappe aux portes des chalets et dit des mots qui frappent à cause de leur rareté. La nature chez Marie le Franc n'est pas complètement dépeuplée. L'homme l'habite. Notre intention ici n'est que de souligner le fait, et de nous borner à l'aspect nature.

L'ESPACE CANADIEN

Ce fut ce qui frappa le plus Marie le Franc quand elle mit pied au Canada. Elle eut la sensation de débarquer dans quelque chose d'illimité.

5. *Au Pays canadien-français*, Paris, 1931, page 227.

« *Je te chanterai, grand pays ! Je trouverai une langue digne de toi, une langue qui ait une profondeur, une hauteur, une largeur nouvelles* ». ⁶

Devant cet infini, elle respire à l'aise. Et sa voix voudrait s'élever au diapason de cette nature presque sauvage qui l'appelle mystérieusement.

« *L'espace s'inclinait comme une caresse, mais il gardait sur sa bouche un duvet d'immensité. Il me touchait pour la première fois.* » ⁷

Cette immensité devient pour Marie le Franc une personne qui a un corps, qu'elle voit venir à elle en oscillant sur ses jambes, et qui près d'elle se penche pour lui chuchoter des mots magiques qu'elle recueille avec respect et comme en tremblant. Alors, elle se laisse prendre sans pourtant devenir esclave. Mais défaillante sous le poids de sa joie, elle oublie tout pour ne plus voir et subir que l'emprise du matin clair, de l'azur du ciel, de l'air neuf qui lui donne des ailes et l'appelle dans un lointain sans origine et sans fin.

C'est le pays tout entier qu'elle veut posséder d'un seul de ses regards. Dans ce regard apparaissent la ville, mais surtout les campagnes faites de gouffres d'ombre et de clarté qui se dérobent à tout moment.

Marie le Franc a été envoûtée par l'effet d'immensité du pays canadien. Sans trop chercher le pourquoi de son envoûtement, elle s'est avancée à la rencontre du lointain qu'elle n'a jamais pu atteindre en s'étonnant parfois de posséder toujours le même corps et la même âme dans un décor qui s'appropriait toutes choses : seulement, ce décor gardait toujours la même âme : l'espace infini.

LA FORET CANADIENNE

Le premier élément brutal de l'espace canadien, c'est la forêt. Ici, sans la forêt, la nature ne serait plus la nature. C'est en réalité,

6. *Ibid.*, page 5.

7. *Ibid.*, page 257.

l'arrière-plan, le fond de tous les tableaux de Marie le Franc et à certains moments le tableau tout entier. Marie le Franc connaît merveilleusement la forêt canadienne pour s'y être réfugiée pendant des semaines consécutives et l'avoir étudiée dans tous ses détails. Elle y entre comme dans le mystère en essayant par sa pensée d'épouser toutes ses formes, de se plier à tous ses caprices, de se confondre avec elle, de respirer avec elle, de se grandir avec elle.

« Elle me fait le cerveau grand en hauteur, en large et en long, en un mot ample, avec place où respirer. Et de quel souffle ! J'ai du printemps en moi pour toute ma vie vivante. Et, pour mon éternité, de l'automne, saison où j'ai plus qu'en d'autres respiré la forêt. Respiré il semblerait avec mes yeux autant qu'avec ma gorge, avec chaque battement de mon cœur, avec la peau de mon visage et la plante sensible de mes pieds. Avec mes mains qui se posaient sur l'air palpitant. »⁸

C'est avec tous les pores de sa peau que Marie le Franc respire la forêt. Quand elle est fatiguée de courir par les sentiers innombrables, elle se réfugie dans une cabane, d'ordinaire un petit « camp » comme il y en a un peu partout en forêt. Ou bien, elle s'arrête dans un lieu pittoresque et écoute les bruits de la forêt. C'est le « halètement rauque de l'orignal », « le coup de sirène apeuré du huard solitaire », « le soupir de la feuille qui se retourne sur la branche », le soupir de « l'eau qui vient donner un coup de langue amical et tiède au rivage »⁹, le frémissement du feuillage des bouleaux, enfin, tous les bruits qui n'ont pas de nom, qu'on entend sans pouvoir définir, qui s'emparent si bien de vos facultés qu'il devient impossible de retourner à la vie réelle.

La nuit, en forêt, Marie le Franc pense aux loups qui peuvent être tout près. Elle croit reconnaître leurs hurlements. Le jour, elle voit apparaître des orignaux, elle voit voltiger des écureuils sur les toits des chalets, elle croit reconnaître des renards, des lièvres, et très souvent, elle rencontre le « siffleux » au hasard de ses randonnées. Ces bêtes ajoutent au paysage, lui donnent une vie plus intense.

8. *Essai d'explication*, dans *Liaisons*, mai 1949.

9. *Au Pays canadien-français*, Paris, 1931, page 212.

Marie le Franc n'est pas une botaniste, mais elle connaît la plupart des arbres de la forêt. Si elle ne prend pas toujours la peine de les appeler par leur nom, à l'occasion, elle nous dit quels sont ceux qui l'enchantent particulièrement. Le bouleau occupe la première place, puis l'érable, le peuplier, le sapin et l'épinette, le merisier, le frêne et l'aulne. Pour elle, tous ces arbres sont autant de personnes qui conversent entre eux. Ils forment même des familles où les uns symbolisent l'homme et d'autres la femme.

*« Ils se groupent par familles. On distingue l'élément mâle de l'élément femelle, côte à côte, jamais confondus. Les bouleaux sont d'une langueur, d'une mollesse et d'une grâce charnelles. Les sapins réussissent, même au cœur de la forêt, à faire le vide autour d'eux. J'en ai vu amoureux d'un lac, qu'ils encerclaient jalousement. Parfois deux arbres se frôlent ainsi que deux visages. Certains ont un aspect boudeur d'enfants incompris et font la moue avec leurs frondaisons gonflées. Des arbres clairs au bord de la sombre forêt sont aussi expressifs que des regards. »*⁹

Le bouleau a toujours retenu particulièrement son attention. C'est à son égard l'arbre qui se rapproche le plus de la nature de l'homme, qui imite le mieux l'être humain.

*« Leur tronc lisse, charnu et doré faisait penser à un corps de jeune homme. Malgré leur grâce, leur attitude légèrement penchée, ils étaient suggestifs de virilité, groupés par petits nombres, à la façon de jeunes gens, dans les cours des collèges et sur les places des villages. »*¹⁰

Souvent, Marie le Franc s'arrête pour écouter le bruissement des feuilles des arbres. Elle les entend chanter, pleurer, frémir, gémir, selon le temps qu'il fait.

Au printemps, elle les voit sortir de leurs bourgeons ; à l'été, elle les admire dans leur splendeur verte ; à l'automne, elle se penche sur elles, brunes, rouges, dorées, formant un tapis riche sur lequel elle mar-

10. *Visages de Montréal*, Montréal, 1934, page 24.

che avec une joie enfantine. Elle ne saura jamais expliquer complètement le langage des feuilles, mais elle ne cessera de désirer l'espèce d'hallucination où il la plongeait.

Marie le Franc trouve presque toujours dans un coin reculé de la forêt une sorte de vieux chalet, ou plus simplement ce qu'elle appelle à la suite de nos gens, un « camp » qui lui sert de refuge. Ce petit « camp » fait en quelque sorte partie de la forêt et à plusieurs reprises, l'auteur nous le montre, sorte de vieille petite maison, bâtie en bois rond, apparaissant au détour d'un sentier, tout comme on peut encore en voir dans certains endroits sauvages. Raisons de leur existence ? En voici une première : le « camp » sert d'abri aux gens qui viennent cultiver le morceau de ferme qui reste orphelin au milieu de la forêt.

« Une hutte de rondins à l'écorce dépenaillée surgit, formant une tache noire dans la brousse. Auguste ouvrit la porte, parcourut l'intérieur d'un regard satisfait et s'assit sur ses talons, près du poêle rouillé. Une odeur épouvantable s'échappait de là. Le sol était jonché d'écailles et d'arêtes de poissons. Au fond de la cabane, il y avait, à hauteur d'homme, une couchette de bois où traînaient des débris de paille. »¹¹

Il y a aussi le « camp » de chasse.

« Sortis du marécage, ils virent sur une éminence une petite cabane dont Donat poussa la porte, la dernière peut-être qu'ils trouveraient sur leur parcours. Elle lui servait d'abri l'hiver, quand il venait relever sa ligne de pièges et que la tempête le surprenait. »¹²

Évidemment, le fait de lui « servir d'abri l'hiver quand il venait relever sa ligne de pièges » n'implique pas que la cabane a été bâtie pour cet usage. Dans les Laurentides, le petit « camp » se change presque toujours en une maisonnette plus propre, à l'aspect moins rébarbatif. Il a l'air d'une invitation au repos au milieu des arbres.

Enfin, le club de chasse et de pêche, la plupart du temps maison habitable à l'année longue fait aussi partie de la forêt.

11. *Au Pays canadien-français*, Paris, 1931, page 202.

12. *La Randonnée Passionnée*, Paris, 1936, page 20.

« Ces clubs de chasse et de pêche qu'on trouve établis jusque dans les endroits les plus secrets de la forêt canadienne surprennent l'étranger par le double caractère de rusticité voulue et de confort qu'ils présentent. Le Maniwaki était bâti de rondins comme un simple camp de garde-feu, mais à l'intérieur, les murs revêtus de pitchpin étaient décorés de trophées de chasse. Un vaste sitting-room occupait la plus grande partie du rez-de-chaussée. »¹³

Marie le Franc a essayé de donner une vie plus intense à la forêt en nous faisant découvrir tout ce qu'elle recèle : bêtes, bruits, habitations ; mais elle s'est surtout appliquée à décrire la forêt, personnage solitaire, à certaines heures du jour, à chaque saison.

Il y a certainement un enchantement particulier à s'éveiller en forêt le matin. Marie le Franc a connu cet enchantement d'une façon particulière les quelques fois où elle s'est égarée en forêt, où elle dut coucher à la belle étoile.¹⁴ Il est question dans *Hélior, Fils des bois* d'un jeune homme et d'une jeune fille qui s'égarèrent dans les bois. L'expérience a été vraisemblablement vécue par l'auteur. Quel spectacle que de voir le soleil se lever sur la forêt :

« C'était surtout au réveil que la forêt charmait par son chaos, un désordre mouvementé, une panique qui avait quelque chose d'adolescent. Il semblait que les arbres, réunis par groupes aux torses flexibles, mi-vêtus de tuniques de feuillages, pour écouter un merveilleux conte des mille et une nuits, eussent été touchés à l'épaule par la première baguette de soleil et que chacun se sauvât pour reprendre sa place. »¹⁵

À ce moment du jour, la forêt apparaît à Marie le Franc comme un énorme visage d'homme reposé, au regard clair et invitant. Alors, elle semble prendre conscience d'elle-même et essaie de croire que la terre possède quelque chose de divin.

Le soir, Marie le Franc regarde la forêt s'endormir dans la noirceur

13. *La Randonnée Passionnée*, Paris, 1936, page 165.

14. Renseignement de Mme Touren-Furness.

15. *La Randonnée Passionnée*, Paris, 1936, page 42.

qui s'infiltré doucement, elle la voit reposer ensuite au milieu des mille bruits qui composent le silence indéfinissable qui y règne. Elle s'applique à analyser le jeu de l'ombre qui s'infiltré à travers les arbres avec des airs de consolatrice, pendant qu'au ciel quelques étoiles se montrent, craintives. Son enchantement n'est pas complet. Le regret accompagne l'ombre.

« *L'ombre visitait les arbres, allant de l'un à l'autre, s'appuyant à chaque tronc, pansant les blessures, ouatant les sommeils, murmurant, berçant, rassurant. Elle recouvrait ceux qui avaient froid, s'allongeait par terre aux côtés des grands arbres gris qui étaient tombés et ne relèveraient plus. Elle ignorait l'homme.* »¹⁶

« Panser les blessures », « bercer », « rassurer », voilà autant de verbes qui portent à la mélancolie. Et cette courte phrase qui termine : « Elle ignorait l'homme », n'est-elle pas suggestive de tout un monde qui aurait pu être et qui semble se dérober ? de joies qu'on a voulu saisir sans y réussir ? Mais l'ombre qui devient la nuit étend le calme partout et crée une atmosphère qui fait entrer l'homme en communion avec toutes les choses de la nature. Il se sent comme affranchi de toute notion d'âge, libéré de toutes les préoccupations, soulevé par un chant qui sourd à travers lui-même. Non, la forêt n'est pas seule. L'homme y trouve toujours une place qui lui permet de tendre ses bras, comme toutes ces branches d'arbres, vers un infini qu'il interroge.

« *La forêt régnait, l'homme interrogeait. La forêt si pareille à Philippe Jarl dans son impuissance à sortir des ténèbres et sa recherche torturée de la libération, avec son visage griffé par les branches et son cœur écrasé de poids morts, avec le souffle des bêtes sauvages sur la nuque et l'odeur de vie qui mûrit jusqu'au paroxysme entre ses écorces chaudes, avec sa lèvre gonflée d'amertume au bord des eaux et son sein battant de détresse au bord du ciel vide.* »¹⁷

Cette forêt, la nuit, devient elle-même une personne qui possède un visage, un cœur, une « odeur de vie », une lèvre qui dit l'amertume

16. *La Randonnée Passionnée*, Paris, 1936, page 215.

17. *La Randonnée Passionnée*, page 155.

et la détresse. Ailleurs, elle a un souffle qui se fait « entendre de toutes parts, comme une marée à laquelle collaborent des vagues multiples ». ¹⁸ Dernière vision : elle est un dormeur étendu dans l'herbe qui se retourne sur lui-même et pousse de longs soupirs.

C'est pendant l'été que Marie le Franc a le plus exploré la forêt. Rien d'étonnant puisqu'elle y passait une grande partie de ses vacances. Elle regarde d'abord, avant d'entrer, la masse énorme de la forêt devant elle. Lui viennent à l'esprit des images qui ont l'air enveloppées de feuilles à cause de leur fraîcheur et de leur richesse. Puis, elle se fraie un passage à travers les branches qui lui barrent la route. C'est une part de son plaisir que de pouvoir repousser ces branches qui au moins se souviennent de son passage. Elle rencontre des arbres couchés qui pourrissent en attendant leur sépulture. D'autres jours, elle pénètre dans un *brûlé* où seuls quelques arbres restent debout, atteints de maladie. Mais toujours, elle sent le besoin de se confondre avec la forêt, de coller tous ses sens à son visage humain et d'en recevoir toutes les sensations possibles.

« Jusqu'alors j'aurais le pouvoir de ne former avec elle qu'une fumée de contentement, un vallon d'insouciance, de me confondre avec elle dans un embrouillamini de sensations, satisfaite du don de voir, de toucher, de flairer, d'un état d'enchantement sans usure, d'une curiosité du bout du monde, d'une amitié du bout de la vie, d'un amour étrange, celui qu'on peut perdre et retrouver, un amour libre, délié, tout le contraire de l'amour qui lie et aussi étrangle. » ¹⁸

Ce charme est parfois rompu par la présence des moustiques, « aussi épais sous les arbres que la balle de grain vanné au vent ». Marie le Franc en sait quelque chose qui a dû, certains soirs, se laisser dévorer le dos et les bras à travers son chandail. ¹⁹

Impossible de traduire toutes les impressions que la forêt peut nous transmettre. Mais se laisser entraîner par ces impressions ! Et Marie le Franc découvre le mystère qui comme tout ce qui s'appelle mystère fait peur et retient. La forêt est si près de l'homme. La raison en est

18. *Essai d'explications*, dans *Liaisons*, mai 1949.

19. *Au Pays canadien-français*, Paris, 1951, page 205.

toute simple. « Je la crois amoureuse de l'homme ». ²⁰ Amoureuse de l'homme ? Ne serait-ce pas plutôt l'homme qui serait amoureux de cette forêt qui « serre en vain dans ses bras le charmant et fugitif été » ? ²¹

C'est en été que Marie le Franc a le plus exploré la forêt ; c'est en automne qu'elle l'a le plus respirée, goûtée comme un fruit mûri à point. La forêt d'automne, il est vrai, possède certaines qualités que les autres saisons ne peuvent lui transmettre. Premier élément de beauté : les couleurs.

« L'automne s'annonçait. Quelques érables dressaient déjà, dans la masse encore verte des feuilles, leur quenouille flamboyante et les peupliers secouaient leur plumage doré. » ²²

La gelée jette une sorte de voile épais et riche sur les mousses et les fleurs et transforme les « herbes en fleurs-fantômes et prête aux sous-bois une apparence mystique ». ²³ L'air donne l'impression d'un cristal qui va se briser sur notre passage. Les feuilles, détachées des branches des arbres craquent sous le pied. Atmosphère chargée d'intense poésie, enveloppée d'une nostalgie indéfinissable qui nous exalte et retranche de la vie matérielle. Voici quelques lignes étonnantes d'images.

« Un matin d'octobre. La forêt est frêle comme un gière, transparente, pensive. Des brindilles se brisent, des feuilles couleur de sang choient une par une, silencieusement. » ²⁴

C'est là, en résumé, toute l'atmosphère de l'automne canadien. Marie le Franc s'attarde moins à la forêt d'hiver. Cela ne veut pas dire qu'elle ne s'y soit pas aventurée. Mais la rigueur de la saison ne lui permettait pas toutes ses fantaisies. Quelques images évocatrices : « la forêt blanche, courte, rase de la neige » ; « les avenues massées, impénétrables des flocons ». Marie le Franc s'est presque effrayée devant la grande solitude qui s'étend sur les arbres quand la neige

20. *Ibid.*, page 222.

21. *Ibid.*

22. *Héliar, fils des bois*, Paris, 1930, page 126.

23. *Ibid.*, page 127.

24. *O Canada*, Issy-les-Moulineaux, Seine, 1947, page 78.

descend doucement et les enveloppe peu à peu. Alors, elle croit voir la forêt se tapir sur elle-même, « s'arrondir en forme de cocon », et tisser « au centre d'elle-même sa force . »

« Elle fait de ses feuillages extérieurs un masque. Elle est l'animal rusé dont la carapace prend la couleur de la lisière du monde qui l'environne. Elle n'expose pas son secret. »²⁵

Quel courage il faut, à ce moment, pour écarter les branches et pénétrer en elle. Rébarbative. Attirante toujours.

Au printemps, sous la plume de l'auteur, la forêt est une harmonie, une floraison, un souffle avant-coureur de toutes les puissances de la vie. Ici et là, quelques arbres ont gardé une partie du feuillage de l'automne précédent, « quenouilles d'un blond argenté » qui frémissent dans la brise²⁶. Les bourgeons sont là. Il faut se pencher pour les voir.

« Point d'autres feuilles ni de fleurs. Mais on s'apercevait en se penchant qu'il y avait des bourgeons posés comme des gouttelettes de pluie sur chaque branche. »²⁷

Les bourgeons ? C'est le symbole de la vie. C'est une promesse de joie, de bonheur. Cette forêt, au printemps, donne l'impression d'extraordinaires richesses, impossibles à palper, mais présentes partout. Elles entourent l'être, lui soufflent de l'enthousiasme sans lui donner de but à poursuivre. Pour intéressante que soit la forêt au printemps dans l'œuvre de Marie le Franc, nous croyons que c'est la saison où elle l'a connue le moins.

La forêt a joué un grand rôle dans les livres de Marie le Franc. L'auteur l'a aimée d'un amour intense. Pourquoi ? Elle nous en donne la réponse elle-même :

« Il y a entre la forêt et moi tant de secrets, d'épouvantes et de ravissements, de défaillances et de défits ». ²⁸

25. *Au Pays canadien-français*, Paris, 1931, pages 21-22.

26. *Au Pays canadien-français*, Paris, 1931, page 155.

27. *Ibid.*

28. *Mission pour une ombre*, dans *Liaisons*, juin 1947.

LES LACS, LES RIVIÈRES, LES FLEUVES.

Tout comme la forêt, les lacs tiennent une grande place dans l'œuvre de Marie le Franc. D'ailleurs, quand elle se réfugie au fond d'une forêt, c'est presque toujours pour y retrouver un lac. Lac et forêt, pour elle, sont les « deux géants du monde ». ²⁹ Nombreux sont les lacs qu'elle a explorés, visités, aimés. Le lac Tremblant dans les Laurentides a souvent été son rendez-vous. Le lac Kiamika, le lac des Grandes-chutes, le lac Brûlé, le lac Sagouay, le lac L'Achigan, le lac Écho, le Grand Manouan, le lac de la Brume, le lac des Marécages, le lac Vert et surtout le lac des Grandes-Baies, à Montigny, l'ont reçue à plusieurs reprises. Il y avait et il y a encore au lac des Grandes-Baies, un gardien d'un club de chasse et de pêche nommé Amédée Vachet dont les parents tiennent une maison de famille. C'est là que pendant plusieurs années, Marie le Franc alla passer une grande partie de ses vacances, ou de ses étés.

« *J'ai été fidèle au lac des Grandes-Baies, où les parents d'Amédée tiennent une pension de famille* ». ³⁰

Elle a été fidèle au lac des Grandes-Baies, mais elle a aussi passé plusieurs saisons au lac Tremblant. Quelques-uns de ses amis montréalais s'en souviennent très bien. Sous sa plume, tous les lacs ont un aspect différent, mais du lac Tremblant, elle parle plus souvent et avec plus de chaleur. La solitude du lac Tremblant lui a été salutaire et de là sont sorties plusieurs des idées qu'elle a exprimées dans son œuvre.

« *J'avais décidé de m'installer pour l'été à la Baie-aux-Ours, le coin le plus sauvage et le plus reculé de ce lac Tremblant qui a joué un si grand rôle dans ma vie canadienne. Un petit bungalow de rondins cerné par l'eau et la brousse, dénué de tous les sentiers d'approche, m'abritait. Je n'avais plus de rapports avec le monde civilisé.* » ³¹

Elle recevait cependant une fois la semaine la visite du passeur métis qui lui apportait des provisions, et qui s'informait en même temps

29. *Remontée vers la vie*, dans *Liaisons*, novembre 1949.

30. Lettre de Marie le Franc à l'auteur.

31. *O Canada*, Issy-les-Moulineaux, Seine, 1947, pages 13-14.

de sa santé, l'interrogeait sur ses aventures. Avec les provisions, le passeur lui apportait quelques lettres, quelques journaux de France. C'était tout.

Souvent, l'après-midi, elle allait s'étendre sur « la jetée de bois grillée de soleil, projetée en plein lac, qui permettait au bateau du métis d'accoster ».³² Des heures durant, elle regardait le lac, le sévère lac Tremblant qu'elle décrit ainsi :

« Le lac était calme, épais, couleur d'une prune violette un peu trop mûre, légèrement ridée et fanée, dont la décomposition s'annonçait. Il donnait l'impression de s'élever du fond vers la surface, se bombait comme une paupière appesantie. Mais on le sentait encore palpiter par-dessous ce sommeil factice. On devinait le complot épais des eaux superposées, réunies en un lieu souterrain, leurs allées et venues glissantes, leurs échanges furtifs, leur mot de passe bredouillé, leur ligue, peut-être contre ceux qu'elles étaient contraintes de porter. Leur volume semblait doublé avec la nuit. »³³

N'a-t-on pas l'impression, ici, de voir le lac non seulement en longueur et en largeur, mais encore et surtout en profondeur et dans toute son épaisseur ? Pour reprendre son expression, on « devine » l'immensité dense des eaux qui se bouvolent.

A d'autres moments, c'est la tempête sur le lac. Alors, les vagues se soulèvent et ressemblent à des « lèvres ourlées d'écume, brûlantes de désir, de rage, de douleur ». Il vient battre la grève de sa rage et lui apporte « du sable noir et de l'humus pourri ».³⁴ On dirait une créature enchaînée qui fait des efforts pour se libérer, en proie à une crise de nervosité extrême.

Pour connaître un nouveau lac, Marie le Franc peut faire des milles et des milles en forêt. Elle risque même de s'égarer. Elle a toujours une hâte fébrile d'arriver devant la nappe immense du lac. Son cœur se serre et se dilate tour à tour. En apercevant le lac Écho, elle s'écrie : « Naïve que j'étais de croire qu'il allait du premier coup révéler ses

32. *O Canada*, page 16.

33. *Hélior, fils des bois*, Paris, 1950, page 61.

34. *Remontée vers la vie*, dans *Liaisons*, novembre 1949.

26 milles de circonférence ! »³⁵ Encore un grand lac, différent des autres, le lac des Marécages :

« C'était cette fois un grand lac, d'un aspect plus singulier encore que celui qu'il venait de laisser derrière lui.

A perte de vue, il s'entourait d'une ceinture d'arbres morts, complètement décolorés, panachés de lichens que dorait le soleil, les uns debout, d'autres chavirés, racines en l'air, polis comme de l'ivoire, décortiqués, amenuisés. »³⁶

Chaque lac possède des beautés particulières qui sont une sorte de renouvellement des merveilles de la nature. Le lac Croche lui donne l'aspect d'un inconnu, d'un isolé, qui a peur de la civilisation, et qui a l'air de se trouver à son aise encerclé par la forêt.

Où qu'il soit, quel que soit son nom, pour Marie le Franc, le lac est évocateur d'une sorte de merveilleux qu'elle s'applique à rendre peut-être pas avec délicatesse, mais avec une force d'expression, une masculinité qui plaît, un réalisme émouvant.

Marie le Franc a moins bien vu les rivières que les lacs. Les rivières, à cause de leurs méandres, se dérobent et empêchent la vue d'ensemble. Elle les a probablement mieux connues pour les avoir descendues et remontées, souvent en maniant la rame elle-même, parfois en regardant pagayer le guide qui l'accompagnait dans ses randonnées.

Celles dont elle parle le plus souvent sont la rivière Cachée, la rivière Brûlée, la rivière Kiamika, la Mattawa et quelques affluents du Saint-Maurice dont les noms ont une allure originale comme Mékinac, Najua, Wabano, Windigo.

Aller en canot sur une rivière, aller en canot sur un lac sont deux choses très différentes. Dès que l'aviron plonge dans l'eau d'une rivière, c'est pour Marie le Franc le commencement d'une aventure. Elle va pour ainsi dire à la poursuite de la nature qui ne se livre qu'aux détours de la rivière. Ce coup d'aviron qui frappe l'eau régulièrement et brise le silence pesant de la forêt lui plaît.

35. *Au Pays canadien-français*, page 158.

36. *La Randonnée Passionnée*, pages 159-140.

Elle compare la rivière à un « étroit couloir » bordé de végétation, à une route tortueuse qui ne se livre que peu à peu. Elle est heureuse de s'en aller à la rencontre de l'inconnu.

*« J'embarquai, face à l'avant, enchantée de n'avoir sous les yeux que la rivière, ses détours, ses déroulements, ses réticences et ses révélations, ses rives écrasées sous les lourdes verdure. L'aventure commençait. La pagaie plongea dans l'eau comme pour en prendre la température. »*³⁷

C'est ainsi qu'avant de remonter la Kiamika, elle en imagine déjà toutes les « révélations ». Sur la rivière Brûlée, elle regarde « le reflet des aulnes dans l'eau », et cela lui fait songer à une « pensée qui se cherche, confuse et impuissante, et se résigne à une inutile dispersion ».³⁸

L'idée de profondeur qu'elle avait exprimée en parlant des lacs revient aussi lorsqu'elle parle des rivières.

*« L'eau n'avait plus de surface. Elle n'était plus que profondeur, une profondeur de vertige, de rêve et de cauchemar. C'était en profondeur qu'était le secret. Elle attirait l'esprit plutôt que le regard. »*³⁹

Cette forme des eaux, ce mouvement ont pour Marie le Franc quelque chose d'hallucinant, d'angoissant même. Quelquefois, le cauchemar s'empare d'elle. Le vertige se mettant de la partie, il semble que la forêt recule, mangée peu à peu à sa lisière par les lèvres de la rivière. Le vertige devient parfois si fort que Marie le Franc voit des ombres flotter partout, qu'elle perd toute idée d'orientation et qu'elle croit tourner dans une mer d'enchantement et d'épouvante. La rivière Cachée lui présente des tableaux où se mêlent « les éléments les plus contradictoires, les plus grandioses, menaçants ». La rivière Mat-tawa est plus calme, plus morne. Elle ressemble à la vie de tous les jours. Elle ressemble même au pays, nous précise l'auteur.

37. *Au Pays canadien-français*, page 200.

38. *Ibid.*, page 225.

39. *La Randonnée Passionnée*, pages 37-38.

« *Rose-Aimée ne pouvait se rassasier la vue du spectacle, principalement de la couleur de l'eau, d'un gris magnifique, le gris racé des eaux de son pays, couleur de sueur et d'efforts, d'endurance de la solitude, qui lui faisait songer à un regard viril, un peu dur peut-être, mais équilibré et fort, devant lequel son propre regard ne reculait pas.* »⁴⁰

Cette Mattawa aux couleurs ternes devient ailleurs « angoissante à regarder ». Elle devient une course fiévreuse à travers le pays. Elle rapproche l'esprit de la panique.

Un sujet qui appartient à la rivière, que Marie le Franc n'a pas oublié : la drave au printemps. Voici les billots descendant la rivière au milieu du mugissement des eaux :

« *Au moment des crues, les billots commençaient à descendre la Cachée, se bouscuaient pour passer les premiers, se heurtant, se repoussant, s'emmêlant, grim pant sur le dos les uns des autres, faisant une rumeur de troupeau affolé.* »⁴¹

Tous les verbes ici, bousculer, heurter, repousser, imitent le bruit qu'elle se propose de nous faire entendre.

Elle nous les fait voir aussi : « Des billots échappés de la forêt descendaient le courant, rouges comme des écorchés, leurs fibres soyeuses à nu ».⁴²

Des fleuves que Marie le Franc a connus et qui l'ont inspirée, trois retiendront notre attention : le Saint-Maurice, le Saguenay et le Saint-Laurent.

Le Saint-Maurice apparaît plutôt vague sous sa plume. Elle a préféré nous montrer ses affluents et le laisser dans l'ombre. Elle y fait allusion de temps à autre surtout pour compléter un fond de paysage.

Elle garde du Saguenay un souvenir impérissable. Elle y fit une croisière dans l'unique but de le connaître. Elle en est revenue émerveillée. Les rives de ce fleuve qui sont uniques au monde l'ont laissée

40. *La Rivière Solitaire*, Paris, 1934, page 18.

41. *Hélior, fils des bois*, page 19.

42. *La Rivière Solitaire*, page 18.

ébahie d'étonnement. Tout au long de la nouvelle qu'elle écrivit plus tard sur le Saguenay, à chaque paragraphe près, elle reparle des rives de ce fleuve, y insiste davantage. Mieux vaut aller au texte :

*« On n'est plus dans le domaine de l'humain. On perd là voix et les moyens d'expression. La stature est réduite à une échelle infinitésimale. On reste accroché aux rambardes du bateau tout le temps que dure la traversée, sans songer qu'on pourrait se mouvoir, rire, jeter une remarque par-dessus l'épaule de son compagnon. »*⁴³

Et voici l'immensité, l'espace qu'on ne peut plus mesurer même de l'œil, le Saint-Laurent. Oh ! on peut bien distinguer de chaque côté les forêts, quelques villages, des clochers d'églises, mais tout cela est si loin ! Peu à peu, les rives se rapprochent, à mesure qu'on remonte. Mais l'impression d'immensité demeure toujours. On dirait que le regard se brise, perdu dans un pareil lointain :

*« On se hâte de rattraper son regard, comme un passager qui serait tombé à la mer, de l'abriter, de le réchauffer, au fond de ses yeux. On en est à peine maître. Il rapporte de ces bords qu'il a touchés, des nostalgies, une impatience secrète d'avoir à se remettre à l'échelle des visions ordinaires ».*⁴⁴

Marie le Franc a su regarder partout où elle a passé. Les lacs, les rivières, les fleuves prennent sous sa plume un accent de vérité, de réalité qui serait présent même à ceux qui n'auraient jamais connu ces eaux.

ASPECT DES VILLES ET DES CAMPAGNES

Il n'est peut-être pas tout à fait exact de parler ici de l'aspect des villes, car Marie le Franc n'a, en réalité, pris plaisir à décrire que la ville de Montréal, qu'elle a connue et vue sous tous ses angles. De la

43. *Au Pays canadien-français*, page 115.

44. *Au Pays canadien-français*, page 115.

fenêtre de sa chambre, elle écoute tous les bruits dont peut se peupler cette ville ; elle imagine tout ce qui peut s'y passer.

*« Assise sur le bord de mon lit comme sur une malle-cabine, je plongeais dans l'irréalité de me retrouver dans une atmosphère qui m'avait lentement pétrie, de sentir battre les artères de la ville canadienne où se mêlaient et s'affrontaient tant de races diverses, faite pour les batailles du sang, les tourmentes du rêve, les vagabondages d'un pôle à l'autre de l'humain. »*⁴⁵

Pour avoir une vue d'ensemble de l'aspect physique de la ville, elle se rend sur le Mont-Royal d'où elle peut saisir du regard une grande partie de Montréal. Elle s'y rend le soir pour jouir du spectacle de la ville illuminée. Montréal devient un immense bouquet de lueurs.

*« La ville ne comptait plus que par ses lumières. On les embrassait dans l'ensemble avant de céder à l'appel des détails. On saluait d'un coup d'œil ce vaisseau illuminé ancré dans la nuit. On applaudissait l'artificier du Nord de cette fête nocturne. »*⁴⁶

Après cette vue matérielle de la ville, elle passe à un autre point de vue : ville qui représente « toutes les entreprises humaines ». Cet aspect humain est représenté par les fumées, les quais, les hauts bâtiments et les coins obscurs.

En hiver, sur le Mont-Royal, le spectacle devient différent. Il y a encore les fumées, les fumées qui se mêlent aux nuages, à la grisaille de la neige. Du haut de la montagne, « la ville paraît engloutie. Elle est réduite aux proportions d'un cimetière ».

Descendant de son observatoire, Marie le Franc entre dans la ville par la rue Sainte-Catherine, cette rue qui est « plus longue encore que son nom ». Pour la « parcourir à pied, il faudrait partir le matin, la canne à la main et des vivres dans une musette ».⁴⁷ D'un bout à l'autre, ce sont les magasins qui défilent, les vitrines encombrées d'objets disparates. Il y a les cinémas, les bars, les kiosques à journaux, les photographes

45. *Visages de Montréal*, Montréal, 1934, page 201.

46. *Au Pays canadien-français*, page 63.

47. *Ibid.*, page 101.

ambulants et tout ce monde qui n'est ni anglais, ni américain, ni français, mais « canadien ». Il faudrait ici citer toute la nouvelle que Marie le Franc a consacrée à cette rue Sainte-Catherine pour avoir une idée exacte de ce qu'elle devient. Je préfère y renvoyer le lecteur.⁴⁸

Montréal ! C'est probablement Marie le Franc qui a le mieux rendu avec des mots ce qu'il est.

Dans sa description de la campagne, Marie le Franc donne la première place à la route. C'est elle en effet qui lui permet de voir toute la campagne, d'en saisir tous les aspects.

Elle ne s'attarde d'ordinaire pas à décrire la longue route droite en asphalté qui relie les principaux centres canadiens. Elle préfère s'arrêter aux routes étroites qui longent les côtes, qui en épousent les caprices, les descentes, les montées, les tournants, et qui tout à coup s'enfoncent dans la forêt. À mesure qu'elle va, elle imagine que des « lambeaux de beauté » s'accrochent à elle. Elle sent « le pouls accéléré des montagnes » et « l'haleine des bois ».⁴⁹

La route n'est pas isolée. Sortant de la forêt, elle rencontre des champs, des plaines qui s'étendent à perte de vue et qui, l'été, offrent un spectacle saisissant. Cette route de Gaspésie qui longe la mer, par exemple :

*« Ils s'avançaient comme dans un rêve, l'été gaspésien bourdonnant à leurs oreilles, et tant de richesses flottant autour d'eux, la chaleur du soleil, l'éclat de la mer, l'odeur du trèfle mûr, et la joie légère de cette foule bigarrée des touristes dont ils s'imaginaient faire partie. »*⁵⁰

Un peu plus loin, en pénétrant dans les terres elle s'étonne de ne point voir paître de troupeaux. De loin en loin, elle voit une vache brouter « l'herbe sur la croupe d'une colline semée de rocs gris ». Puis, le paysage change. À gauche et à droite, ce sont des prairies couronnées de leur moisson et parfois « une incroyable moisson de marguerites, d'iris et de campanules ».⁵¹

48. *La Rue Sainte-Catherine à Montréal, Au Pays canadien-français*, page 101.

49. *Visages de Montréal*, pages 12-13.

50. *Pêcheurs de Gaspésie*, page 36.

51. *Pêcheurs de Gaspésie*, page 14.

Apparaissent les maisons. Elles sont tellement près de la route dans la province de Québec qu'on ne peut pas ne pas les voir. Marie le Franc regarde de préférence les vieilles qui rappellent davantage la France, ou encore la maison du paysan, remarquable par sa simplicité.

« Une maison de paysan à la vérité, une ancienne demeure de pionniers canadiens, de celles qui mesurent quelques pieds carrés et abritent une douzaine d'enfants... ..bâties en bois de cèdre plus durable que la pierre, jointoyés de mousse, peints de chaux, ses murs en vieillissant reprenaient le fléchissement des arbres dont ils étaient issus. Le toit les couronnait de bardeaux. »⁵²

Sûrement, il y a au Canada français des maisons plus grandes, plus cossues, mieux peintes, mais la maison que décrit l'auteur s'accorde avec la réalité.

Par la route, nous arrivons aux « jolis villages des bords du Saint-Laurent, avec leurs toits rouges et leur façade blanche et déconcertée ». Ces villages, de loin ou de près, lui font songer aux ancêtres qui sont venus il y a trois cents ans. L'attitude de chaque village lui suggère une comparaison. Au bord de la mer :

« Les villages avaient l'air de barques prêtes à appareiller, fouettés par l'écume brillante de la mer. Les petites maisons de bois peintes de couleurs claires étaient gaies sous le soleil. »⁵³

Les villages marins lui font découvrir les oies sauvages et les mouettes. Les oies sauvages qui s'en vont « en longue file sur la mer, pareilles à des traînées de fumée noire »,⁵⁴ et les mouettes, au nombre infini, aux mouvements incessants toujours pleins d'harmonie :

« Le ciel était peuplé de myriades d'ailes blanches qui n'avaient d'autre loi que leur fantaisie. Au bout d'un vol vertigineux, elles piquaient droit sur les eaux où elles se posaient pour se laisser molle-

52. *Visages de Montréal*, pages 18-19.

53. *Pêcheurs de Gaspésie*, page 14.

54. *Pêcheurs de Gaspésie*, page 69.

ment bercer, comme si elles eussent été enivrées par le mouvement de la mer ou occupées à surprendre son chuchotement. »⁵⁵

Marie le Franc a vu ce qu'elle a voulu voir dans la campagne canadienne, mais il faut dire à son avantage qu'elle s'est arrêtée à ses côtés les plus pittoresques.

LA NEIGE

Nous nous devons de mentionner ce sujet, car l'auteur lui a fait une place spéciale dans son œuvre. En plus de décrire la campagne en hiver, la ville, les villages et la forêt ensevelis sous la neige, elle s'arrête souvent devant la neige pour chercher son inspiration. Plusieurs de ses poèmes parlent de la neige. Dans l'un, elle appelle le Canada « le grand pays aux mains de neige », « le grand pays avec ses yeux tout blancs », « le grand pays virginal et farouche ». ⁵⁶ À plusieurs endroits, dans son beau livre *Au pays Canadien français*, Marie le Franc rend hommage à la neige.

*« La neige est à la fois musique et silence. Une musique de notes blanches, fragilement reliées les unes aux autres, quasi matérielles, sensibles au toucher, qu'on a peur d'écraser entre les doigts, d'ébranler d'un souffle, ou de faire fondre à une haleine. Le regard n'a même pas la permission de s'y appuyer. Elles échappent à toute règle. Elles créent leur propre harmonie, d'une telle délicatesse, d'une telle transparence, qu'on ne pourrait les interpréter que sur des instruments de cristal. »*⁵⁷

Musique étrange que la musique de la neige. Musique où les espaces se confondent, s'appuient les uns sur les autres. Musique faite de soupirs habillés de blanc qui viennent caresser l'homme. La neige est aussi « l'abondance inutile, moqueuse, ricuse » qui s'étend partout dans les prairies, sur les rivières, sur les toits des maisons. Elle est toujours un symbole, une symphonie douce et sentimentale si elle tombe

55. *Ibid.*, page 23.

56. *Les Voix de Misère et d'Allégresse*, Paris, 1923, page 147.

57. *Symphonie Blanche*, dans *Au Pays canadien-français*, page 31.

lentement, paresseusement, une symphonie tumultueuse quand elle arrive poussée par un vent de tempête.

LE SILENCE

En excursion sur un lac ou une rivière, à l'aventure dans les plaines ou les montagnes, Marie le Franc cherche partout la solitude et le silence. Elle voit ces deux personnages partout. Le pays les porte en lui. « Les arbres sont un hymne de silence. Chaque branche est une palme où le silence se balance. De chaque feuille penchante, un silence liquide et gommé tombe goutte à goutte. »⁵⁸ Tout le paysage parle le langage du silence :

*« Les accidents du terrain deviennent les accidents du silence. Quand la route se met à monter, qu'on se trouve, tout d'un coup, enveloppé dans un cirque de montagnes, on s'arrête, on écoute plus intensément. Il semble que le silence ait du nouveau à dire. »*⁵⁹

Pour elle, le silence n'a point de paroles, point d'interpellations. Il se déroule à la façon d'une nappe. Il se présente en profondeur et noie tout ce qui l'entoure. C'est une personne gigantesque qui donne une impression d'immobilité à laquelle on ne s'habitue pas. Marie le Franc le sent si nécessaire qu'elle le crée quand elle le sent absent.

CONCLUSION

À la fin de cette courte étude, une question se pose : le Canada vu à travers les livres de Marie le Franc demeure-t-il le même quand on l'aborde dans la réalité ? Un étranger peut-il se permettre de porter un jugement sur notre pays après avoir lu les livres de l'auteur ? On ne peut répondre ni par un non, ni par un oui. Des distinctions s'imposent.

L'œuvre nous donne l'impression que le Canada est encore un pays de forêts vierges où il n'y aurait que des lacs, des fleuves, des rivières.

58. *Au Pays canadien-français*, page 10.

59. *Ibid.*, page 131.

Elle entretient sûrement cette illusion chez de nombreux lecteurs de France qui ne connaissent le Canada qu'à travers les livres. La nature humanisée est trop oubliée, en faveur de la nature grandiose et pleine de merveilleux. Marie le Franc a en somme pratiqué l'éclectisme dans ses descriptions de la nature canadienne. Nous ne pouvons lui en vouloir de choisir ses objets. Au contraire, louons l'en. Car il faut lui accorder le mérite de savoir décrire sans défigurer. Elle a vu juste. Elle a bien vu. La poésie intense qui baigne tous ses écrits, poésie aux accents rudes et primitifs, ne tient pas lieu d'élément surajouté par les soins de l'écrivain. Il y a dans l'écriture de Marie le Franc une force masculine qui ne se retrouve pas chez plusieurs de nos écrivains. Faut-il être étranger pour bien voir un pays ? Marie le Franc nous le fait un peu croire.

Nous n'hésitons pas à dire avec Jean-Charles Harvey que Marie le Franc est « un écrivain qui, après Louis Hémon, a le mieux écrit sur les choses canadiennes ». ⁶⁰ Certaines nouvelles de Marie le Franc méritent de figurer dans les anthologies de nos meilleurs écrivains. Marie le Franc est française de naissance, mais elle a passé plus de la moitié de sa vie au Canada. Ce doit être suffisant pour avoir le titre d'écrivain canadien. C'est d'ailleurs justice à lui rendre et prouver que nous ne sommes pas indifférents envers ceux qui savent nous étudier d'une façon aussi sympathique.

Adrien THERIO



60. *Le Jour*, 14 janvier 1939.

Les manuscrits de la mer Morte

par

MICHEL DUPUY

Au printemps 1947, de jeunes Bédouins découvrirent par hasard, une grotte naturelle creusée à même les escarpements qui surplombent la côte occidentale de la mer Morte. Non loin de là, se trouve le lit d'un torrent, le Ouadi de Qoumrân ; et l'on distingue entre le pied de la falaise et la rive, des ruines attribuées longtemps à un vieux fort romain.

La découverte de la grotte allait bientôt se révéler une des trouvailles archéologiques les plus importantes du siècle, car des jarres contenant d'anciens manuscrits y étaient cachées. Ces manuscrits déchiffrés au cours des dernières années, dévoilent un chapitre mal connu de l'histoire des religions, qui place le christianisme dans une perspective entièrement nouvelle. C'est peut-être là, à l'emplacement des ruines de Qoumrân, que le génie du christianisme a pris son essor.

Mais la valeur prodigieuse des manuscrits de la mer Morte n'a été reconnue que lentement. Ces Bédouins avaient mis à jour des rouleaux de parchemins enveloppés de lainages et couverts de poix. L'écriture hébraïque, de type archaïque, bien qu'effacée en certains endroits, demeurait dans l'ensemble remarquablement précise. Les premiers experts qui les virent y reconnurent des passages d'Isaïe et trouvèrent aussi des écrits inconnus. On pouvait être en présence de textes antiques véritables, mais aussi de l'œuvre d'un habile faussaire. La première tâche consistait donc à prouver l'authenticité des manuscrits en déterminant leur âge.

Le plus vieux fragment de texte hébreux connu jusqu'alors, était le papyrus Nash dont l'âge se situe entre le III^e siècle avant Jésus-Christ et le premier siècle de notre ère. Or les caractères des manuscrits semblaient apparentés à ceux du papyrus. D'autre part des tests de radioactivité permettaient de les situer entre le milieu du II^e siècle avant Jésus-Christ et le milieu du III^e siècle de l'ère chrétienne. Ce fu-

rent toutefois les recherches archéologiques dans la région de Qoumrân qui devaient apporter les révélations les plus saisissantes sur l'âge, l'origine et la nature des manuscrits.

Peu après la découverte de la grotte, on avait exploré les alentours et constaté l'existence de caches analogues. Sous la direction du Père Roland de Vaux, de l'École Biblique de Jérusalem, une exploration systématique fut alors entreprise. Elle révéla plus de deux cents grottes, dont un grand nombre renfermait des fragments de vases et de parchemins. Le caractère hellénique des vases, semblables à ceux qui contenaient les manuscrits, indiquait que ceux-ci ne pouvaient guère être plus tardifs que le Ier siècle après Jésus-Christ. L'abondance des fragments laissait penser d'autre part qu'il s'agissait d'une bibliothèque entière, enfouie là, à la suite de quelque cataclysme.

Dans l'espoir d'expliquer cette prodigieuse trouvaille, le Père de Vaux décida de mettre à jour le Kirbhet Qoumrân, ces ruines qui ont été mentionnées plus haut. Il s'agissait aussi de justifier une hypothèse qu'une étude préliminaire des manuscrits permettait déjà d'échafauder. La bibliothèque aurait appartenu à une secte juive « les Esséniens » qu'on savait avoir existé au premier siècle de l'ère chrétienne. Et ces ruines de Qoumrân auraient été les restes d'une sorte de monastère, foyer de l'étrange communauté que constituaient les Esséniens.

A l'appui de cette théorie, le Père de Vaux pouvait citer un passage de Pline l'Ancien qui fait allusion à la secte : « Sur les rives occidentales de la mer Morte, les Esséniens se sont retirés... un peuple solitaire, extraordinaire entre tous, qui vit sans femmes... sans argent... avec la seule compagnie des palmes. Ils se renouvellent au flot continu de ceux qui viennent chercher refuge parmi eux, des hommes qui, lassés de l'existence, ont été poussés par les vicissitudes de la fortune à adopter leur façon de vivre... A leurs pieds fut jadis la ville d'Engadda. Au delà est Masada, forteresse sur un roc non loin de la mer Morte.» Cette description de Pline semblait bien s'appliquer aux ruines de Qoumrân.

Les fouilles ont révélé un cimetière dont les tombes très simples correspondent aux mœurs ascétiques des Esséniens ; des citernes, un bâtiment principal comportant une pièce de réunion, des cuisines, un scriptorium, une poterie jonchée de débris de vases semblables à

ceux des grottes. On ne saurait maintenir que ces ruines soient celles d'une forteresse comme on l'a cru jadis et le lien qui existe entre le « monastère » et les manuscrits semble indéniable. Par surcroît la découverte de nombreuses monnaies s'échelonnant de l'an 136 avant Jésus-Christ à 135 de notre ère allait permettre au Père de Vaux de reconstituer, à l'aide de méthodes archéologiques modernes, l'histoire du Kirbhet Qoumrân et de ses habitants.

Le monastère fut sans doute construit entre l'an 136 et 106 avant Jésus-Christ. Les Esséniens l'occupèrent jusque vers l'an 37 avant Jésus-Christ. La série des monnaies s'interrompt à cette date et ne reprend qu'à l'an 4 de notre ère. Cette césure laisse penser que les Esséniens abandonnèrent le monastère au cours de cette période, probablement à la suite d'un tremblement de terre que les auteurs antiques rapportent pour l'an 31. La deuxième série de monnaies s'interrompt de nouveau en l'an 68 de notre ère. C'est la seconde année de la première révolte juive ; des traces de combat indiquent que les romains durent s'emparer du monastère et en chasser les Esséniens. Peut-être est-ce au cours de ce massacre que les Esséniens confièrent leurs textes sacrés au secret des grottes. Il semble qu'ils ne soient jamais revenus au monastère. Des pièces romaines attestent de la présence de légionnaires jusque vers l'an 80. Les ruines furent habitées de nouveau au cours de la seconde révolte juive contre les romains de 132 à 135, mais il semble qu'elles n'aient été utilisées que comme simple abri. Le monastère aurait donc atteint l'apogée de son développement sous les Esséniens avant l'an 37 avant Jésus-Christ, puis connu une brève reprise de l'an 4 à 68 de notre ère.

La portée de cette découverte ne doit pas être sous-estimée. En effet, avant l'étude des manuscrits de la mer Morte, les Esséniens nous étaient connus par les écrits de deux auteurs du Ier siècle de notre ère, Philon et Josèphe, ce dernier ayant appartenu quelque temps à la secte. Les Esséniens auraient formé d'importantes communautés à travers la Judée au cours du premier siècle de notre ère. D'autre part la parenté qui semblait s'établir entre la doctrine des Esséniens et le christianisme, portait à croire que les Esséniens s'étaient fortement inspirés des doctrines du Christ pour modeler leur vie religieuse. Les

découvertes de Qoumrân révèlent au contraire, un puissant mouvement Essénien avant l'ère chrétienne. La doctrine de la secte semble s'être développée au cours des deux derniers siècles avant Jésus-Christ et il est probable que les manuscrits eux-mêmes remontent à cette période ou soient des copies de textes pré-chrétiens. En un mot, s'il y a eu quelque emprunt d'une religion à l'autre, c'est le Christianisme qui serait débiteur.

* * *

Quelle que soit l'importance de ces recherches archéologiques, elles ne servent toutefois que d'appoint à l'étude des manuscrits eux-mêmes. Ceux-ci comblent une lacune importante dans notre connaissance de la pensée juive à la veille du Christianisme ; ils éclairent un grand nombre de fragments littéraires appartenant à l'Ancien Testament qui étaient demeurés obscurs jusqu'à présent. Ils nous révèlent enfin le mouvement religieux extrêmement intéressant qui les a inspirés.

Deux des premiers manuscrits découverts constituent un recueil des lois et des pratiques religieuses des Esséniens. On a appelé ce texte le « Manuel de discipline ». Bien que les Esséniens n'y soient point nommés, l'attribution du manuel ne fait aucun doute car il coïncide avec les descriptions que Josèphe et Philon font de ces communautés.

Les Esséniens sont avant tout préoccupés par l'aspect moral de la vie ; ils renoncent au vice, à la violence, aux richesses ; ils jurent de respecter et de défendre la justice ; ils croient à la fraternité universelle, à l'immortalité de l'âme et en un jugement final qui vaut aux justes leur récompense ; à la base de leurs croyances se trouve le concept des deux voies : la voie d'injustice et de méchanceté symbolisée par les ténèbres, mène à la perdition ceux qui la suivent ; d'autre part, la voie de justice et de vérité, symbolisée par la lumière, mène à la rédemption.

Les Esséniens s'assemblent en communauté étroitement organisée autour d'une maison commune. Bien qu'ils n'y habitent pas eux mêmes, leur vie gravite autour d'elle. On s'y réunit pour prier, discuter, s'instruire. Tous les repas s'y prennent. Un économe administre leurs biens au nom de la secte et pourvoit en échange aux besoins essentiels, vê-

tements, instruments de travail, etc., car les Esséniens ne possèdent rien individuellement. L'autorité est strictement respectée, mais le manuel recommande l'humilité à ceux qui la détiennent.

Les Esséniens renoncent au mariage et se perpétuent par recrutement. Avant d'être admis dans la secte, les aspirants doivent subir deux années de noviciat au cours desquelles leurs forces morales sont mises à l'épreuve. Leur initiation est précédée d'un long jeûne ; ils prêtent enfin les serments de la secte.

Deux rites particuliers aux Esséniens méritent ici de retenir l'attention. Josèphe les décrit ainsi : « Après avoir travaillé d'un seul tenant (du lever du soleil) jusqu'à la cinquième heure, ils se réunissent à nouveau dans un même endroit, et, s'étant ceints de pagnes de lin, ils se baignent ainsi le corps dans l'eau froide. C'est le rite de la purification par l'eau à laquelle le repas fait suite. Le voici, tel que décrit par Josèphe : « Après cette purification, ils s'assemblent dans une salle particulière où nul profane ne doit pénétrer ; eux-mêmes n'entrent dans ce réfectoire que purs comme dans une enceinte sacrée. Après qu'ils se sont assis avec calme, le boulanger sert les pains dans l'ordre et le cuisinier sert à chacun un seul plat d'un seul mets. Le prêtre prononce une prière avant le repas, et il n'est permis à personne de goûter à celui-ci avant la prière. Après qu'ils ont pris le repas, ils prient à nouveau pour eux. En commençant et en finissant, ils honorent Dieu comme dispensateur de la vie. Ensuite, ayant déposé leurs vêtements sacrés, ils retournent au travail jusqu'au soir. Alors, étant revenus, ils dînent de la même manière, et les hôtes s'asseyant à la même table, s'il s'en trouvent de présents près d'eux. Ni cri ni tumulte ne souille jamais à la maison ; chacun reçoit la parole à son tour. Pour les gens du dehors ce silence de ceux du dedans apparaît comme la célébration d'un mystère redoutable... »

Ces quelques lignes suffisent à révéler une analogie troublante entre ces pratiques des Esséniens et le baptême et la cène chrétienne. Comme pour préciser le sens symbolique et la valeur morale de la purification par l'eau et du repas commun, le manuel de discipline explique :

Il (le pécheur) ne sera pas absous par les expiations
 ni purifié par les eaux lustrales,
 ni sanctifié par les mers et les fleuves,
 ni purifié par toutes les eaux qui lavent.

Impur il sera tant qu'il méprisera les ordonnances de Dieu,
 sans se laisser instruire dans la communauté de son Parti.
 Car c'est par l'esprit de vrai conseil à l'égard des voies de l'homme
 que seront expiées toutes ses iniquités,
 pour qu'il contemple la lumière de la vie.

Et encore, au sujet du repas :

Et en outre, quand ils disposeront la table pour manger ou le vin
 pour boire, le prêtre avancera la main en premier lieu pour qu'on bénisse
 (Dieu) dans les prémices du pain ou du vin.

Cette analogie des rites chrétiens et esséniens ne saurait être purement fortuite. Les rites ne sont qu'un reflet de conceptions religieuses communes. Les deux groupes partagent l'amour du prochain, la croyance au jugement final et au royaume des élus. Ces notions étaient totalement étrangères à l'antiquité. De même, la réunion d'un groupement à des fins purement morales c'est-à-dire d'une véritable Église constituaient un phénomène nouveau dans un monde où race et cité justifiaient d'ordinaire la création de communautés organisées. Il semble donc bien que les pratiques et le sens moral des Chrétiens et des Esséniens appartiennent à une même tradition, constatation importante si l'on songe que l'enseignement du Christ n'est pas tant une métaphysique qu'une conception et une règle de vie.

Le Manuel de Discipline, par ces révélations qu'il apporte sur les communautés esséniennes permet aussi de comprendre certains textes de l'ancien testament dont le sens était jusqu'à présent demeuré mystérieux. Il s'agit de l'« Écrit de Damas » et de quatre livres apocryphes de l'ancien testament, le livre des Jubilées, le livre d'Énoch, l'Assomption de Moïse et le Testament des douze patriarches. L'esprit de ces textes était si étranger à celui de l'ancien testament qu'on doutait de leur authenticité. Il semble évident maintenant qu'ils appartiennent à la littérature des Esséniens. On a trouvé à Qoumrân des passages analo-

gues à ceux de l'écrit de Damas ainsi que des fragments du livre des Jubilées. Quant au Testament il fournit une indication précieuse sur l'influence que la secte a peut-être eu sur les premiers chrétiens ; Une partie de ce texte étrange est consacrée à l'étude de pratiques religieuses qui permettent d'en attribuer la provenance aux Esséniens. On y retrouve en effet les mêmes conceptions qu'expose le manuel de discipline. Or il fut incorporé à la littérature chrétienne dès les premiers siècles de notre ère sous le titre nouveau de Testament des douze apôtres.

Les manuscrits de la Mer Morte ont également révélé deux autres œuvres inconnues qui ont donné lieu aux hypothèses les plus surprenantes. Il s'agit d'un commentaire du prophète Habacuc et d'un texte que l'on a appelé « La guerre des enfants de la lumière contre les enfants des ténèbres ».

Ces deux textes racontent l'histoire d'une guerre des juifs contre un ennemi appelé Kittim. Deux personnages occupent une place éminente dans ce récit. L'un est le Maître de Justice, l'autre, le Prophète du mensonge. Le premier nous était déjà connu grâce à l'écrit de Damas qui, sans livrer son nom propre, le présentait comme un prophète, peut-être même comme le Messie. Le commentaire d'Habacuc et le récit de la guerre contre les Kittims nous apprennent que le maître de Justice est persécuté par le Prophète du mensonge qui réussit à le condamner à des humiliations et à des tortures, « le dépouiller de ses vêtements... à meurtrir sa chair... ». Mais le maître finit par triompher et par châtier ceux qui le persécutent.

Quelle interprétation faut-il donner à ces textes ? De nombreux écrits de l'ancien testament font allusion au Messie. Mais les manuscrits de Qoumrân semblent bien parler d'un personnage réel, historique, et les traitements que le Maître doit subir sont peu communs dans la littérature messianique. Toutefois, pour comprendre les difficultés énormes que soulève une telle interprétation, il convient d'indiquer le caractère particulier de la littérature servant de transition entre l'ancien et le nouveau testament à laquelle les textes de Qoumrân appartiennent.

Vers la fin du troisième siècle avant Jésus-Christ la révélation divine, telle qu'exprimée dans le Pentateuque est considérée par les

juifs comme complète et achevée. De telle sorte qu'un auteur plus tardif, désireux d'exprimer une révélation nouvelle doit l'attribuer à l'un des prophètes canoniques reconnus. Lorsque cet auteur fait allusion à des événements contemporains, il les raconte sous forme de prophétie ou d'apocalypse dans la bouche des prophètes et utilise souvent des noms mythiques pour désigner les personnages du présent et camoufler la supercherie.

Le récit de la guerre contre les Kittims présente précisément des caractères d'apocalypse et il est donc permis de croire qu'il s'agit bien d'événement et de personnages historiques. Certaines allusions aux armes et aux mœurs des Kittims ont fait penser qu'ils seraient en fait les Romains. Le commentaire d'Habacuc aurait été écrit vers l'an 41 avant Jésus-Christ et raconterait certaines campagnes militaires de l'époque de Jules César. Quant au prophète du mensonge, il serait Aristobule II, grand-prêtre de Jérusalem, ayant régné comme roi de 67 à 63 avant Jésus-Christ, avant d'être emprisonné à Rome par Pompée.

Mais le Maître de Justice, qui est-il ? Les manuscrits de la Mer Morte nous révèlent un homme doué d'un sens moral élevé qui enseigne la pénitence, la chasteté, l'amour du prochain, le respect de la loi ; qui entre en conflit avec les prêtres, qui est condamné injustement, mais qui triomphera à la fin des temps. Enfin autour de lui s'organise une église hiérarchique, que seule une mystique commune suffit à unir. C'est ici qu'on a donné libre cours aux hypothèses les plus fascinantes. Certains ont cru voir dans le mystérieux Maître de Justice la personne de Saint Jean-Baptiste. Ce dernier naquit à Hébron qui est situé non loin de Qoumrân. Sa vie ascétique, la pratique du baptême et sa prédication semblent l'affilier aux Esséniens. Il est vrai qu'il fut mis à mort au moment où commence le ministère de Jésus tandis que le Maître serait mort vers l'an 67 avant Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de voir dans Le Maître de Justice une préfiguration du Christ.

On ignore tout des années qui ont précédé le ministère de Jésus. Eut-il quelques rapports avec les Esséniens ? Bethléem se trouve à peu de distance de Qoumrân. Il semble difficile qu'il n'ait pas connu la secte et de nombreux traits de sa vie publique suivent une trame analogue

à celle du Maître de Justice. Sans doute Jésus a-t-il transcendé les doctrines de la secte. Il y ajoute le pardon des offenses, la communion en tant que lien spirituel avec Dieu et la rédemption de l'homme. Mais le Christianisme est riche d'emprunts de toutes sortes et les manuscrits de la mer Morte suggèrent que le Christ lui-même, pour transmettre son message, s'est peut-être servi d'un langage et d'une doctrine qui étaient déjà familiers en Judée.

Il serait désormais inutile d'insister sur l'immense portée des découvertes de Qoumrân. Il est fort probable qu'elles stimulent à nouveau le débat que la critique historique du XVIII^e siècle avait ouvert en ne voyant dans le Christ qu'un Essénien. On connaît le mot de Renan : « Le Christianisme est un Essénisme qui a largement réussi ». Mais il serait déplorable de tourner vers des fins sectaires l'admirable travail d'analyse et de critique que les manuscrits ont déjà suscités et qu'ils requièrent encore. D'innombrables fragments de manuscrits ont été découverts aux environs de Qoumrân et sans doute plusieurs années s'écouleront avant qu'on les ait tous regroupés et traduits et à plus forte raison avant qu'on en puisse tirer les conclusions.

Pour l'archéologue, le désert de Judas est devenu le site d'une immense course au trésor. Il suffira de citer une des « trouvailles » récente qu'on y a faite pour expliquer son prodigieux intérêt. Il s'agit de feuilles de cuivre roulées sur elles-mêmes qui dépliées formeraient une longue bande couverte de caractère hébreu. Découvertes près du Kirbhet de Qoumrân, ces feuilles ont posé aux archéologues un problème irritant : le métal est si fortement oxydé que son développement risque de le réduire en poussière. Toutefois, le poinçon du graveur a pénétré profondément la feuille et il est possible de déchiffrer quelques mots au verso formant l'extérieur du rouleau. Ces mots suggèrent que cet étrange document est un inventaire complet des trésors du monastère de Qoumrân établi peut-être au moment où ils furent dispersés et cachés dans les grottes. Si cette hypothèse se vérifie, Qoumrân réserve pour l'avenir des découvertes qui éclipsent sans doute celles des précieux manuscrits.

Lettre d'un intellectuel à quelques autres à propos de l'Algérie

par

Jacques SOUSTELLE

En réponse à un « Manifeste contre la guerre en Algérie » signé par un certain nombre d'universitaires et d'écrivains, M. Jacques Soustelle a adressé le 14 Novembre à plusieurs de ses amis et collègues, signataires de ce texte, une lettre qui a été publiée à Paris par le Journal « Combat » du 26 Novembre.

Ce n'est pas en tant que Gouverneur Général de l'Algérie, mais en tant qu'intellectuel lui-même, que M. Soustelle a écrit cette lettre, dont on trouvera le texte ci-après.

Alger, 14 Novembre 1955

J'ai eu connaissance d'un manifeste « contre la guerre en Algérie », signé par beaucoup d'hommes que je respecte et dont certains sont de mes proches amis.

C'est dire que j'apporte à ce texte la plus sérieuse attention. Même engagé dans l'action, je demeure un universitaire, un enseignant et un écrivain. Je crois à la valeur intrinsèque de la pensée, de la recherche et de la réflexion. Je suis persuadé que nous avons un rôle à jouer dans la vie publique, ne serait-ce qu'en essayant de substituer aux vagues images passionnelles qui sont l'instrument habituel de la politique les notions de probité de précision et de rigueur auxquelles nous tenons par profession.

Il me paraît évident que si des intellectuels se manifestent *en tant que tels* dans le domaine politique — comme certains viennent de le faire par cet appel — ils ne sont justifiés que s'ils se com-

portent en la circonstance et plus que jamais en intellectuels, c'est-à-dire avec le souci d'honnêteté et de clarté qui est en quelque sorte notre marque. Autrement, leur intervention n'aurait pas plus de valeur que celle des plombiers-zingueurs ou des ordonnateurs de pompes funèbres, professions aussi respectables en elles-mêmes que les nôtres.

L'opinion attache plus de poids à la parole d'un professeur en Sorbonne qu'à celle du plus estimable des épiciers ou des ajusteurs : c'est évidemment parce qu'elle attend de l'intellectuel un effort d'information et d'impartialité qui donne sa valeur particulière à son jugement.

Aussi me semble-t-il que des intellectuels, en prenant position publiquement, ont le devoir, plus que d'autres, d'être scrupuleux à la fois en ce qui concerne leur connaissance des faits et l'interprétation qu'ils en donnent. Sinon, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a là comme une supercherie, consistant à donner comme l'avis sérieusement réfléchi d'intellectuels ce qui n'est après tout que l'opinion de citoyens comme les autres.

Ces réflexions me sont venues à l'esprit lorsque j'ai pris connaissance du manifeste dont il s'agit. Moi qui sais avec quel respect de la vérité, avec quel soin minutieux de vérification, beaucoup de signataires de ce texte hésitent avant de tenir pour certain un fait social ou historique, et, plus encore, avant d'en fournir une interprétation théorique, je suis stupéfait par la légèreté et le manque de sérieux qui caractérisent cette proclamation, riche en affirmations péremptoires mais aussi en équivoques, et dont le style claironnant et ampoulé me frappe comme une inconvenance.

L'analyse du manifeste, en effet, met en évidence la faiblesse de l'argumentation qui prétend conduire, en guise de conclusion, à de creux slogans démagogiques.

On commence par poser en principe qu'il y a une guerre en Algérie. Cette affirmation, qui rejoint curieusement celles des ultracoloniaux, mériterait ample discussion. Notre époque connaît bien des situations qui ne sont pas la paix sans être la guerre. Un état d'insécurité sporadique et variable, des attentats individuels, des embuscades, des incendies, est-ce la guerre ? Sans doute, dira-t-on,

c'est une question de définition. Mais, dans ce cas, le seul fait d'appeler « guerre » ce qui se produit en Algérie est déjà un geste et un choix. A une campagne destinée à affoler l'opinion et à déclencher une vague de défaitisme, le lancement de l'expression « guerre d'Algérie » apporte une contribution importante : cela d'autant plus que, dans la même phrase, on lie à cette « guerre » l'utilisation du contingent. On se garde bien de dire — ce qui est pourtant l'évidence — que les rappelés, disponibles et soldats du contingent, n'ont vu et ne voient l'ennemi que dans une très faible proportion, que leur mission de protection a pour but d'empêcher la guerre et non de la provoquer, et que plus il y aura de troupes en Algérie, moins une véritable guerre a de chances d'éclater.

Il y a donc là, dès le début et sur le point le plus important, une équivoque — involontaire ? — qui consiste en ceci, que l'on baptise arbitrairement « guerre » un état de choses très particulier, et qu'instantanément le mot est pris dans son sens plein et habituel, avec tout le cortège d'images qu'il évoque. Ce tour de passe-passe est évidemment destiné à créer un complexe de culpabilité. Toute la suite découle naturellement de cette première option.

Mais avant de continuer je pose une question : où, quand, et comment les auteurs de ce texte se sont-ils donné la peine d'étudier et d'analyser la situation en Algérie avant de porter sur elle un jugement aussi décisif ? Ont-ils fait usage de leurs méthodes d'historiens et de philosophes, ou bien se sont-ils contentés de lire leur journal ?

On me permette tout de même de rappeler que je suis quelque peu documenté sur tous ces événements et que je leur ai consacré quelque réflexion. L'argument d'autorité ne jouant pas entre nous, je suis obligé de dire que même les noms les plus prestigieux ne peuvent tenir lieu de preuves.

Mais poursuivons. Cette « guerre », dit-on, est injuste parce que nous la faisons à des hommes « dont le crime est de reprendre à leur compte nos propres principes ». Cette affirmation appelle à mon sens deux remarques.

D'abord, il n'est pas absurde de rechercher si la situation actuelle a été provoquée par une agression de notre part ou de la

part des autres. Deux dates s'imposent à l'esprit : 1er novembre 1954, 20 août 1955. Entre elles, et à partir de la seconde jusqu'à maintenant, s'inscrit une longue suite d'attentats, d'assassinats, d'enlèvements, d'incendies. Mais ce qui est certain, c'est que l'agression a toujours été le fait de nos adversaires. Notre action est défensive : c'est même ce que certains milieux nous reprochent.

Ces agressions ont-elles été déclenchées — et seraient-elles en somme justifiées — par « nos propres principes » ? C'est là que se situe la plus grave des équivoques.

« Nos principes » (je suppose qu'on entend par là ceux de la liberté, de la démocratie et du respect de l'homme), justifient-ils la fureur raciste et le fanatisme qui se sont assouvis par le massacre des ouvriers européens d'El Halia et de leurs familles ? Les promeneurs assassinés et mutilés à St-Charlés et à Bugeaud, les enfants (dont un de quatre jours) égorgés à Aïn-Abid, ont-ils été sacrifiés aux droits de l'homme et du citoyen ? Est-il conforme aux idées de tolérance que nous professons de découper à coups de ciseaux les lèvres des fumeurs et de trancher le nez des priseurs de tabac ? L'excitation à la haine raciale et religieuse contre le non-musulman, le boycott des Mozabites considérés comme « hérétiques », la destruction systématique des écoles dans des régions où elles ne servent qu'à la population arabe ou berbère, l'anéantissement du matériel agricole collectif des fellahs — qu'est-ce que tout cela a de commun avec « nos propres principes » ? Peut-être les a-t-on changés sans que je le sache : je me souviens d'un temps où les intellectuels français se dressaient précisément contre le farouche obscurantisme hitlérien, qui est sans doute, de tous les mouvements contemporains, celui qui se rapproche le plus, par son exclusivisme et son mépris de la vie humaine, de l'absolutisme totalitaire du C.R.U.A.

Les lettres et documents divers qui sont tombés entre nos mains à Djeurf, à Montcalm, à El-Arrouch, les déclarations de chefs prisonniers et celles de la radio cairote et syrienne ne laissent aucun doute sur les buts recherchés par le triumvirat dont BENBELLA

est le chef visible : destruction totale (les nazis avaient un mot pour cela) de tout ce qui est européen au Maghreb, massacre de tout Français d'origine *et mulsuman* qui ne s'incline pas, conversion forcée à l'Islam des survivants, instauration d'un état théocratique et raciste membre de la Ligue arabe. Ces documents sont connus et je les tiens à la disposition de ceux qui s'y intéresseraient.

Il est vrai qu'il y a en Algérie des hommes qui s'élèvent, au nom de « nos principes », contre les vestiges du régime colonial : mais ceux-là ne se confondent pas avec les rebelles, et nous n'avons pas le droit de les confondre. Nous touchons ici du doigt une autre erreur des auteurs du manifeste : celle qui consiste à mêler inextricablement ce que j'appellerai l'opposition démocratique et les tenants armés d'une régression moyenâgeuse. Ces derniers, eux, ne s'y trompent pas : le paragraphe 12 des instructions envoyées du Caire par BENBELLA n'ordonne-t-il pas d'abattre « tous ceux qui voudraient jouer le rôle d'interlocuteurs valables » ? Cette directive a d'ailleurs reçu un commencement d'exécution le 20 août à Constantine, quand un commando terroriste a assassiné le neveu de Ferhat ABBAS.

L'alinéa suivant du manifeste s'attaque aux méthodes « honteuses » qui feraient de nos soldats autant de « criminels de guerre ». L'outrance d'un tel propos me navre. Personne, hélas, ne peut garantir que dans la fièvre d'un accrochage, à l'issue d'une embuscade, ou devant des cadavres mutilés de femmes et d'enfants, aucun soldat n'outrepassera jamais sa mission. Je tiens pourtant à porter témoignage de l'esprit humain des chefs ; je sais quelles instructions permanentes ils donnent pour éviter tout excès. Je sais aussi que les petits Français du contingent ne sont pas des tueurs et qu'on n'a pas le droit de les insulter gratuitement, bien à l'abri à Paris, en les comparant aux S.S. Mais surtout je m'étonne que des intellectuels, qui devraient être soucieux de juger sainement tous les aspects d'un problème douloureux, tiennent délibérément pour nulle l'action — on pourrait dire l'apostolat — des officiers des Affaires algériennes (zéro en février dernier, près de deux cents aujourd'hui) qui n'ont pas d'autre mission que de pacifier. Loin de nous faire

honte, cette action devrait éveiller chez nous tous un sentiment de fierté.

L'appel ajoute que nous risquons de « perdre l'honneur ». Il y a beaucoup de manières de perdre son honneur ; l'une d'elles serait, à coup sûr, d'abandonner aux tortures, aux mutilations et à la mort non seulement 1.200.000 Européens, mais des millions de Musulmans. N'oublions pas que les rebelles assassinent en moyenne quatre ou cinq Musulmans pour un Européen, sans parler de ceux qu'ils défigurent et torturent, sans parler non plus des milliers qu'ils rançonnent et ruinent. Je sais qu'on a cherché à faire croire que les Musulmans assassinés étaient des « agents de l'Administration » ; on me permettra d'abord dire que le fait d'être facteur, garde champêtre ou agent du chemin de fer n'est pas un crime qui entraîne la peine de mort. Mais les faits eux-mêmes s'élèvent contre cette version. J'ai vu hélas, trop de vieillards et d'enfants musulmans assassinés par les fellagha, trop de paysans inoffensifs égorgés, pour avoir le moindre doute à ce sujet. Délibérément, méthodiquement, les rebelles s'attachent à dominer par la terreur. Serait-il conforme à « notre honneur » de les laisser faire ?

Après une partie critique que je viens d'évoquer, le manifeste passe à ce qu'on pourrait appeler la partie constructive de l'exposé. Et là je ne peux qu'exprimer ma déception devant la faiblesse, pour ne pas dire l'indigence, des idées exprimées.

Dire qu'il faut rechercher « la paix fraternelle dans le respect des nationalités », que « l'existence de populations non musulmanes... constitue l'un des éléments du problème », que « le but à atteindre est la réconciliation complète entre ces populations », c'est enfoncer des portes ouvertes. C'est aussi, je le crains, une dérobade : et ma crainte se confirme quand je lis, au paragraphe suivant, que les sous-signés ne proposent ni plans de réformes, ni solutions. Alors, pour quoi cet appel ? Est-ce seulement pour dire que la France a tort — car il est entendu que, pour certains, elle a toujours tort ?

Il est vrai qu'on nous offre la panacée : la négociation. Mais comme on ne dit ni avec qui (car, de grâce, ne prenons pas pour une proposition concrète cette vague expression passe-partout visant

« les représentants qualifiés »), ni sur quoi, *on se borne, en fait, à présenter comme une solution ce qui est précisément le problème.* A moins que — mais alors pourquoi ne pas le dire loyalement — on ne considère que la qualité de « représentant qualifié » appartient de droit aux terroristes. Encore la question se pose-t-elle de savoir à partir de combien de fermes brûlées ou de fellahs égorgés on devient un « représentant qualifié ».

On aurait pu, justement, se pencher sur le problème de la représentation, sur celui des élections libres, des collèges électoraux, des réformes à mettre en œuvre pour sortir de l'ornière sanglante où le C.R.U.A. a engagé l'Algérie. C'eût été faire œuvre utile. Je regrette qu'on n'ait même pas essayé.

Le manifeste se termine par un certain nombre de slogans qui constituent, j'imagine, ce qu'on pourrait appeler le programme immédiat de ses auteurs. Comme tous les slogans, ils sont peut-être utiles à jeter à une foule dans une réunion publique. En dehors de cela, ils ne valent pas le papier sur lequel ils sont écrits.

« Négociations immédiates »? J'ai déjà dit que c'était supposer le problème résolu.

« Pas de discrimination raciale »? Toute ma vie j'ai lutté contre le racisme. Il me répugne partout où il sévit, et je le combats chez les Européens lorsqu'ils y cèdent. Force m'est pourtant de reconnaître qu'aujourd'hui les racistes par excellence sont en face de nous.

« Cessation de la répression, cessation de l'état d'urgence, libération du contingent »? Ces mots d'ordre n'ont, objectivement, dans la situation présente, qu'un seul sens : cessation de notre résistance, abandon de tout un peuple à une dictature de terreur. Si c'est cela qu'on veut, il faut le dire. Pour ma part, je m'y refuse, et je prétends que si l'un quelconque des signataires était à ma place, il reculerait devant la vague de sang que notre capitulation ferait déferler sur l'Algérie. Car il s'agit bien d'une capitulation.

Ce n'est pas sans regret que j'ai été amené à répondre — à titre personnel, comme l'homme que je suis et qui demeure fidèle

à lui-même — à ceux qui ont signé le manifeste et parmi lesquels peut-être certains, qui me connaissent, seront choqués de ma franchise.

Mais j'ai toujours cru que notre devoir, à nous qui faisons profession de penser clairement, était d'aborder franchement et sans réticence la bataille des idées.

Pour ce qui me concerne, je suis de ceux qui se sont dressés entre 1936 et 1940 contre le péril des dictatures de l'extérieur et de l'intérieur, contre le racisme et l'intolérance : je n'ai pas changé. J'ai lutté contre l'esprit de défaite et d'abandon qui a conduit la France à livrer la Tchécoslovaquie, à permettre la remilitarisation de la Rhénanie par Hitler, à laisser l'Axe se créer et se durcir face au désarroi des démocraties : je n'ai pas changé. De 1940 à 1944, j'ai été de ceux qui ont obstinément et malgré tout refusé la capitulation : et je n'ai pas changé.

Si maintenant on somme la France, au nom d'un totalitarisme médiéval, de renoncer non seulement à l'Algérie mais en fait à elle-même, je ne serai pas complice. L'œuvre de progrès politique et social à accomplir en Algérie, après trop de délais, nous impose d'y rester ; céder au terrorisme serait la condamner à jamais.



Le drame de Marcel Proust

par

PHILIPPE GALLI

Comme s'il avait refermé derrière lui les portes de la mort, en attendant qu'elle le délivre¹ Marcel Proust fit de sa maladie une manière de vocation, de privilège. *Travaillé* d'une manière unique, cet étrange humain voulut connaître davantage, ou plutôt *autrement*, selon une accommodation inhabituelle. C'est dans une atmosphère d'anxiété, de dangers obscurs, d'incessants malaises, qu'il usa son désastreux loisir à l'approfondissement des impressions revécues par sa mémoire. Mais tout ce passé où il s'applique, tout ce *temps* incorporé, sécrété par lui, et qui est sa vie même, ne se compose que de morts successives. Sous prétexte de le retrouver, c'est à consommer sa ruine qu'il devait user le reste de ses jours.

Son lit fut le centre de l'univers que, attentif à retenir ce que les autres laissent passer, Marcel Proust fit surgir de sa chambre de malade. Il y vécut d'interminables heures, « en compagnie d'événements minuscules et de

cette *matière du temps*, dont les normaux ne s'aperçoivent pas ». C'est à la transcription d'un univers qui la rendait sensible que s'employa la terrible mémoire de l'homme couché, qui vivait là, comme un reclus, entre sommeil et veille, et dont les jambes, les bras, tous les membres, étaient pleins de souvenirs engourdis.

Cette atmosphère de demi-veille, c'est l'atmosphère proustienne par excellence, et son heure, ce moment suspendu, cet instant de vertige, de confusion, où le réel commence à se mêler aux images du dernier rêve, en évocations tournoyantes. N'est-il pas significatif que le *Temps perdu et retrouvé* s'ouvre et se ferme sur le thème des « chambres » que Marcel Proust a successivement habitées dans sa vie, qu'il a remplies de lui-même, de sa rêverie oscillante, et dont les moindres objets ont halluciné les nuits qu'il passa, le regard anxieux, le cœur battant, à voir, autour de lui, les choses, les pays, les années, réapparaître et tourbillonner dans les ténèbres ? C'est du fond de son lit, dans cet air obscur, dans ce silence sans heurt, qu'il expérimenta sur

1. « L'idée de la mort, dit-il, me tenait compagnie aussi incessante que l'idée de moi. »

lui-même les secrets étranges de sa sensibilité inquiète² ne sachant rien du monde, ne voyant plus les autres que pour renforcer de traits précis les étonnantes créations qu'enfantait sa fantasmagorie morbide...

N'étant pas ouverte sur l'espace, sur l'avenir, l'œuvre de Proust est fermée à l'espérance. Ne traînant que le poids du temps écoulé, elle s'ouvre au regret, au pessimisme, au désespoir, et n'a l'illusion d'en sortir que par la croyance en l'œuvre d'art, conçue comme une « actualisation » du temps perdu. Mais l'art lui-même n'échappe pas au *temps*. Il manque à cette œuvre, où tout est inversé, ce *goût d'avenir* qui fait la force mystérieuse des choses vivantes, pleines d'« aspects en prolongement », et qui laisse une impression d'*augment* de la vie, de décuplement des forces psychiques.

Le monde, l'univers de Proust, c'est celui de la réclusion, de la peur de vivre. Lorsqu'on s'installe au centre même de sa création, pour y regarder fourmiller l'âme multiple de ces héros vidés d'être, aux « corps scellés », et qui font à la fois partie de lui-même et du monde que sa mémoire reconstruit, on étouffe, on

veut sortir de l'irrespirable. A qui vit longtemps dans son univers, et le suit à travers les cercles de plus en plus désolés où il fait sa plongée mentale, Proust réserve une véritable épreuve spirituelle. Plus encore que la dissociation morale, c'est la sécheresse intérieure qu'on y risque, nous ne savons quelle instabilité de l'âme qui, pour ne pas se laisser déposséder, se contracte, se meurtrit jusqu'à l'ankylose...

Toutes ces « introspections », si avant menées, nous laissent sur une impression d'inachevé, de vide, d'ennui, de désolation mortelle. Plus qu'une autre, cette investigation des forces ténébreuses que chaque homme porte en lui, postule, exige, la claire vision de son essence. On sent bien, au fond de cette œuvre, une phrase douloureuse, obsédante, presque organique et viscérale, une sorte d'appel inquiet lancé derrière un ciel vide, vers une « joie supraterrestre ». On y décèle aussi comme un désir de délivrance, mais ce n'est qu'un désir de *fuite* hors du monde, de ce monde absurde qu'il a bafoué.

Il faut le regard des saints pour contempler ce « miroir de ténèbres » et pour entrer dans ce que Proust appelle « cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du néant ». Maritain a raison : « Pour écrire

2. Tout, quand on est malade, prend une amplitude de vibration qui tient à l'atmosphère de silence et de solitude et aussi de perpétuelle trépidation intime où l'on vit. »

(Lettre à Robert de Montesquiou.)

l'œuvre d'un Proust, comme elle aurait dû l'être, il aurait fallu la lumière intérieure d'un saint Augustin. » Et nous songeons à ce passage des *Confessions* où, évoquant sa jeunesse, Augustin dit à Dieu : « Je fus coupé en pièces au moment où je me séparai de ton unité pour me

perdre dans une foule d'objets ; tu daignas rassembler les *morceaux de moi-même*. » Cette unité que Dieu seul peut donner à la créature, voilà ce qui manque à l'humanité proustienne, humanité non pas tant malade et blessée qu'affreusement dépossédée et comme *dévêtue*.

Après le départ de la Comédie française

par

E. FABRE SURVEYER

J'avais presque renoncé à écrire mes souvenirs. Mais la présence, à Montréal, des acteurs de la Comédie française et la description des réceptions et autres politesses dont ils ont été l'objet, m'ont rappelé le peu que j'ai jamais su sur ce qu'ont fait, hors de la scène, les acteurs français qui nous sont venus autrefois. C'est bien incomplet, hélas ! Au début, j'étais trop jeune, et maintenant je suis trop vieux.

Donc, l'idée me vint de faire la comparaison entre cette réception et celles qu'on réservait, autrefois, aux grands acteurs de passage.

De la première visite de Sarah Bernhardt à Montréal, je n'ai pas de souvenirs personnels. J'en parlerai à l'occasion de son second voyage.

Coquelin aîné vint à Montréal pendant que j'étais collégien. On nous avait défendu d'aller l'entendre, même dans le « Voyage de M. Perrichon », et j'avais obéi. Mais Coquelin vint nous donner un récital au Collège Sainte-Marie. Le père Édouard Lecompte, préfet, se contenta de nous dire : « C'est monsieur Coquelin », et les applaudissements interrompirent la présentation.

Coquelin nous dit : « Le naufragé » de François Coppée, « Le sous-préfet aux champs » d'Alphonse Daudet, « Barbasson » d'Octave Pradelle, et « Le Corbeau et le renard », imitation d'un anglais.

Que fit Coquelin pendant son séjour à Montréal? Je ne sais ce que les hommes firent pour lui, mais je sais qu'il se plut beaucoup dans la société des dames d'alors, qui formaient une élite tout à fait remarquable. Un des membres de ce groupe vit encore. Elle est nonagénaire, et je donnerais beaucoup pour entendre ses souvenirs.

Coquelin était, naturellement, le lion de ces réunions. Une de ces dames étant allée jusqu'à lui dire « qu'il était beau », il répondit : « Non, je suis laid, mais je parle distinctement ».

Grâce à l'une de ces dames, je pus, lors de mon premier séjour à Paris, aller rendre visite à Coquelin dans son hôtel de la rue de Presbourg. Il me donnait des billets pour la pièce qui était à l'affiche, et j'allais l'en remercier dans sa loge. Nous avions le même tailleur. Un jour, après une pièce qui n'eut pas de succès

(je crois que c'était « Les bien-faiteurs », de Bricux), je rencontrai mon tailleur qui me dit, avec enthousiasme : « Que pensez-vous de Coquelin? Était-il assez bien? » Je lui fis remarquer que, malgré son talent, il n'avait pu faire de la pièce un succès, et le tailleur répliqua : « Mais sa redingote au deuxième acte ! »

Une autre fois, je me trouvais dans la loge avec le frère de l'acteur, Benoît, boursier. Il y avait eu de grandes démonstrations en l'honneur de Sarah Bernhardt, je ne sais plus à quelle occasion. On avait loué l'actrice en prose et en vers. Coppée et Theuriet y étaient allés chacun d'un sonnet, mais celui qui avait le plus impressionné Coquelin, était un jeune acteur, presque un débutant, dont le grand acteur nous lut les vers :

« En ces temps sans beauté,
seule encore tu nous restes,
Sachant descendre, pâle, un
grand escalier clair,
Ceindre un bandeau, porter un
lys, brandir un fer,
Reine de l'attitude et prin-
cesse des gestes.

« En ces temps sans génie, ardente, tu protestes,
 Tu dis des vers, tu meurs d'amour, ton vol se perd.
 Tu tends des bras de rêve, et puis des bras de chair,
 Et quand Phèdre paraît, nous sommes tous incestes.

« Avide de souffrir, tu t'ajoutas des cœurs,
 Nous avons vu couler, car ils coulent, tes pleurs,
 Toutes les larmes de nos âmes sur tes joues.

Mais aussi tu sais bien, Sarah, que quelquefois
 Tu sens furtivement se poser, quand tu joues,
 Les lèvres de Shakespeare aux bagues de tes doigts ! »

Et Coquelin de dire : « Eh bien, j'ai de ce jeune homme cinq actes de cette force-là. »

Le jeune homme, c'était Edmond Rostand, et la pièce, « *Cyrano de Bergerac* » que Coquelin créa trois ans plus tard.

Après Coquelin, nous eûmes Mounet-Sully, tragédien, qui fut plus tard doyen de la Comédie française.

Mounet-Sully, dont peu sans doute se souviennent aujour-

d'hui, était un acteur discuté. Ma future belle-mère, personne distinguée, ne pouvait pas le supporter.

Il était relativement facile à imiter. Mon cousin, Arthur Laramée, juge en retraite, y réussissait fort bien.

Mais, quand Mounet était en verve, il était merveilleux.

A une fête donnée en l'honneur d'Alfred de Vigny, vers 1897, Mounet avait remporté le succès de la journée en récitant : « Moïse sur le Nébo » :

« O Seigneur, j'ai vécu puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

L'auditoire était électrisé.

Perrin, alors directeur de la Comédie française, alla un jour trouver l'acteur et lui dit : « Monsieur Mounet, nous allons reprendre *Ruy Blas*. Le rôle-titre vous revient. Combien vous faut-il de temps pour vous y préparer ? »

Mounet réfléchit et dit : « Deux ans ». Un autre aurait exigé six mois, mais Perrin se résigna.

A la première, quand il appa-

rut sur la scène, et que Don Salluste dit :

« Ruy Blas, fermez la porte, ouvrez cette fenêtre », Mounet se dirigea vers la fenêtre ; son humiliation était tellement évidente que le public, avant qu'il eût prononcé un mot, éclatait en applaudissements, tant son attitude avait été parfaite.

Mounet, rappelé, ne saluait jamais : il reprenait la fin de son rôle.

Quand il joua pour la première fois, au théâtre en plein air d'Orange, « Oedipe-roi », et prononça les premiers vers :

« Enfants, du vieux Cadmus
jeune postérité,

Pourquoi vers ce palais vos
cris ont-ils monté ? »

les auditeurs n'avaient jamais entendu telle sonorité et, pour citer un vers de Victor Hugo :

« Croyaient, en l'entendant,
que c'était le tonnerre. »

Des citoyens de Montréal don-
nèrent à Mounet un dîner après
lequel il récita : « La chanson
des deux épées » de « La Fille
de Roland » :

« La France, dans ce siècle, eut
deux grandes épées,

Deux glaives, l'un royal et
l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin
furent trempées,
L'une a pour nom Joyeuse et
l'autre Durandal. »

Ces vers font partie du rôle de Gérald, que Mounet créa, en 1874, je crois. Ce fut un triomphe. M. Dandurand, qui s'y connaissait en organes puissants, puisque, dans ses belles années, il se faisait entendre d'un bout à l'autre du Square Chaboillez, me dit qu'il n'avait rien entendu de tel.

Je me suis rémémoré ce poème. J'en trouve la langue assez faible, et je me suis rappelé les vers de Raoul Ponchon, qui n'aimait pas de Bornier, dans un de ses pastiches de « L'Enfant grec » :

« Si vous voulez des vers, je
vous dirai, Milord,
Un théramène de « Plus que
France d'abord »,
De monsieur Bornier, le vi-
comte.

Que si vous ne détestez pas
les vers pompiers
Et n'êtes regardant qu'au nom-
bre de leurs pieds,
Vous y trouverez votre compte.

Le succès de la « Fille de Roland » a été admirablement expliqué par Edmond Rostand, dans son discours de réception à l'Académie française, où il succédait à Henri de Bornier.

J'arrive à Sarah Bernhardt. En parler n'est pas chose facile. La première de ses tournées m'échappe complètement, j'en ignore même la date.

Les admirateurs de Sarah, le groupe des fervents du journal « La Patrie », le poète Louis Fréchette en tête, lui avaient préparé une réception enthousiaste. On détela les chevaux de son traîneau que l'on tira à bras d'homme jusqu'à son hôtel. On prête à l'actrice cette remarque peu bienveillante : « Les autres bêtes tiraient mieux ».

Le poète Louis Fréchette y alla d'un poème qui débutait ainsi :

« Salut, Sarah, salut, charmante Dona Sol,
Lorsque ton pied mignon vient fouler notre sol,
Notre sol tout couvert de givre... »

L'enthousiasme — de commande — n'était pourtant pas général, et un poète (le juge

Routhier, je crois) répondit à Fréchette par un poème qui débutait ainsi :

« Salut, Louis, salut, gras-souillet Hernani »...

Quant à l'attelage humain du traîneau de Sarah, le procédé ne fut pas admis partout. En France, des écrivains comme Adolphe Brisson, le critiquèrent. Mais l'actrice ne pouvait pas ignorer le témoignage qu'on lui avait rendu.

La seconde tournée, c'était à la fin du régime du principal Peterson, à McGill (il se retira le premier mai 1918). Je n'ai connaissance que d'un déjeuner qui lui fut offert, au Club Mont-Royal, je crois. Nous étions une douzaine de convives, Anglo-Canadiens pour la plupart, plus quelques-uns des acteurs. Le principal Peterson proposa la santé de l'actrice dans « la langue supérieure ». Sarah n'était pas de bonne humeur. Elle faisait le contraste entre sa réception et la précédente, et tenait le clergé responsable de ce changement, ajoutant qu'elle n'était pas anticléricale et que le curé de Belle-Isle-en-Mer où

elle passait ses vacances était de ses amis.

Elle avait tort de tenir le clergé responsable de l'indifférence du public. Les animateurs de la première réception étaient disparus ; elle avait refusé de jouer la « Véronica » de Fréchette ; les critiques avaient survécu et son appréciation de ceux qui avaient traîné la voiture, vraie ou fausse, avait été répandue.

Appelé à dire quelques mots, je n'aurais pu prendre parti, et je me contentai de rappeler mon expérience dans la loge de Coquelin, comme je l'ai écrit plus haut.

Les adieux de Sarah au Canada furent encore plus déplorable. Sarah avait donné aux journaux de Québec un interview où elle n'était pas flatteuse pour nos intellectuels. La jeunesse de la ville s'en émut et salua le départ de l'actrice avec des projectiles. Sir Wilfrid Laurier, alors premier ministre, crut bon de lui adresser ses excuses.

De Féraudy, de la Comédie française, fut fêté à un déjeuner donné au Cercle Universitaire dans l'ancienne maison de Sir Alexandre Lacoste, devenue a-

vant sa démolition le Café provincial. Je crois que Jean Désy, aujourd'hui notre ambassadeur à Paris, avait organisé la fête. De Féraudy y récita un poème de Rostand :

« Nous sommes les fleurs des fleuristes,
 Nous sommes les fleurs des marchands :
 Les petites fleurs, un peu tristes
 De n'avoir pas connu les champs. »

J'ai parlé ailleurs de Marcelle Géniat, qui avait été de la Comédie française, et de celui de ses maris qui fut mon compatriote et mon client. Elle joua à l'*Orpheum*, en 1925. Elle s'était fait, à Montréal, des amis qui lui procurèrent bon nombre de réceptions et de promenades, car elle se plaisait à voir les arbres de nos forêts du Nord. Avant de partir, elle donna un grand coquetel à l'hôtel Mont-Royal, pour rendre ses politesses.

Mes souvenirs s'obscurcissent. Lucien Guitry est venu jouer avec sa troupe, une troupe admirablement bien montée, au théâtre His Majesty. Il vint ici vers 1927. Il s'était fait des amis à

Montréal, entre autre Ernest Cormier, et (je ne sais plus qui) on lui donna un déjeuner au Club de la Presse, square Phillips. Je fus invité à parler. Le sénateur David (père), qui fit le compte rendu de ce déjeuner dans « La Presse », dit que je lui avais rappelé mon oncle Hector Fabre. Il ne pouvait me causer un plus grand plaisir.

Cécile Sorel, comtesse de Ségur, fut aussi l'objet d'un déjeuner organisé, cette fois, par « les Amitiés latines », société formée au commencement de la guerre 1914 pour recevoir les visiteurs venant des pays alliés. J'en étais le secrétaire, je crois. Pour une raison ou pour une autre (ou peut-être sans raison aucune), elle ne fonctionna pas et nous restâmes avec un trésor intact. Faute d'hôtes du sexe masculin, ceux qui s'intéressaient encore à la société décidèrent de fêter les dames. Nous commençâmes par Georgette Leblanc (épouse de Maurice Maeterlinck), qui chanta à l'*Orpheum*. Ce déjeuner improvisé (qu'une demoiselle Lebrun, professeur de danse, croyait donner en son honneur, méprise que nous lui signalâmes lorsqu'elle se décida à l'accepter),

eut lieu au University Club, et fut un très gros succès. L'artiste était bien émue.

Pour Cécile Sorel, nous décidâmes de vider en beauté la caisse des « Amitiés latines ». Adjutor Savard fit preuve de grands talents d'organisation. Le Baron de Vitrolles, consul général de France, y assistait avec son épouse. Celle-ci était à ma gauche et me demanda pourquoi les francophiles les plus en vue n'étaient pas présents. « J'eus la force de me taire », comme chantait Teulet à Montmartre. L'un de ceux-là était dans le hall de l'hôtel Mont-Royal quand je me rendais à la salle du déjeuner.

Sacha Guitry, avec Yvonne Printemps, joua « Mozart » au *Princess*. Le PEN Club leur offrit un déjeuner. Tous deux me donnèrent leur autographe pour ma fille. Guitry y évoquait le souvenir d'un ami commun, Alphonse Allais.

De Louis Jovet et de Madeleine Renaud, j'ignore absolument tout. Pourquoi ne suis-je pas allé les entendre ? Je serais en peine de le dire.

Nous arrivons à la troupe de la Comédie française. On l'a

fêtée, dès après la première représentation par un souper qui paraissait tentant, mais dont j'ai cru devoir m'abstenir.

En revanche, j'ai assisté au coquetel et au déjeuner donnés en leur honneur à l'hôtel Ritz Carlton. Au coquetel, j'ai retrouvé Germaine Rouer. Auparavant, nous nous étions demandés, Victor Barbeau et moi, si nous devions lui rappeler d'avoir déjeuné avec elle au Club Saint-Denis, il y a nombre d'années, déjeuner dont nous sommes peut-être les seuls survivants. Je finis par en parler à l'actrice, et même par lui rappeler que je lui avais envoyé une

généalogie des Rouer de Villeray par Pierre-Georges Roy ; ce qui était inutile car Rouer peut fort bien être un nom de théâtre. Depuis lors, la carrière de l'artiste a été brillante. Elle a paru se souvenir de ce que je lui ai rappelé et s'est montrée fort aimable.

Somme toute (et en admettant mon ignorance des tournées Juvet-Renaud) nos citoyens n'avaient jamais, jusqu'ici, reçu aussi cordialement et aussi généreusement des acteurs de France. Puisse cela encourager ces derniers à nous revenir !

Montréal, octobre 1955.

PETITE HISTOIRE

*Si j'écoutais le vent,
J'aurais des histoires
Plein les oreilles.
Et j'irais par tous les cœurs,
Redire le conte
Du cœur qui a perdu
L'histoire de sa propre vie...*

PAUL ANDRINET.

L'immigration française au Canada

par

CLAUDE HAEFFELY

AVERTISSEMENT :

L'article qui suit n'est pas une enquête sur les questions d'immigration qui se posent actuellement au Canada, et encore moins un jugement sur l'immigration française dans ce pays.

Ce ne sont que les impressions et les réflexions d'un Français qui a passé deux ans au Canada et qui essaie de faire le point en tenant compte de ses expériences et des rencontres qu'il a faites durant son séjour.

En 1955, le départ des Français pour le Canada reste une aventure. Mais si les Français d'aujourd'hui ne se heurtent plus aux difficultés que les premiers pionniers de la Nouvelle-France rencontraient, c'est que l'aventure moderne a seulement changé de visage. La lutte moins spectaculaire et surtout moins glorieuse, ne se joue plus comme autrefois en terre inconnue, contre les sauvages... mais le plus souvent au cœur des grandes cités canadiennes. L'aventure, c'est la rue et c'est Montréal premier décor pour la plupart des Français qui arrivent au Canada.

Parce que Montréal est la troisième ville de langue française dans le monde, c'est peut-être ce fait français qui nous attire au Canada et nous retient d'abord dans la Province de Québec.

Mais qu'allons-nous trouver au Canada? Que cherche la majorité des Français? un agrandissement de la France, la fortune, une communauté française? On entretient trop volontiers dans notre pays de belles images d'Epinal quand on parle du Canada. Images souvent sentimentales et désuètes qui ne correspondent pas au Canada actuel. Et, des « arpents de neige » à « la cabane au Canada », sans oublier bien sûr le visage émouvant de Maria Chapdelaine et quelques récits de Peaux-Rouges! — ceux qui partent de France ignorent à peu près tout de la réalité. On leur a dit : le Canada est un pays jeune et plein d'avenir — et quelques Français traversent l'Océan.

Nous savons pourtant que nous ne sommes pas de bons émigrants. Rares sont les Français qui s'expatrient sans idée de retour, parce qu'ils s'adaptent et

s'assimilent difficilement. — Il n'est que de constater comme les Canadiens français eux-mêmes ne sont pas encore de parfaits Américains !

Dans différents milieux on se pose donc depuis quelque temps la question : l'immigration française est-elle un succès ou un échec ?¹

A la fin du siècle dernier déjà, quelques expériences avaient été tentées par des groupes de Français pour s'établir au Manitoba, au Saskatchewan et jusqu'en Alberta. Il ne reste plus rien de leurs efforts ; presque tous ont regagné la France².

Faut-il avouer que le Canada est un pays difficile à peupler ? On nous dit : le Canada est un pays riche, aux ressources illimitées. Ce qui est exact. — On nous dit aussi que le Canada est devenu, depuis la dernière guerre, la troisième puissance économique du globe. Mais chaque hiver le chômage s'accroît, le niveau de vie de certains immigrés reste bas, pour ne pas dire catastrophique. Beaucoup de Canadiens connaissent eux-mêmes le chômage et la misère³.

Dans l'euphorie de l'après-

guerre, on pouvait espérer que le moment était venu d'encourager l'immigration par tous les moyens. Mais pourquoi existe-t-il à l'intérieur de la Province de Québec des mouvements d'émigration ? Pourquoi certains Canadiens français quittent-ils leur province ? Des chiffres nous indiquent qu'entre 1901 et 1951, 831,000 immigrants sont arrivés dans le Québec, mais que pendant ce même temps, 866,217 personnes ont quitté la province.

Enfin puisqu'il s'agit d'immigration française, des chiffres sont là encore pour nous indiquer que, depuis 1951, le nombre des Français qui débarquent au Canada va décroissant et que, sur ce chiffre déjà faible, nous ne savons pas combien passent aux États-Unis ou rentrent tout simplement en France. Sur près d'un million d'immigrés arrivés au Canada depuis 1946, deux cent mille seulement se sont assimilés au groupe culturel français.

En 1950, 74,000 immigrants,
1,900 Français, soit 2.7%.

En 1951, 194,000 immigrants,
6,900 Français, soit 3.5%.

En 1952, 164,000 immigrants,
5,000 Français, soit 3%.

En 1953, 169,000 immigrants,
3,100 Français, soit 1.8%.

Or, si les Canadiens français ont su dépasser le stade de la survivance — au moins dans la Province de Québec — et s'ils

1. Radio-Canada, émission « Les Idées en marche », 10 mars 1955.

2. *Amérique Française*, vol. XI, no 3, mai-juin 1953.

3. Lire à ce sujet : La condition du prolétariat canadien-français avant 1939 : *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, éd. Beauchemin, Montréal.

ne veulent pas être considérés un jour comme une « réserve », les questions d'immigration ne peuvent plus les laisser indifférents. Quelques-uns s'inquiètent et voudraient en particulier que l'immigration française au Canada soit un succès — c'est-à-dire que les relations entre Canadiens français et Français s'éclaircissent, que les préjugés et les malentendus s'effacent afin que puissent s'organiser des échanges, une alliance qui redonne un sens à l'immigration française et une force qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

* * *

La première impression d'un Français débarquant au Canada, c'est bien sûr l'immensité du pays. Grandeur d'ailleurs que l'imagination elle-même n'évalue pas. La Province de Québec contiendrait, dit-on, trois fois la France. Le climat canadien est rude : hivers rigoureux, étés torrides — seul l'automne échappe aux excès de température pour vous réconcilier quelques semaines avec le ciel et la terre de ce pays. Bel « été des sauvages » flamboyant et dont la violence étonne l'Européen le plus blasé.

La majorité des Montréalais parlent français, mais hélas l'immigrant s'aperçoit rapidement que l'ignorance de l'anglais diminue ses chances de trouver « une job ». On nous a dit que le français et l'anglais étaient les

deux langues officielles du Canada ; on parle français dans le Québec, mais on travaille déjà en anglais. Un Français n'est jamais isolé à Montréal, mais dans l'Ontario, il est un étranger. Quels sont les immigrés qui résistent longtemps à l'attraction économique des Anglo-Saxons ? Tous les leviers économiques sont entre leurs mains. Si l'avenir du Canada français se situe et se joue sur le plan culturel, quand verrons-nous alors les Canadiens sortir de leur réserve et de leur méfiance pour accueillir les étrangers ?

On a trop répété aux Canadiens d'aimer la France, mais pas les Français, parce que ces derniers soulevaient parfois des problèmes et risquaient de déranger certaines traditions.

Tous les immigrés français ne sont pas de sombres arrivistes et il faudrait que les Canadiens distinguent les uns et les autres et choisissent.

Que les Français n'oublient pas non plus que les Canadiens français forment en terre américaine le groupe humain le plus enraciné et que c'est auprès d'eux, sans doute, qu'ils trouveront — une fois admis dans leur communauté et ayant su éprouver et vivre leurs problèmes — une nouvelle expérience de la vie.

Si les relations entre Français et Canadiens français sont parfois difficiles, nous ne nous méfions pas assez de notre esprit

critique qui semble ne pas toujours saisir la complexité et la diversité des Canadiens français.

Ces Canadiens sont à la fois beaucoup plus vieux et plus jeunes que nous. — Ils sont rattachés au passé par un folklore, des traditions, une religion qui n'ont presque plus de points communs avec les nôtres ; ils ont adopté un standard de vie à l'Américaine qui masque parfois leur profonde originalité. Enfin, l'image officielle du Canada ne reflète plus la condition et les tendances de nombreux artistes et intellectuels canadiens isolés, ignorés, exilés quelquefois dans leur propre pays.

Que les Français sachent découvrir ce pays et trouver leurs amis — quand de part et d'autre on fera preuve de compréhension et d'amitié, on pourra saisir l'importance d'une immigration française revue et corrigée.

* * *

Ce qui achève de dérouter les immigrants français, ce sont les méthodes de travail couramment pratiquées au Canada — méthodes importées des Etats-Unis qui découragent beaucoup de Français, parce que ces derniers font encore passer la qualité avant la quantité. Sauf exception, un artisan n'est pas à sa place en Amérique. On peut imaginer l'amertume de ceux qui se voient contraints d'accepter pour

vivre une place de balayeur ou de laveur de vaisselle.

Mais il est normal d'accepter d'abord « n'importe quoi », de renoncer à certains préjugés de métiers et de classes, de cultiver la patience et une chance arrivera peut-être comme on n'en rencontre plus en Europe. Le départ est souvent donné à zéro, il faut donc perdre quelquefois plusieurs années avant de retrouver le bon chemin ! Des Français, peut-être, se découragent trop vite, et songeant à leur pays entretiennent des illusions — pour rentrer sur un coup de tête et regretter par la suite leur retour.

Mais alors que les Canadiens inaugurent une politique d'immigration honnête et franche et que cessent ces périodes de chômage qui démoralisent le moral d'une nation. Il est absurde de faire venir des gens pour leur faire connaître dans certains cas une condition pire que celle qu'ils viennent d'abandonner.

Que le Gouvernement canadien fasse venir au Canada des gens dont le pays a un réel besoin, c'est très bien. Mais pourquoi donc le Gouvernement fédéral ou provincial n'inviterait-il pas chaque année dans ses Universités des étudiants français ? Ce serait une excellente introduction à l'immigration. Ces jeunes gens rentrés en France, initiés aux problèmes canadiens, pourraient amorcer et intensifier mieux que quiconque un mou-

vement d'immigration français vers le Canada.

* * *

On doit espérer que tous ceux qui consacrent actuellement leurs forces à la création d'une culture canadienne de langue française soient compris et soutenus — quand justement cet effort trouve une audience et un rayonnement au delà de la Province de Québec

et que face à l'invasion économique des États-Unis, on puisse entrevoir un rapprochement et une collaboration des Canadiens français et anglais. Si la France, comme nous le souhaitons, est encore capable de participer à ce mouvement, l'immigration française au Canada restera une grande aventure.

Montréal-Paris 1955.

*L'air de Vérité*¹

Ozias Leduc à Saint-Hilaire

Une des principales cultures à Saint-Hilaire est celle du pommier. Nous sommes au pays de la pomme. Les premiers vergers étaient plantés d'arbres ne donnant à peu près que des fruits de qualité inférieure — Peu de pommes à couteau.

Ces pommiers étaient des sauvageons, dont l'origine était, à n'en pas douter, normande.

La nature du sol, aux alentours de notre montagne et plus loin dans la plaine était propice à cette culture, qui se développa et progressa. Sa renommée parvint aux Vieux Pays.

1. Sous ce titre nous publions des textes : lettres authentiques, souvenirs, choses vues, témoignages, où l'expression de vérité prime, au besoin, la qualité littéraire, sans que cette dernière en soit nécessairement absente. Dans le présent numéro : ces quelques lignes qu'Ozias Leduc nous envoyait un an avant sa mort devaient peut-être servir d'introduction à une biographie qu'il préparait. Le grand peintre canadien qui mourut nonagénaire était fort entiché de son pays natal et en parlait avec l'enthousiasme d'une adolescence retrouvée, ce qui est bien autre chose qu'une seconde enfance.

La lettre de Sylvain Garneau à celle qu'il devait épouser et qu'il appelait son « porte-bonheur », nous a été transmise par madame Sylvain Garneau. C'est un des rares textes et peut-être même le seul, où le jeune poète raconte comment lui est venu l'inspiration.

Le texte d'Alan Horie relate un événement vécu par l'auteur, poète néo-canadien d'origine croate qui n'écrit en français que depuis deux ans. Nous croyons que l'émotion intense et la sincérité qui en émanent, suffisent à justifier sa publication dans notre revue. N.D.L.R.

Un pépiniériste de ces contrées, au courant, désirant le succès, vint donc s'établir ici. Il enseigna l'art de la greffe à nos gens. Ce fut une transformation de la localité. La belle pomme Fameuse fut créée par lui pour nous.

En reconnaissance, nous devrions lui élever un monument.

La Mackintosh, une autre pomme de qualité, est une hybride de la Fameuse.

Ce pépiniériste-homme de bien finit ses jours à Saint-Hilaire dans la plénitude de sa vie. Il voulait que ses cendres soient confiées à sa terre d'adoption.

On peut voir au pied de la montagne en face du Grand (Éboulis)² — cause d'un changement important dans l'aspect du paysage — une grosse pierre en forme de proue de navire — pierre où se lisent des traces de fossiles indiquant qu'elle est venue de pays lointains, on ne sait d'où, à l'époque où les glaciers butaient sur nos grèves. Lui-même avait choisi l'endroit de sa sépulture et cette apparence de navire était tout un poème cher à son cœur, à son esprit. Adossé à cette pierre on peut voir quantité de galets déformés placés avec intention — ce que l'on pourrait appeler un *tumulus*. Là sont enfouis ses restes. Quelques arbres tout près grandissent et nous rappellent que celui qui repose là fut un jour vivant.

Quand j'étais enfant, je m'en souviens, un vieillard cassé, replié sur lui-même, à la vue devenue basse, venait souvent le soir, à la maison. C'étaient des soirs de lectures. Mon père, qui lisait bien, lisait pour lui les livres que le charmant vieillard apportait. C'étaient de beaux soirs — quand j'étais enfant — je m'en souviens ! Ce furent mes premières leçons d'histoire, mes premières impressions littéraires.

2. Ce changement dans la vue de la montagne pourrait être interprété comme le symbole du changement produit dans la localité par l'apport de la greffe.

La mort planait sur la ville

Il avait des cheveux très longs qu'il rejetait en arrière d'un geste décidé et peignait de ses doigts longs et nerveux. Le regard absent, fuyant la vision horrible de guerre qui imprègne de son angoisse les hommes et la nature, il marchait machinalement, sans but évident, résigné et abandonné à sa sombre destinée.

Il était très maigre, le visage parsemé de boutons qu'on dit un signe de puberté. D'ailleurs, il s'en souciait guère, car il n'avait pas décidé de courtiser les jeunes filles. Il n'aimait pas la discipline ; quoiqu'il reconnût les principes cosmiques, il était un peu anarchiste. Il était plutôt optimiste avec un esprit critique, il avait une imagination fertile mais pas suffisamment conséquente dans la réalisation, une intelligence forte et un sens esthétique très prononcé. En marchant, dans le tramway ou pendant le cours, il inscrivait dans son calepin des notes, des remarques et parfois même des vers. En outre, il avait pris l'habitude de faire des résumés sur les films, commentait les réunions et divers mouvements sociaux et littéraires.

Il voyait les vieux discuter devant les tasses minuscules remplies de café turc, les sourcils froncés, la bouche amère et le cœur gros. La crainte planait au-dessus de leurs têtes, elle les pénétrait de son chatouillement glacé. Cette guerre leur réservait beaucoup de surprises désagréables, beaucoup de journées de famine, des nuits d'incertitude, avec le bercement menaçant des pendus aux poteaux. Pour eux, l'existence comptait très peu, la vie humaine ne valait pas cher. On tuait pour une vieille rancune, une faute politique, pour prendre la place et les biens d'autrui. L'homme était considéré, selon qu'il était gros ou maigre, en rapport au savon que l'on pouvait extraire de sa graisse. Ils se couchaient en verrouillant les portes, mais ils ne savaient pas s'ils vivraient jusqu'à l'aube. Et pourtant il fallait exister, ils n'avaient pas droit de se faire justice. Pour eux, la vie était un cauchemar se prolongeant indéfiniment.

Ainsi il n'a jamais pu comprendre pourquoi cette jeunesse qui défilait devant lui, ayant prématurément atteint l'âge adulte,

vivait dans un monde qui n'était pas le sien. Un monde méchant, plein de vengeances et de passions aveugles. Ces jeunes sans lendemain n'avaient pas demandé de vivre, alors qu'ils devaient naître des décades plus tard, on les avait mis au monde pour nourrir les canons. Ce monde n'allait survivre que sur les ruines de leurs existences. Appelés sous les armes ou mobilisés de force, ils allaient faire écrouler un monde que les siècles avaient édifié, instaurer la terreur là où la paix avait été enracinée, répandre l'athéisme où la religion avait fleuri, les libérer d'abord de tous les biens terrestres et de la vie, enfin.

Ces vieux ne connaissaient pas le visage de leur propre pays, mais ils savaient tout des mouvements littéraires en France, des sérénades italiennes, des facultés de médecine autrichiennes, des sciences politiques britanniques, de l'infantilisme américain, des fours crématoires allemands, des camps sibériens russes et l'annihilation communiste de la personne. Il n'avait jamais saisi le sens de la philosophie moderne : tuer pour vivre. Et ces guerres qui nous dressent l'un contre l'autre, les innocents les paient, même vêtus d'uniformes. Ça prend vingt ans pour faire un homme, une seconde pour le tuer. Des milliers de bouches bataillent pour le pain, des milliers de mères seraient privées de leurs fils.

Une jeunesse qui n'avait pas connu le printemps, qui n'aura de la vie qu'une image confuse. Ils avaient des idées et se voyaient forcés de combattre pour celles des autres. Il fallait accepter l'aventure ou se faire écraser. Une masse humaine, selon la dialectique marxiste, qu'on met en mouvement vers sa défaillance. La révolution engloutit ses propres enfants, pour servir d'engrais aux générations futures sans foi ni loi.

Son esprit errait au gré des impulsions subites. Il ne pouvait vivre heureux avec ces milliers de malheureux. Combien de fois il désira rompre les amarres et partir au loin. Il était si seul, si perdu dans cette fourmière qu'il ne s'en fallut pas de beaucoup pour qu'il devînt lui aussi un autre homme. Déjà le dédoublement s'opérait en lui. Il fallait abandonner le paravent de vérité pour se fortifier derrière celui des mensonges. Il est difficile de rester soi-même quand

les hommes incarnent les bêtes, quand le monde bouillonne autour de nous et quand la force régit la loi. Ils commettent des fautes et remettent la responsabilité à celui qui ordonne. Ils sont tous irresponsables. Pourtant, tous étaient sains d'esprit avec, dans la société, des fonctions très mal définies. Il eut peur. Il écarta les bras comme s'il avait voulu repousser la bête qui s'éveillait en lui. De nombreux éclairs sillonnaient son univers fragile d'où il serait bientôt délogé. Il accéléra la marche le long de la rivière.

C'était un dimanche. Il faisait très beau, la vie paraissait tellement belle, pleine d'espoir et de promesses. Les gens sortaient très nombreux de l'Église. Les paysans des campagnes environnantes descendaient habituellement ce jour-là en ville. Était-ce pour aller à la messe, voir des amis ou encore chercher le réconfort d'une fin prochaine de guerre. La place publique était remplie de gens, passablement propres et soucieux.

Au loin, il entendit le bourdonnement sourd des avions : il eut un geste de dédain. Pas qu'il n'avait pas peur, mais par habitude. Les avions passaient par milliers se dirigeant vers le nord. Ils lisaient irrégulièrement les journaux car parfois le convoi sautait sur une mine. Ils avaient entendu parler de « tapis » de bombes, qui dans le langage militaire voulait dire « le rayon de la mort ». Ils prétendaient que cela ne les concernait pas, avec la certitude qu'ils allaient être épargnés. Ces oiseaux d'acier les stupéfiaient, ils les regardèrent voler majestueusement avec leur traînée blanche, comme des messagères d'une vie plus heureuse. Les sirènes hurlèrent, avertissant les gens de regagner leurs maisons ou abris communs, qu'on avait improvisés un peu partout. Le monde se hâtait, pas trop décidé, la vie reprenait son cours laid et triste.

Il prit le chemin de la maison, bordant la rive. De la direction où les avions étaient disparus, le bruit se fit entendre de plus en plus fort. Les vitres vibraient, les sirènes recommencèrent de plus belle. Les avions avaient décrit le demi-tour derrière les montagnes qui dominaient la ville. Un sifflement perçant déchira le ciel et la terre commença à trembler. Les explosions firent éclater la vitrine d'un magasin où il passait, il n'eut que le temps de se laisser glisser

dans l'entrée étroite d'un abri. Le bruit menaçant et effarant des bombes approchait. L'air violemment déplacé martelait le tympan. Les troncs d'arbres placés à travers l'abri, puis recouverts d'une couche de terre, sautillaient au-dessus de leurs têtes. Il eut l'impression de se trouver dans une barque que la mer déchaînée faisait chavirer. Les femmes priaient à haute voix invoquant le ciel, les enfants criaient, les hommes serraient les dents. Ceux qui n'avaient pu regagner l'abri à temps, pris de paniques et entassés, tombaient dans l'entrée, morts ou blessés. Ils s'empilaient les uns sur les autres, sans la moindre plainte. Déjà le sang répandait son odeur chaude et enivrante. La terre sèche l'absorbait avidement. Le tremblement s'éloignait, ayant traversé la ville de part en part, rejetant les ossements et ensevelissant les vivants. Poussé par une force surnaturelle, il enjamba les cadavres et parvint à sortir.

Dehors, il faisait nuit en plein jour. L'horizon était noir, seul le soleil, rouge et gonflé, apparaissait à travers les nuages de poussière et de fumée. Du ciel, l'eau, les arbres, les briques et les planches tombaient bruyamment. Le lit de la rivière était asséché, son contenu, projeté dans les airs, pleuvait sur la ville. La sueur coulait sur son dos, ses cheveux collaient sur son front. Des débris, filant à une vitesse vertigineuse, s'enfonçaient dans la terre, mais cela le laissait froid. Le danger pour lui n'était qu'une solution ; un moyen sûr de délivrance. Sa ville natale était méconnaissable. Tout autour, des trous énormes où loger des maisons entières, un amas de ruines.

Il trébuchait, se relevait et avançait péniblement, ses vêtements étaient déchirés. Le sang coagulait à ses jambes. Une poussière grisaître recouvrit bientôt la terre. Il accrochait des cadavres sur son passage, entendait des cris, des appels de détresse. Il ne voulait pas se retourner ; il ne pouvait aider. De partout les gens se hâtaient, têtes ensanglantées. D'autres traînaient la jambe cassée et d'autres encore soutenaient le bras qui ne tenait qu'à la peau. Quelques-uns recouvraient de leurs mains des blessures béantes. Plus loin, un homme tourne autour de lui, poussant des cris inintelligibles, les yeux sortis de leur orbite par le déplacement violent d'air dégagé par la bombe. Un cheval hissé sur le toit d'une maison de quatre étages,

hennissait d'agonie. Un enfant pleurait à gorge déployée sous le corps inerte de sa mère qui, à sa place, a reçu un bloc de béton dans les reins. Un vieillard essaie en vain de ranimer son fils éventré et le crâne éclaté.

Il aurait aimé ne pas voir, être aveugle. Son cœur battait très fort. Il sentit la fatigue lui peser sur les épaules, ses jambes étaient lourdes comme s'il avait des boulets attachés aux pieds. Il continua néanmoins d'avancer à bout de souffle. Apercevant sa maison familiale, la force renaissait en lui. Affaibli par une crampe soudaine qui lui tenaillait les poumons, il commença à appeler désespérément au tournant de la rue. Approchant plus près, il vit le toit troué, les murs violés de mille déchirures, la clôture déchiquetée, la cour recouverte de débris. S'il avait été enfant, il aurait cru qu'un robot géant avait passé par là, secouant de ses mains d'acier les êtres minuscules qu'étaient les hommes, en écrasant tout sur son passage.

La maison entière séparée de son fondement allait s'écrouler. Il n'eut pas besoin d'ouvrir la porte qui gisait par terre criblée de fragments d'acier. Il pénétra à grandes enjambées. Son cœur se serra car il ne trouva aucun signe de vie. Dans le jardin, derrière la maison, un trou de trente mètres de diamètre. Plus loin, un amas de terre, juste à l'endroit où sa famille cherchait habituellement refuge en cas d'une alerte aérienne.

Il avança aveuglé par un flot de larmes qui coulait spontanément et se jeta sur la terre gluante. A genoux, il creusait de ses mains, projetant brutalement la terre derrière lui. Le sang coulait de ses ongles, il ne sentait pas la douleur. Très bientôt, il vit une main crispée et déterra sa mère ; suivirent les corps de ses trois jeunes frères. La mort les avait fauchés sans avoir laissé le temps à leur subconscient de se faire une image concrète de la vie. Les corps étaient encore très chauds, il y avait des blessures partout, mais pas une goutte de sang n'avait coulé. Quoique étouffés, les visages n'étaient pas contractés, la mort n'avait pas eu le temps de les apeurer. Il y avait une expression qui déroutait, que la perspective d'une vie éternelle, une autre vie que celle de la souffrance a adoucie. Il se jeta sur eux, prenant les mains, soulevant et embrassant les têtes, mais

rien ne fit. Les sanglots l'étouffaient ; les larmes glissaient lentement sur le corps mou. Il regretta amèrement d'avoir creusé l'abri qui servit de fosse commune à sa famille. Le vent apporta des cris de tous les coins de ville, il pleura si fort que le ciel s'assombrit rapidement et il commença à pleuvoir. Il se rappela alors une croyance populaire qui veut que la pluie, après la débâcle, vienne laver le sang des innocents. Il serra les poings, posa sa tête endolorie sur l'épaule meurtrie de sa mère, en souhaitant de tout son cœur sa propre disparition. Il s'adonna à la lamentation, jusqu'à ce que le néant s'en suive.

Alan HORIC

Lettre à Mulette

Mulette, comment va.

Combien d'heures reste-t-il avant que tu arrives. C'est formidable comme j'ai hâte. Pour que Sylvain Garneau s'éveille avant l'heure qu'il s'était fixé et regarde le coin de ciel que lui montre sa fenêtre, les mains jointes sous la nuque, il faut qu'il ait vraiment hâte.

C'est aujourd'hui jeudi, demain je travaille toute la journée, samedi petite journée, dimanche grande journée, et lundi, congé. Si tu arrivais lundi, ça serait épatant.

M'amour je te répète que s'il te manque de l'argent pour venir, tu n'as qu'à m'écrire, ou à me téléphoner si c'est pressé, et en quelques heures tout sera prêt. Le Canadien National, ou Pacific, t'appellera pour t'avertir qu'un messenger est parti te porter un billet et qu'il faut faire tes valises car tu pars telle date à telle heure.

Ici, il y a toujours des chambres. Nous pourrions bien nous arranger.

Mulette, je voulais aller faire une grande marche, ce matin, mais il fait gris ; Ça me donnerait les bleus. J'aime mieux être ici et te parler doucement.

Seulement j'ai tellement hâte que tu arrives, que je n'ai plus rien à te dire. Je vais essayer d'écrire aux autres. Il faudrait que je rédige des lettres pour Sapin, Shirley, mes Parents, Goudreault, qui vient de m'écrire et Letellier qui m'a demandé de lui envoyer mes élucubrations pour peupler sa solitude.

Je te quitte donc, parce que je n'ai le goût que de répéter toujours la même chose : J'ai hâte de te voir, j'ai hâte de te voir, j'ai hâte de te voir...

Mulette, je t'aime.

L'autre jour, dans un conte de Leclerc, je disais souvent : Je t'aime. Ou bien : Tu es la plus belle des biches. En disant cela je pensais à toi. J'ai eu du succès auprès de ces dames, paraît-il.

Mulette, tu es la plus belle des biches.

M'amour, tout à l'heure, après t'avoir écrit quelques mots, j'ai essayé d'écrire un poème. J'ai péniblement aligné quelques vers et j'ai jeté le tout dans le panier.

Ensuite, pendant quelques instants je me suis demandé si j'écrirais à Goudreault, si j'écrirais à Letellier, si j'irais marcher. Je n'avais pas le goût d'aller marcher, parce que le temps est gris. Je n'avais pas le goût de revenir à mon type, parce que je n'avais rien à leur dire à ces gens. Ce qui me tracassait c'était que je n'avais pas pu écrire mon poème. Je décidai donc d'aller marcher. Mais en arrivant en haut de l'escalier j'aperçus Bérénice qui était accroupie en train de le laver. Je m'assis sur la rampe. Elle m'offrit de passer. Je refusai. Je lui ai demandé. Bérénice, écris-moi un poème. Je ne suis plus capable. Elle n'a même pas répondu. Elle a continué à laver.

Au bout de quelques minutes, j'ai dit merci à Bérénice, et voici ce que c'est.

La sorcière lavait l'escalier en silence.
Oh ! J'ai peur de revoir bouger ses longues mains.
C'est jeudi. Lave bien, sorcière, car demain
Ce sera vendredi, c'est le jour où l'on danse.

Ne lève pas la tête et pense à tes amours
Pendant que moi, en haut de l'escalier, je pense
A celle qui bientôt va venir... Quelle chance
D'avoir choisi d'aller à droite, au carrefour !

Tes parents sont là-bas où ton balai t'emporte.
C'est drôle de te voir t'enfuir dans les couloirs !
Les clients de l'hôtel dorment comme des loirs ;
Margot cuisine ; et toi, tu vas de porte en porte.

Pourtant on n'entend pas le cliquetis des clefs
Que tes sœurs font tinter ainsi que des crécelles.
Pourtant on ne sent point l'odeur d'eau de javelle
Ni n'entend-on toujours ces refrains roucoulés.

Ma sorcière lavait l'escalier, et polie,
M'offrit de tout gâcher avec mes grosses bottes.
Non. J'attends que ça sèche et là haut, je compte
D'écrire en quelques mots combien tu es jolie.

Amérique Française remercie le juge Antonio Garneau, qui lui a donné au nom des héritiers de Sylvain Garneau la permission de reproduire ce poème, extrait d'Objets Trouvés. N.D.L.R.

VOLUME VII

INDEX

1948-49

(« Nouvelle Série », Vol. 1)

Ce volume comprend quatre numéros numérotés ainsi : 1948-1, 1948-2, 1949-3, 1949-4.

PROSE

Bernard, Harry	Chasse à l'ours.....	(4)54
Desjardins, Paul-Y.	Un portrait et un récit.....	(1)50
Guèvremont, Germaine	Les demoiselles Mondor.....	(4)23
Hébert, Anne	Au bord du torrent.....	(2)32
Hertel, François	Barabbas.....	(3)14
	Jérémie.....	(2)14
LaFerrière, Philippe	Son premier mensonge.....	(4)50
	Un homme redoutable.....	(2)25
	Un savant tapage.....	(2)27
Maillet, Andrée	La cloche de bois.....	(3)24
	Ristontac.....	(2)17
Roy, Carmen	Le conte de la sirène de mer.....	(4)66
	Le conte des sept canards.....	(3)47
Simard, Jean	La Noce.....	(1)32

POÉSIE

Baillargeon, Pierre.....	(1)66	Richard, Antoine-G.....	(4)83
Choquette, Robert.....	(3)11	Roy, Yvonne.....	(2)61
Dorval, Suzette.....	(2)57	Thierry, André.....	(2)80
Maillet, Andrée.....	(4)42	Trudeau, Claude-Bernard.....	(2)62

THÉÂTRE

Mabit, Jacqueline	Le dernier jour innocent.....	(1)5
-------------------	-------------------------------	------

PEINTURE

Gagnon, Clarence	L'immense blague de l'Art Moderniste.....	(1)60,(2)44,(3)67,(4)30
Le Marchand, L.	L'Exposition aux Amis de l'Art.....	(1)93
Nieb-Néid-Dédad	Le Béatitudisme en Art.....	(2)65
Viau, Roger	Le Salon du Printemps.....	(4)34

LITTÉRATURE

Desmarchais, Rex	Notre Langue.....	(1)1
Evans, David O.	La Querelle du Peuplier.....	(4)2
MacDonald, Ruth E.	L'esprit de Giraudoux et la tradition classique.....	(2)8
Marion, Séraphin	Le Canada Français d'autrefois et le classicisme.....	(4)7
Richard, Jean-Jules	Fusain.....	(4)38
Rolland, Roger	Les intentions de la poésie.....	(3)2

MÉMOIRES ET CHRONIQUES

Baillargeon, Pierre	Paul Morin, Berthelot Brunet, Jean Papineau-Couture.....	(1)70
Blanchard, Étienne	René Garneau, Robert LaPalme (interviews).....	(2)49
Dorval, Suzette	Les maux de nos mots.....	(4)77
Dupré, Marcel	Ozias Leduc.....	(3)21
Duguay, Martine Hébert-	L'orgue concertant.....	(2)2
	Claude Debussy.....	(2)5

Gélinas, Gratiem	Pour un théâtre national et populaire.....	(3)32
Hébert, Jacques	Quatre souvenirs du Sud.....	(1)55
Jasmin, Judith	« Ici la Voix du Canada ».....	(3)63
LaFortune, P.-P.	Influence de l'École française au Conservatoire de Musique.....	(3)73
Maurault, Mgr Olivier	L'Université de Montréal.....	(1)37
Robert, Lucette	Edouard Chauvin.....	(1)41
Roussel, Paul	Rencontre avec une grande dame.....	(4)72
Roy, Carmen	Le rendez-vous folklorique en Gaspésie.....	(3)43
	La médecine populaire en Gaspésie.....	(4)62
Tanghe, Raymond	Image du Canada.....	(4)17
Chronique du théâtre, du cinéma.....		(3)80, (4)84

REVUE DES LIVRES

Barbeau, Marius	Le rêve de Kamalmouk.....	(4)87
Barbeau, Victor	Les Puants.....	(1)79
Blanchard, Raoul	Le Centre du Canada français.....	(1)79
Bosco, Henri	Mulierois.....	(3)84
Bruchési, Jean	Canada, réalités d'hier et d'aujourd'hui.....	(3)84
Charbonneau, Robert	Les désirs et les jours.....	(2)70
Chicoine, René	Circuit 29.....	(2)70
Choquette, Adrienne	La coupe vide.....	(2)70
Desrosiers, Léo-Paul	L'Iroquoise.....	(1)79
Duhamel, Roger	Les Cinq Grands.....	(1)79
	Les Moralistes français.....	(1)79
Duliani, Mario	La Fortune vient en parlant.....	(3)84
Frégault, Guy	François Bigot, administrateur français.....	(3)84
Giroux, André	Au-delà des visages.....	(2)70
Grandbois, Alain	Né à Québec.....	(4)87
Gratry, A.	Les Sources.....	(1)79
Guèvremont, Germaine	En pleine terre.....	(4)87
	Le Survenant.....	(1)79
	En Avant !.....	(1)79
Klinck, G.A.	Faussettes et faussetés en histoire canadienne.....	(3)84
Lanctôt, Gustave	Le vierge incendie.....	(3)81
Lapointe, Paul-Marie	Le chant de la Montée.....	(2)66
Lasnier, Rina	L'homme et sa destinée.....	(3)84
Lecote du Nouy	Les Plouffe.....	(2)70
Lemelin, Roger	Le destin s'amuse.....	(2)70
Longpré, Lyse	Les soirs rouges.....	(2)66
Marchand, Clément	Les mémoires d'un garnement.....	(1)79
de Martigny, Paul	Écrasons le perroquet.....	(2)70
de Montigny, Louvigny	Souvenirs.....	(3)84
Montpetit, Édouard	Un Canadien à Paris.....	(1)79
Raymond, Louis-Marcel	Neuf Jours de haine.....	(4)87
Richard, Jean-Jules	Contes canadiens.....	(1)79
de Saint-Georges, Hervé	Le grand vestiaire.....	(4)87
Gary, Romain	Hôtel de la Reine.....	(4)87
Simard, Jean	Contes en couleur et en noir.....	(1)70
Viau, Roger		

HUMOUR

La Mise en Bolte.....	(Colin-Martel).....	(1)78, (2)64, (3)72, (4)32
-----------------------	---------------------	----------------------------

ILLUSTRATIONS

C.M.	Hommage à Fernand Léger.....	(1)78
	Hommage à Picasso.....	(2)64
	Hommage aux grands enfants.....	(3)72
	Hommage aux Surréalistes.....	(4)32
Hébert, Adrien	Les Beaux Jouets (fusain).....	(2)16
Leduc, Ozias	Jésus sur la Croix.....	(3)16
Pieher, Claude	Etude d'après l'Antique.....	(4)40
L'Université de Montréal.....		(1)40

VOLUME VIII

INDEX

1949-50

(« Nouvelle Série », Vol. 2)

Ce volume comprend quatre numéros numérotés ainsi : 1949-1, 1949-2, 1950-3, 1950-4.

PROSE

Choquette, Adrienne	Maudits.....	(1)50
LaFerrière, Philippe	Noël des gueux.....	(4)1
Maillet, André	La consultation.....	(4)35
Roy, Carmen	La petite jument bleue.....	(1)56
	Le serpent au teint vert.....	(3)61

POÉSIE

A. M.....	(2)69, (2)72	Maillet, André.....	(2)52, (3)43
Décarie, Annette.....	(1)48	Mathieu, Claude.....	(2)70, (4)34
DesRochers, Alfred.....	(3)44	Mozart, Jean.....	(3)60
Dorval, Suzette.....	(4)32	Nelligan, Emile.....	(2)53
Evans, David-O.....	(1)47	Saint-Amour, Edmond.....	(4)78
Harpe, Charles-E.....	(1)44	Simon, Michel.....	(2)68, (4)33
Léonard, Jean.....	(4)74		

HISTOIRE

Delmas, Claude	Histoire et destin.....	(1)10
Lanctôt, Gustave	Ottawa.....	(3)25
Potvin, Damase	L'Amérique française.....	(1)1

LITTÉRATURE

Delmas, Claude	Aspects de Léon-Paul Fargue.....	(2)54
Marion, Séraphin	Paul Valéry.....	(4)17
Ristelhueber, René	Infiltrations romantiques dans le Canada français d'autrefois.....	(3)35
	Le romantisme et les éducateurs canadiens-français, au XIXe s.....	(1)20
	Chateaubriand, diplomate.....	(2)6
	Gobineau, diplomate.....	(3)2

PHILOSOPHIE

Robillard, Hyacinthe-M., o.p.	L'automatisme surrationnel et la nostalgie du Jardin d'Eden... (4)44
-------------------------------	--

MÉMOIRES ET CHRONIQUES

Cordovani, o.p.	Législation sur l'Art sacré.....	(3)46
Dorval, Suzette	Arthur Bélanger.....	(3)58
Fabre-Surveyer, Edouard	Les origines du Carré Viger.....	(1)39
Grenier, Hélène	Frédéric Chopin.....	(1)35
La chronique du théâtre.....	(1)74, (2)71	
LA DIRECTION	Mémoire à la Commission Royale d'Enquête sur les Arts, les Sciences et les Lettres au Canada.....	(2)1
Lafortune, P.-P.	Arthur Letondal.....	(3)51
Maillet, Corinne Dupuis-	Pour une meilleure orientation de nos artistes.....	(1)33
Robitaille, Adrien	Un géant parmi les nains : Clarence Gagnon.....	(1)46
Roy, Carmen	Les fréquentations et les noces à Paspebiac.....	(2)63
	Sculpture sur pomme.....	(4)14

REVUE DES LIVRES

Angers, Pierre, s.j.	Commentaires à l'Art Poétique de Paul Claudel.....	(4)78
Charron, Yvon, p.s.s.	Mère Bourgeois.....	(4)77
Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland.....	(2)73	
Hébert, Jacques	Autour de l'Afrique.....	(3)77
	Aïcha l'Africaine.....	(4)77

Landry, Armour	Images de Rome.....	(4)78
La Tour Fondue, Geneviève de	Monsieur Bigras.....	(3)78
Leclerc, Félix	Dialogues d'hommes et de bêtes.....	(1)77
Loranger, Françoise	Mathieu.....	(2)74
Maurois, André	A la recherche de Marcel Proust.....	(1)75
Richard, Jean-Jules	Ville Rouge.....	(1)78
Toupin, Paul	Au-delà des Pyrénées.....	(1)76
Vac, Bertrand	Louise Genest.....	(4)79

HUMOUR

La Mise en Boite.....	(1)32,(2)65,(3)64,(4)64
-----------------------	-------------------------

ILLUSTRATIONS

C.M.	L'Egérie du poète hermétique.....	(4)64
	La demoiselle non élue.....	(2)65
	Jeu.....	(1)32
	Le Psychologue.....	(3)64
Denechaud, Simone	Seigneur, éloignez de moi ce calice.....	(3)48
Faucher, J.-C.	La côte de Beaupré. Ecolières.....	(1)49
Gagnon, Clarence, R.C.A.	Sur la plage. Le Mont-Saint-Michel.....	(2)49
Keable, Mme Philippe	Sculpture sur pomme.....	(4)16

VOLUME IX

INDEX

1951

(« Nouvelle Série », Vol. 3)

PROSE

Ferron, Jacques	Le secret.....	(4)33
Guèvremont, Germaine	Le chambreur.....	(5)12
Guy, Georges	Le village de Bonne Volonté.....	(3)43
LaFrière, Philippe	L'Incorrigible.....	(1)34
Maillet, Andrée	Ateguechou (conte pour les enfants).....	(6)13
	Le testament de Don Pedro.....	(2)13
Roy, Carmen	Le magicien Balthazar.....	(2)36

POÉSIE

Boisvert, Laurent.....	(6)69,(5)59	Maillet, Andrée.....	(1)26,(3)60,(4)16,(4)48
Chaurette, Andrée-Lise.....	(2)33	Mateau, Philippe.....	(4)55
Décarie, Annette.....	(3)19	Mathieu, Claude.....	(1)60
Dupuis, Paul.....	(5)18,(6)11	Robillard, H.-M., o.p.....	(1)27
Garneau, Claude.....	(2)35	Savane, Pierre.....	(3)52
Lavoie, Carmen.....	(1)59,(2)24,(3)18	Venne, Rosario.....	(3)54
	(4)17,(5)21,(6)65	Vinchelez, Alice.....	(4)56
Leclerc, Pierre.....	(2)34	Welton, Arthur.....	(4)18,(6)12

HISTOIRE

Hertel, François	Apologie de MacKenzie King.....	(4)49
Lancôt, Gustave	Le Canada vu d'Europe.....	(1)1
Roquebrune, Robert de	Le drame de Louisbourg.....	(1)9,(2)48,(3)9,(4)42,(5)29,(6)36

LITTÉRATURE

Boulanger, J.-B.	A la recherche de l'amour avec Marcel Proust.....	(1)17,(2)25,(3)22,(4)24,(5)33,(6)41
Delmas, Claude	Critiques littéraires.....	(4)58,(6)66
Lavigne, Françoise	Poésie à l'échelle humaine.....	(2)56
Maillet, Andrée	Lettre à Gabrielle Roy.....	(2)60
Marin, Godefroy	Les poètes sur la place.....	(5)51
Marion, Séraphin	La bataille romantique dans le Canada français d'autrefois.....	(4)1

PHILOSOPHIE ET MORALE

Delmas, Claude	Le droit d'avoir tort.....	(5)1
Malraux, André	Un humanisme universel.....	(6)1

MÉMOIRES ET CHRONIQUES

Beaulne, Guy	Présence du passé.....	(6)58
de Gaulle, Geneviève	L'art sacré en France.....	(2)1
Dupont, Juliette Caron-	Folklore, source de culture.....	(3)38
Gojat, Georges	Archives de France.....	(1)51
Grénier, Hélène	Giuseppe Verdi.....	(1)25
	Notes sur Vincent d'Indy.....	(2)6
Legault, Émile, c.s.c.	Réflexions en marge d'Henri IV.....	(5)50
Maheux, abbé Arthur	A propos d'un centenaire.....	(5)46
Mithey, O.	Tout oser.....	(1)13
Mont, Marc	Chez les Compagnons.....	(6)61
Potvin, Damase	Mes débuts dans le journalisme.....	(3)1, (6)50
Roy, Carmen	Les Jersiais en Gaspésie.....	(3)32
	La langue jersiaise en Gaspésie.....	(4)20
	Les superstitions chez les Jersiais de la Gaspésie.....	5)42
	Les superstitions en Gaspésie.....	(1)46

REVUE DES LIVRES

Tardif, Thérèse	Renvois littéraires.....	(5)54
Barbeau, Marius	L'homme aux trois femmes.....	(3)61
Bruchési, Jean	Histoire du Canada.....	(6)70
Corsari, Willy	L'homme sans uniforme.....	(5)60
Elie, Robert	La fin des songes.....	(1)61
Ellis, M.B.	Robert Charbonneau.....	(6)76
	St-Denis-Garneau.....	(6)71
Green, Julien	L'autre sommeil.....	(2)63
Heller, Louis-Lucien	Les âges de l'homme.....	(5)60
Jaloux, Edmond	Les saisons littéraires.....	(2)63
Lanctôt, Gustave	L'œuvre de la Franco en Amérique du Nord.....	(2)62
Lapointe, Louis-Georges	Le moulin du crochet.....	(5)63
Magnan, Jean-Charles	Haiti, la perle noire.....	(2)62
Marion, Séraphin	Les origines littéraires du Canada français.....	(5)61
Mireaux, Émile	La reine Bérénice.....	(5)61
Potvin, Damase	Le roman d'un roman.....	(3)62
Richard, Jean-Jules	Ville Rouge.....	(5)62
Roy, Gabrielle	La Petite Poule d'Eau.....	(1)61
Tardif, Thérèse	La vie quotidienne.....	(3)61
Vincent, Raymonde	Les noces du matin.....	5)61

HUMOUR

La Mise en Boîte.....	(1)17, (2)17, (3)49, (4)49, (5)32, (6)49
-----------------------	--

ILLUSTRATIONS

Bruni, Umberto	L'Arche.....	(3)17
Colin-Martel	L'Art dépouillé.....	(3)40
	L'Art religieux moderniste.....	(5)32
	Iridescente de ma pensée fugace.....	(1)17
	Le Massacre du Printemps.....	(2)17
	Nettoyage de palette.....	(4)49
	Scène d'hiver.....	(6)49
	Maternité.....	(4)17
Chabot, Cécile	Vieille Maison.....	(1)40
Laflamme, Roger	Le Magicien Balthazar.....	(2)36
Laliberté, Madeleine	Wilfrid Pelletier.....	(5)16
Lapalme, Robert	Clowns.....	(6)17
Soucy, Jean		

VOLUME X

INDEX

1952

PROSE

Aymé, Marcel	Féeries enfantines.....	(6)13
Choquette, Adrienne	Le voyageur.....	(6)39
Delmas, Claude	Plus de peur que de mal.....	(2)60
Desgagnés, Jean	Conte pour le temps de Noël.....	(6)17
	La maison de M. Mulot.....	(4)65
Ferron, Jacques	Martine.....	(1)21
	Suite à Martine.....	(6)29
	Un accouchement réussi.....	(3)32
Harpe, Charles-E.	Compagnons de la Marjolaine.....	(4)46
Hertel, François	De deux choses l'une.....	(1)13
LaFerrière, Philippe	Fantaisie sur un thème ancien.....	(4)26
Lavoie, Carmen	Une nuit dans un cimetière.....	(1)30
	Le rêve du petit Jacques.....	(2)3
Madaule, Jacques	Le retour de l'épouse infidèle.....	(4)6
Maillet, Andrée	Les dormeurs.....	(3)57
	Métro.....	(5)64
	Rencontre avec le Surhomme.....	(6)65
	Un petit jeu de société.....	(4)54
Maillet, Adrienne	Les belles étrennes.....	(6)20
Mathieu, Claude	Prose de l'homme qui marchait.....	(1)94
* Miss Tie *	Zéor.....	(5)22
Nautais, Lyse	Le huitième jour de la création.....	(5)3
Pacreau, Camille	Vents d'en-haut, vents d'en-bas.....	(1)42
Potvin, Damase (* Jos. Violon *)	Une veillée des morts.....	(3)23
	M'sieur Gédéon.....	(5)15
Richard, Jean-Jules	Le marchand de fruits.....	(4)40
Robillard, Hyacinthe-M., o.p.	Le mystère du sixième jour.....	(6)3
Roy, Gabrielle	La Camargue.....	(3)8
Tard, Louis-Martin (* Marc Mont *)	Petit Lexique Franco-Espagnol.....	(4)3,(5)40,(6)47

POÉSIE

Boisvert, Laurent.....	(3)59	LeBel, Philés.....	(2)12
Cloutier, Cécile.....	(5)63	Maillet, Andrée.....	(1)52
Collin, Lucien.....	(1)66	Mateau, Philippe.....	(1)67
Daigle, Myriam.....	(6)64	Mathieu, Claude.....	(2)54
Décarie, Annette.....	(4)38	Maufrette, Guy.....	(1)38
Dion-Lévesque, Rossire.....	(4)25	Miron, Gaston.....	(4)67
Dorval, Suzette.....	(2)31	Nantais, Lyse.....	(2)56,(6)27
Ferron, Jacques.....	(5)14	Pacreau, Camille.....	(2)41
Garneau, Sylvain.....	(2)52	Pilon, Jean-Guy.....	(5)64,(6)67
Harvey, Agnès.....	(1)39,(4)36	R.M.....	(1)20
Hertel, François.....	(5)8	Robillard, Hyacinthe-Marie, o.p.....	(1)40,(2)16,(2)36,(3)19
Lasnier, Rina.....	(2)9	Welton, Arthur.....	(2)13
Lavigneur, G.....	(2)17		
Lavoie, Carmen.....	(2)59,(3)31,(4)39,(6)15		

HISTOIRE

Desilets, Alphonse	Au cœur de l'Amérique française.....	(3)46
--------------------	--------------------------------------	-------

LITTÉRATURE

Bruchési, Jean	L'enquête royale et les Lettres.....	(1)56
Choquette, Robert	Comment naissent les poèmes.....	(2)18
Collin, Lucien	Lettre à un jeune écrivain.....	(4)60
Ferron, Jacques	L'écrivain et la poésie.....	(2)30
Grandbois, Alain	A propos de la poésie.....	(2)33
Hobden, L. Hamlyn	Essai sur le comique.....	(1)3,(2)67,(3)21,(4)21,(5)33,(6)52
Robillard, Hyacinthe-M., o.p.	Obscurité et poésie.....	(2)37
Roy, Carmen	La poésie dans l'art populaire.....	(2)42

PHILOSOPHIE ET MORALE

Collin, Lucien	Bergson : un homme de chrétienté.....	(6)58
	Paradoxes sur l'enseignement.....	(3)37
Dupuis, Angèle	La méthode Montessori.....	(5)56
Maulnier, Thierry	Dangers de l'Occident.....	(3)3

MÉMOIRES ET CHRONIQUES

Bruchési, Jean	Eustache Letellier de Saint-Just.....	(5)46
Collin, Lucien	La boutade Daviault.....	(5)53
	Théâtre et Centre d'Art à St-Jean.....	(5)67
Fabre-Surveyer, Edouard	La Garde Napoléon.....	(5)50
Maillet, Andrée	Chronique du théâtre.....	(3)69, (5)71
Mathieu, André	La musique canadienne est-elle frappée d'ostracisme.....	(4)63
Ristelhueber, René	Montréal retrouvé.....	(1)48
Roy, Carmen	Le folklore de mon pays.....	(1)53
Tanghe, Raymond	Babbitt découvre le Canada.....	(3)50

REVUE DES LIVRES

Bulard, R.P. o.m.i.	Inuk.....	(1)70
Chaballe, Joseph	Histoire du 22 ^e bataillon canadien-français.....	(6)70
Delestre, R.	L'œuvre de Marcel Dupré.....	(5)70
Dion-Lévesque, Rosaire	Jouets.....	(6)70
Fléury, Serge de	Défilé de héros et de marionnettes.....	(6)69
Gagnon, Emile	Une fille est venue.....	(3)65
Gottmann, Jean	La politique des états et leur géographie.....	(6)62
Guareschi, Giovanni	Le petit monde de don Camillo.....	(5)68
Hébert, Jacques	Aventure autour du monde.....	(3)66
Hertel, François	Jeux de mer et de soleil.....	(4)68
Lancôt, Gustave	Filles de joie ou filles du roi.....	(6)68
La Tour Fondue, Geneviève de	Interviews canadiennes.....	(6)71
Leriché, René	Philosophie de la chirurgie.....	(3)43
Maillet, Adrienne	L'ombre sur le bonheur.....	(1)71
Maulnier, Thierry	La face de méduse du communisme.....	(6)61
Revue des revues.....		(1)72, (3)62
Rey, Gabriel	Humanisme et Surhumanisme.....	(1)68
Ristelhueber, René	Au secours des réfugiés.....	(3)67
Roquebrune, Robert	Testament de mon enfance.....	(3)68
Roy, Carmen	Contes populaires gaspésiens.....	(1)69
Simon, Pierre-Henri	Témoins de l'homme.....	(3)45
Tassé, Henriette	Salons français du 19 ^e siècle.....	(6)69
Université de Montréal	Traductions.....	(4)68
Venne, Rossrio	La chaîne aux anneaux d'or.....	(5)68
Viau, Roger	Au milieu, la montagne.....	(1)68

HUMOUR

Eddé, Jean-Claude	Un apprenti philosophe.....	(5)65
Hobden, Lyn	Pour un Comité de la survivance anglaise au Canada.....	(4)69

ILLUSTRATIONS

C.D.M.	Clo.....	(1)16
Dupuis, Paul	Robert Choquette.....	(2)19
	Roy Royal.....	(1)49
Incurto	Alain Grandbois.....	(2)32

PROSE

Colette	Perce-neiges.....	(2)12
Collin, Lucien	Lettres à de jeunes écrivains.....	(5)24,(6)25
Desgagnés, Jean	Un inventeur.....	(6)5
Deyglun, Serge	Gréda.....	(3)75,(4)67
Dubé, Marcel	Sylvain Garneau ou l'école buissonnière.....	(6)31
Faille, Armand	Trois garçonnets et une bicyclette.....	(5)64
Ferron, Jacques	Le chien gris.....	(6)7
	Le perroquet.....	(5)4
	La vache morte du canyon.....	(1)3,(2)21,(3)16
Garneau, Sylvain	Le serpent et la pêche.....	(1)70,(2)67
	Les vacances de Sébastien.....	(3)6
Guy, Georges	Bardeaux de cèdre.....	(3)40
	Je m'appelle Gaspé.....	(5)29
	Plumes au vent.....	(2)30
Henriot, Emile	Du goût.....	(4)51
LaFerrière, Philippe	Un raffiné.....	(4)4
Lajoie, Janine	L'homme atteint d'intelligence.....	(4)72
Lavoie, Carmen	Le Juif errant.....	(2)14
Leduc, Ozias	La vieille amie.....	(5)15
	La fin du monde.....	(4)3
Maillet, Andrée	Pensées.....	(6)3
	Un dîner chez mademoiselle X.....	(4)74
	Morceau en trois mouvements.....	(6)76
	Les Néo- (conte).....	(1)28
	Le petit riche.....	(6)72
	Projet de scénario pour un film de court métrage.....	(3)3
	Récit et colloque à trois voix.....	(4)17
Mathieu, Claude	Fuite des Dioscures.....	(5)10
Ménard, Jean	Réflexions sur le voyage.....	(4)54
Nantais, Lyse	La foire.....	(4)71
	Le huitième jour de la Création (fragments).....	(1)14
Pacreau, Camille	Le Saint-Laurent, cet inconnu.....	(1)49
Pilon, Jean-Guy	De la mort à la vie.....	(5)18

POÉSIE

Boisvert, Laurent.....	(2)75	Maillet, Andrée.....	(2)66,(3)74,(4)70,(6)14
Charpentier, Gabriel.....	(1)21,(6)15		(6)30,(6)38,(6)64,(6)71
Collin, Lucien.....	(4)14	Marchand, Olivier.....	(6)24,(6)67
Chantal, Alma de.....	(4)16	Mathieu, Claude.....	(2)17,(3)5
Garneau, Claude.....	(3)39,(3)45,(4)66,(5)56	Miron, Gaston.....	(6)20
Giguère, Roland.....	(5)13,(5)61,(5)71	Nantais, Lyse.....	(2)18,(3)12,(5)12,(5)17,(5)62
Giroux, Sylvia.....	(5)14,(6)51	Ouellette, Fernand.....	(4)75,(6)21
Hamel, Louis-Paul.....	(6)23	Pacreau, Camille.....	(1)69
Lavoie, Carmen.....	(1)20,(5)9	Phelps, Anthony.....	(3)77
Lévesque, Claire.....	(1)77	Pilon, Jean-Guy.....	(3)34
Léonard, Jean.....	(2)19	Robillard, Hyac.-M.....	(1)54,(1)64,(2)3,(4)13
Lajoie, Janine.....	(2)20,(3)33,(5)3,(5)23		

HISTOIRE

Roquebrune, Robert	Le naufrage de l'Auguste.....	(1)33
--------------------	-------------------------------	-------

LITTÉRATURE

Allard, Jeanne Grisé-	Mon ami Charles-E. Harpe.....	(2)22
	Deux lettres inédites de Charles-E. Harpe.....	(2)32
	Un poème inédit de Charles-E. Harpe.....	(2)36
Collin, Lucien	Notes sur « Profil de l'original ».....	(1)65
Dufresne, Jean	Personnages de Marcel Proust.....	(6)51

Hobden, L. Hamlyn	L'utilisation du <i>Dictionnaire des Idées reçues</i> dans l'œuvre de Flaubert.....	(1)40, (2)38, (3)54, (4)37, (5)32
LaFerrière, Philippe	Actualité d'Arthur Buies.....	(1)53
	Notes sur « Brutus ».....	(1)65
Maillet, Andrée	Notes sur « La barbe de François Hertel ».....	(3)70
Martin, Marcel	Notes sur « Jour malin ».....	(6)65

PHILOSOPHIE ET MORALE

Collin, Lucien	Mon maître Bergson.....	(3)35
----------------	-------------------------	-------

MÉMOIRES ET CHRONIQUES

Collin, Lucien	Nous et la France.....	(1)61
Déziel, Julien	Notre peuple croit-il aux Beaux-Arts?.....	(2)61
Fabre-Surveyer, E.	Les Canadiens de Paris à la fin du siècle dernier.....	(5)41, (6)39
	Les déjeuners français de Mme Little.....	(1)55
	La rue Ste-Famille.....	(2)44
	Le tour du bloc.....	(4)46
	Les Parisiens à la conquête du Manitoba.....	(3)46
	L'humour au Canada.....	(2)56
	Où sont nos boursiers.....	(4)57
	La peur des mots.....	(3)59
	Souvenirs.....	(5)48, (6)44

ART

Blouin, André	Cosgrove.....	(1)67
LaFerrière, Philippe	Entretien avec Francesco Incurto, A.R.C.A.....	(5)57
	Incurto, portraitiste.....	(5)59
Maillet, Andrée	Le Salon du Printemps.....	(3)71
Tard, Louis-Martin	Jean McEwen, le peintre-pharmacien.....	(6)68

MUSIQUE

Maillet, Andrée	La voix d'Anna Malenfant.....	(2)74
Royal, Roy	La Messe pour le Sacre des Rois de France.....	(3)73

REVUE DES LIVRES

Barbeau, Marius	Les contes du grand-père Sept-Heures.....	(6)77
Brugel, André	Serge Fromentin.....	(4)77
Bruneau, Jean	Amours, délices et orgues.....	(3)79
Charbonneau, Rolande Major	Les sacrements et nos petits.....	(3)78
Chartrand, Jean-Jacques	Le solitaire du boulevard Gouin.....	(2)77
Editions Ferland	Troisième congrès de la langue française.....	(1)80
Filiatrault, Jean	Terres stériles.....	(5)72
Frégault, Guy	Le grand marquis.....	(3)78
Frémont, Donatien	Les secrétaires de Louis Riel.....	(4)76
Giguère, Roland	Midi perdu.....	(5)76
Giroux, André	Le gouffre a toujours soif.....	(6)77
Goumois, Maurice de	Destin de femme.....	(5)73
Harvey, Jean-Charles	Les paradis de sable.....	(2)79
Hébert, Jacques	Autour des trois Amériques.....	(1)78
Hertel, François	Un Canadien errant.....	(5)74
Larouche, Georges	Val-Menaud.....	(2)78
LaFerrière, Philippe	Le Démon.....	(2)78
Lemoine, Wilfrid	Les pas sur la terre.....	(4)78
Longpré, Lyse	La magie des ruines.....	(4)76
Maillet, Adrienne	Cœur d'or, cœur de chair.....	(5)73
Marchand, Olivier et Miron, Gaston	Deux sangs.....	(5)77
Nelligan, Émile	Poésies complètes.....	(1)78
Pilon, Jean-Guy	La fiancée du matin.....	(5)75
Potvin, Danase	Le roi du golfe.....	(2)79
Ricour, Pierre	Les humanités gréco-latines.....	(6)78

Rumilly, Robert	Histoire de la province de Québec, Vols XXIV, XXV, XXVI ... (2)77
Sekely, Trude	Pour vous, jeunes mamans..... (5)72
Smet, Françoise Gaudet-	M'en allant promener..... (4)79
Thério, Adrien	Les brèves années..... (6)77
Trudeau, Claude-Bernard	Dans les jardins de la vie et de l'amour..... (5)78
Vovard, André	Le mystère de la poésie..... (1)79

VOLUME XII

INDEX

1954

PROSE

Bilodeau, Jacques	Enigmes et Paraboles..... 190
Ferron, Jacques	Les Rats (pièce)..... 326
	Mélie et le bouef..... 11, 95
	Lella Mariem (extraits)..... 182
Garneau, Sylvain	Lettre à Marie..... 45
Giguère, Roland	Saisons polaires..... 403
Guy, Georges	Un portrait de l'amour..... 23
	Jour de gloire..... 343
Jasmin, Claude-Antoine	Sans se retourner..... 320
Laflamme, Roger	La flânerie de Paris..... 396
Lavoie, Carmen	La vieille Indienne..... 323
Maillet, Andrée	Conte..... 74
	A la mémoire du Prince..... 88
	Maison Internationale (Introduction)..... 172, 277
	L'île muette..... 319
	Deux récits..... 336
	La vue..... 411
Richard, Jean-Jules	Dévastation..... 274
	Sculpture..... 406
Rolland, Nicholas	L'Épouvante..... 3
	Post-Mortem..... 235
	Le pays de l'oubli..... 399
Toupin, Paul	Requiem..... 243

POÉSIE

Andrinet, Paul..... 402, 408, 435, 476	Horic, Alan..... 28, 58, 64, 73, 195
Antenor..... 149	Lajoie, Janine..... 200, 370, 400
Baron-Rousseau, Jacques..... 141, 468	Lapointe, Gâtien..... 189
Cartier, Estelle..... 93, 197, 220	Laurendeau, Rachel..... 210, 348
Chantal, Alma de..... 21, 273	Leduc, Ozias..... 130, 162, 325
Collin, Lucien..... 153	Marchand, Olivier..... 340, 355
Daoust, Yvette..... 89, 145, 276	Mathieu, Claude..... 5
Dubé, Marcel..... 83	Miron, Gaston..... 22, 132, 472
Garneau, Sylvain..... 341	Ouellette, Fernand..... 198
Giguère, Roland..... 90, 322	Pacreau, Camille..... 234, 285
Giroux, Sylvia..... 39, 242	Pilon, Jean-Guy..... 94, 291
Haeffely, Claude..... 409	Robillard, H.-M., o.p..... 194, 214, 268, 292
Harpe, Charles-E..... 240	Trudeau, Yves..... 429

HISTOIRE

Frémont, Donatien	Les Français dans l'Alberta..... 29
	Une colonie de comtes français dans le Saskatchewan..... 360
Roquebrune, Robert de	Une époque héroïque : 1689-1690..... 115
	Naissance du patriotisme canadien..... 269

MÉMOIRES ET CHRONIQUES

Chantal, Alma de	Peggy's Cove..... 428
Collin, Lucien	Conscience du théâtre..... 436

Fabre-Surveyer, E.	Un perroquet légataire et sa maîtresse.....	65
	Ce que fut la rue Dorchester.....	133
	Pendant le dîner à Madame Donalda.....	211
	Alphonse Allais à Hontleur.....	389
	Trois anciens conférenciers de l'Alliance Française.....	469
Laberge, Dominique	Bernard Laberge, imprésario.....	457
LaFerrière, Philippe	Du côté de chez Besner.....	51
	Bourrages de crâne.....	392
Lamontagne, C.-O.	Notre passé musical.....	142, 221
Letellier de St-Just, C.	Sylvain et les couleuvres.....	226
Mathieu, Claude	Note sur Gauguin.....	426
Tard, Louis-Martin	Elzéar Soucy : le classique de la rue Sanguinet.....	150
Tassé, Henriette	Souvenirs.....	59, 146, 215, 301, 377
Robitaille, Adrien	Rétrospective des expositions.....	228

LITTÉRATURE

Concours de contes drôlatiques : les lauréats.....	79	
Dufresne, Jean	La jeunesse de Berthelot Brunet.....	140
Dupuis, Angèle	Présence de Sylvain Garneau.....	124
Ferron, Jacques	Curiosités littéraires : André Pouliot.....	232
Gall, Philippe	Notes sur Jean-Paul Sartre.....	371
Giguère, Roland	Note sur la Vie Reculée.....	410
Halfely, Claude	Notes sur "Armes Blanches".....	70
Maillet, Andrée	Curiosités littéraires : Henri Barbotin.....	309
	Lettre sur Amérique Française.....	356
	Curiosités littéraires : Un anonyme de Place Publique.....	358
	De Sylvain Garneau.....	430
Miron, Gaston & Pilon, Jean-Guy	Alain Grandbois et les jeunes poètes — une enquête.....	473
Pilon, Jean-Guy	Notes sur trois romans.....	298
Pinsonneault, Jean-Paul	Pour une conception chrétienne, adulte du roman.....	163
Robidoux, Ls-Philippe	Un moraliste contemporain : Jacques Chardonne.....	440

PHILOSOPHIE ET MORALE

Collin, Lucien	Lettre.....	131
	Lettre sur Gabriel Marcel.....	168
	A une jeune fille.....	286
Pinsonneault, Jean-Paul	Prélude à un dialogue.....	293
Robillard, H.-M., o.p.	Jacques Lavigne et l'inquiétude humaine.....	105
	Les deux tentatives de la métaphysique.....	419

REVUE DES LIVRES

Cartier, Georges	Hymnes, Isabelle.....	156
Cerbelaud-Salagnac, G.	Un hivernage à Stadaconé.....	159
Charpentier, Gabriel	Le dit de l'enfant mort.....	204
Choquette, Adrienne	La nuit ne dort pas.....	154
Choquette, Robert	Suite marine.....	157
Desrosiers, Léo-Paul	Les opiniâtres.....	208
Garneau, Saint-Denys	Journal.....	206
Hénault, Gilles	Totems.....	156
Hertel, François	Claudine et les écueils.....	154
Jury, Wilfrid	Sainte-Marie Among the Hurons.....	77
LaFerrière, Philippe	Philtres et poisons.....	157
Lavoie, Carmen	Saisons de bohème.....	353
LeNormand, Michelle	Autour de la maison.....	158
Les Ecrits du Canada Français	349
Les Guides Michelin	76
Perrier, Luc	Des jours et des jours.....	205
Roy, Gabrielle	Alexandre Chenevert.....	201
Sarrazin, Jean	Visages de l'homme.....	202
Thériault, Yves	Aaron.....	155
Vallancourt, Jean	Les Canadiens errants.....	35
Versailles, Germaine-D.	Je suis Marie ou celle qui vient.....	15

PROSE

Boisvert, Laurent	Lettre d'un jeune homme de l'âge atomique au Christ de tous les temps.....	(3)5
Ferron, Jacques	Chronique de l'Anse St-Roch.....	(2)7
	Six petits contes.....	(4)46
Garneau, Sylvain	Lettre à Mulette.....	(4)204
Giguère, Roland	Miror (poème en prose).....	(4)3
Haefely, Claude	Les chroniques d'Esseigne.....	(2)95
Horic, Alan	La mort planait sur la ville.....	(4)199
Ozias Leduc	Ozias Leduc à St-Hilaire.....	(4)197
Maillet, Andrée	Le trésor.....	(2)85
	La Divine Euthymie.....	(2)200
	Le Mort-Abbé.....	(3)13
	Les Montréalais (Pleurs, pleurs ; Ici, Léon Duranceau ; La mère et la fille ; La taverne).....	(4)116
Mathieu, Claude	La jungle.....	(2)216
Sanche, Guy	Ceux qui restent.....	(1)14
Toupin, Paul	Ecrire.....	(2)116
Vaillancourt, Jean	L'Arpentage.....	(2)101

POÉSIE

Andrinet, Paul.....	(3)14, (4)192	Mathieu, Claude.....	(2)170, (2)199, (2)209
Chantal, Alma de.....	(1)16, (2)210	Miron, Gaston.....	(2)215, (4)221
Courteau, Benoît-Bernard.....	(2)211	Pérusse, Richard.....	(1)3
Giguère, Roland.....	(3)4	Richard, Jean-Jules.....	(4)222
Horic, Alan.....	(2)3, (4)220	Robillard, H.-M.....	(3)3

THÉÂTRE

Toupin, Paul	Chacun son amour.....	(4)57
--------------	-----------------------	-------

HISTOIRE

Brunet, Michel	La conquête anglaise et la déchéance de la Bourgeoisie canadienne (1760-1793).....	(2)19
Dupuy, Michel	Les manuscrits de la mer Morte.....	(4)166
Roquebrune, Robert de	Deux épisodes de l'histoire du Canada.....	(4)28

LITTÉRATURE

Brault, Jacques	Roland Giguère, poète de l'ébullition intérieure.....	(2)132
Galli, Philippe	Les courants de la jeune poésie française.....	(2)180
	L'inspiration romanesque.....	(2)197
	Le drame de Marcel Proust.....	(4)183
	Le comique romantique.....	(4)10
Hobden, L. Hamlyn	Publication et service.....	(1)6
Mathieu, Claude	Une formule nouvelle.....	(1)8
	Les jeunes et le roman.....	(2)140
Thério, Adrien	La nature dans l'œuvre de Marie LeFranc.....	(4)141

PHILOSOPHIE

Brault, Jacques	Notes sur le langage.....	(4)25
-----------------	---------------------------	-------

MÉMOIRES ET CHRONIQUES

Fabre-Survoyer, E.	Après le départ de la Comédie française.....	(4)185
Haefely, Claude	L'immigration française au Canada.....	(4)193
Jasmin, Antoine-Claude	Lucien Boyer, Canadien.....	(2)185
Maillet, André	Feuilleton littéraire.....	(3)7
Pérusse, Richard	Le théâtre à Montréal.....	(2)187
Raymond, Louis-Marcel	Journal intermittent.....	(2)142
Richard, Jean-Jules	Lumière.....	(2)148
Tassé, Henriette	Souvenirs.....	(2)152
Thério, Adrien	Mon collège américain.....	(2)171

POLITIQUE

Soustelle, Jacques	Lettre d'un intellectuel à quelques autres à propos de l'Algérie.....	(4)175
--------------------	---	--------

REVUE DES LIVRES

Dupuy, Michel	La source et le feu.....	(1)11
Ecrits du Canada français (II)	(3)9
Filiatrault, Jean	Chânes.....	(3)7
Maillet, Adrienne	L'Absent et autres récits.....	(3)15
Ouvrard, René	La veuve.....	(3)15
Ricour, Pierre	Comment réussir mes études.....	(1)13
Roy, Gabrielle	Rue Deschambault.....	(3)8
Thério, Adrien	Jules Fournier, journaliste de combat.....	(1)12

Afin de permettre aux archivistés et aux amateurs de compléter leurs collections, nous tenons à leur disposition quelques numéros isolés tirés des volumes I, II et III ; des séries complètes des volumes IV à XIII.

Prix par numéro :

Vols. I à VI : 35¢.

Vols. VII et VIII : 75¢.

Vols. IX, X et XII : 50¢.

Vol. XIII — No 1 et 3 : 15¢.
No 2 et 4 : \$1.75

To enable University and other collections to complete their files, we hold at their disposition odd numbers from Vols. I, II and III ; complete series of Vols. IV to XIII.

Price per number :

Vols. I to VI : 35¢.

Vols. VII and VIII : 75¢.

Vols. IX, X and XII : 50¢.

Vol. XIII — No. 1 and 3 : 15¢.
No. 2 and 4 : \$1.75

SOLITUDE

*Avec une poignée d'herbages
assis sur un rocher
j'attends la fraternité des hommes
qui ne viendra jamais*

*leurs bras sont disloqués
entre les deux pôles
leurs cœurs au fond de l'eau
dans la coquille des huîtres*

*leur voix ne reliera jamais
les deux rives
soudée à la terre
la parole meurt au ras de l'eau*

*goutte à goutte
la lumière des astres
baigne mon front*

*aucun insecte
mouette
ni pousson
ne voudra se prendre
dans la prison de mes doigts*

*entre cette grappe de raisins
et ce sang qui me monte au visage
aucune différence*

*garder ce goût salé dans ma bouche
et cette odeur humide dans mes cheveux*

*je ne puis aveugler cette nuit
qui me pénètre
je ne puis étrangler cette solitude
que je vomis aux quatre vents*

*car le sable glissait de ma paume
et la mer lavait mes pieds
de la terre*

Alan HORIC

DEUIL

*Un cri
s'est arrêté dans ma gorge
trop gros pour passer*

*le sang chaud monte en spirale
pour enivrer l'univers*

*mes frères sont partis
pour s'abreuver de plombs
et d'acier*

*je suis seul avec ces veuves
qui agitent des mouchoirs noirs
en signe de désespoir*

*il faudra relever les manches
pour planter des croix à l'infini*

Alan HORIC

COMPLAINTE

*Certes, je devrais me moquer
De la douleur qui me navre
Et l'engloutir au bord des quais
Dans l'onde verte du havre
 Mais je ne sais plus
Que faire de ce triste chagrin
Dont le vent de ces montagnes
 Où il a plu
Me renvoie l'écho du refrain
 Que j'accompagne
 Comme les troubadours
 Cherchant la délivrance
De la souffrance de l'amour
Ou de l'amour de la souffrance
A quoi me sert de détourner
Le fleuve de ma complainte
Rien ne pourra déraciner
La douleur de cette étreinte
 Et je ne sais plus
Que faire de ce morne tourment
Dont le vent des Laurentides
 Où il a plu
Renvoie le désenchantement
De tout ce vide
 qui plonge en moi
 Cherchant la délivrance
De la souffrance de l'émoi
Ou de l'émoi de la souffrance*

JEAN-JULES RICHARD

Extrait de l'opérette *Le Marchand de Fruits*, en préparation.



DEUX BIÈRES
de bon goût!



DOW . . . KINGSBEER . . .
Deux bières de bon goût pour
les Canadiens, à l'année longue.

ABONNEMENT

AMÉRIQUE FRANÇAISE est la seule revue littéraire libre
du Canada français.

Vous tenez à ce que nos jeunes écrivains continuent à publier ; le choix de nos collaborateurs vous plaît ; notre nouvelle formule vous agréée ; en définitive vous reconnaissez la nécessité de soutenir la seule et unique revue littéraire du Canada français.

Alors, abonnez-vous dès maintenant. Vous n'avez qu'à remplir la formule ci-dessous et faire votre chèque ou votre mandat au nom d'Amérique Française.

AMÉRIQUE FRANÇAISE, 28, av. Arlington, Westmount, P.Q.

- Veuillez trouver ci-joint mon chèque (mandat) de \$3.00 pour mon abonnement 1956.
- Veuillez m'abonner et me facturer plus tard.

NOM

ADRESSE

.....

Signature



JEUNES GENS...

... qui désirez un avenir meilleur, dites-vous bien que la spécialisation est essentielle dans n'importe quelle fonction de l'industrie moderne. Dites-vous bien aussi que le gouvernement de la province de Québec met à votre disposition un réseau complet d'écoles où vous pouvez devenir, en quatre ans, des techniciens de premier ordre ou, en deux ans, des ouvriers qualifiés.

HUIT ECOLES TECHNIQUES situées dans les régions les plus peuplées préparent les jeunes aux fonctions supérieures de l'industrie dans des domaines variés : dessin industriel, menuiserie, charpenterie, modèlerie, forge, fonderie, mécanique d'ajustage, électricité, électronique, outillage, chimie industrielle, soudure, etc., etc. Ces écoles sont à : Montréal, Québec, Hull, Trois-Rivières, Shawinigan, Rimouski, Sherbrooke et Chicoutimi.

UNE QUARANTAINE D'ECOLE D'ARTS ET METIERS décentralisent l'enseignement industriel en permettant à la jeunesse ouvrière de suivre sur place un cours de métiers ou d'entreprendre, sans se déplacer, les premières années du cours technique. On trouve ces écoles dans toutes les régions de la province.

PLUSIEURS ECOLES HAUTEMENT SPECIALISEES enseignent des disciplines propres à certaines industries déterminées, et elles sont situées au cœur de régions où ces industries se trouvent concentrées :

L'Ecole des Arts Graphiques, à Montréal.

L'Ecole du Meuble, à Montréal.

L'Ecole de Papeterie, aux Trois-Rivières.

L'Ecole des Textiles, à Saint-Hyacinthe.

L'Ecole de Marine, à Rimouski.

L'Ecole des Métiers Commerciaux, à Montréal.

L'Ecole des Métiers féminins, à Montréal.

Les Ecoles de l'Automobile, Montréal et Québec.

Le ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse offre aussi aux jeunes plusieurs services groupés sous l'Aide à la Jeunesse : bureau d'orientation, service de placement, bourses d'études, cours de culture populaire et d'efficacité industrielle.

Demandez les prospectus — Renseignez-vous sur les conditions d'admission.

Ces écoles et ces services relèvent du

MINISTÈRE DU BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DE LA JEUNESSE

Hon. PAUL SAUVÉ, c.r.,
ministre.

GUSTAVE POISSON, c.r.,
sous-ministre.

**Voire lettre est
IMPORTANTE...**



**Arrivera-t-elle
à destination?**

Quand vous écrivez une lettre, que l'adresse soit claire, exacte, complète. Inscrivez les initiales ou le prénom du destinataire. Au nom de la ville, ajoutez celui de la province et, s'il y a lieu, le numéro de zone.

N'oubliez pas d'indiquer votre adresse à l'angle gauche supérieur de l'enveloppe.

*Moins
pressé,
plus
précis,
vous...*

Mettez-y *toujours* les timbres requis. Dans le doute, renseignez-vous à votre bureau de poste.

**HÂTEZ
VOTRE COURRIER**



POSTES CANADIENNES

56 PO 2 CF





Aurez-vous un revenu personnel?

Le moment est venu de vous assurer, par une **RENTE SUR L'ÉTAT**, du peu qu'il faudra pour égayer vos jours lorsque vous devrez cesser de travailler. Vous pouvez acheter **DÈS MAINTENANT** une rente échéant à 50, 55, 60, 65 ans, ou à tout autre âge.

VOICI UN EXEMPLE — Si vous êtes un homme de 28 ans et désirez acheter une rente de \$100 par mois, échéant à 65 ans, votre prime mensuelle sera de \$16.44.

A 65 ANS l'État vous versera \$100 par mois, versements qui se continueront votre vie durant! Advenant que vous décédiez dans les dix ans qui suivent votre soixante-cinquième anniversaire, les paiements mensuels

seront continués à vos héritiers jusqu'à écoulement des dix ans. Ainsi, vous aurez versé \$7.299.36 pour recevoir au moins \$12,000, et si vous vivez au delà de 75 ans, vous recevrez encore plus!

SI VOUS DÉCÉDEZ AVANT D'AVOIR ATTEINT 65 ANS, l'État remboursera à vos héritiers le montant total de vos contributions à la date de votre décès, *accru* d'un intérêt composé de 4 p. 100!

Vous avez le choix de nombreux plans. Pour plus amples renseignements, veuillez consulter votre **REPRÉSENTANT RÉGIONAL DES RENTES**, ou postez franco le coupon ci-après.

MINISTÈRE FÉDÉRAL DU TRAVAIL



**RENTES
SUR L'ÉTAT
CANADIEN**

Au: Directeur, Division des rentes sur l'État,
Ministère du Travail, Ottawa, (Franc de Port) 50 LA-4RDF

Veuillez me faire parvenir des renseignements complets au sujet des rentes sur l'État.

Mon Nom (M./Mme/Mlle)

Je demeure à

Date de naissance

Age à l'entrée en vigueur de la rente Téléphone

Je compte que les renseignements fournis seront considérés strictement confidentiels.

